

JUJU LA SAVATE

Jeanne Ribaucour

A Cécile

« Toutes les histoires que nous inventons sont des
histoires vraies... »

Jeanne Ribaucour

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Dans lequel, comme il se doit, « tout a commencé »...

Un soir de juillet dans une petite ville du midi de la France. Huit heures et demie viennent de sonner à l'horloge du Beffroi. Il fait une chaleur tropicale. Dans la ruelle étroite, devant la mercerie dont la porte est ouverte pour le bienfait d'un courant d'air, Juju prend le frais. Solitaire, elle est assise sur le trottoir tiède et gris.

Il fait si chaud que respirer fatigue.

Les mercières viennent de partir. A petits pas dolents elles se sont dirigées vers le bel espace clair, agréablement ventilé de la place centrale. Elles sont allées au cinéma.

Elles ont prié Juju d'aérer la boutique en leur absence, elles redoutent les courants d'air à cause de leurs rhumatismes.

Juju les a regardé partir avec indifférence, avec un peu de soulagement peut être. Les mercières sont ses cousines. Ce sont aussi ses patronnes.

Après avoir ouvert en grand toutes les issues, côté cour et côté ruelle, Juju s'est donc accroupie sur le bitume pour jouer les chiens de garde, mais surtout pour contempler les étoiles. A vrai dire on n'en voit pas beaucoup entre les toits rapprochés. Mais les étoiles sont les étoiles. Si on les aime, deux ou trois c'est toujours ça. On se sent tout content quand la nuit tombe enfin et qu'on ne manque pas leur premier appel timide et scintillant.

Pour l'instant c'est le "chien et loup", l'heure paisible où la lumière du jour s'éteint imperceptiblement, où l'obscurité se prépare. Juju aime beaucoup ces préparatifs de la nuit. Surtout quand elle est toute seule.

Mais voici quelqu'un. Un passant.

Grand, mince, basané, précédé de son chien basset, c'est tout bonnement le père Padarel, le marchand d'herbes. Il longe le trottoir d'en face en balançant au bout de ses doigts son couffin avachi.

Avec lui, impossible de dire bonsoir en hochant simplement la tête. Il faut faire mieux, il faut faire plus. On ne se débarrasse pas des politesses à la va vite avec un grand seigneur comme lui ! Il faut l'avoir vu faire ses civilités ! Il a une façon tellement particulière de saluer ses connaissances ! Il casse sa taille en deux avec une raideur militaire sans oublier jamais d'ôter son chapeau. Un jour, il a même ajouté de sa voix enrouée : « Mes hommages, mademoiselle Juju... »

Dans son panier s'entassent des bouquets de ciboulette, des plants de doucette, des touffes de thym et de romarin. Monsieur Auguste Padarel est de son

métier marchand d'herbes sauvages ce qui l'empêche (surtout à ses propres yeux) d'être un clochard.

Son principal client (le seul, peut-être de toute la ville) c'est le pharmacien d'en face, monsieur Rouzillous. Il utilise certaines plantes pour fabriquer toutes sortes de choses : des onguents, des lotions pour la peau à base d'essences naturelles. C'est pourquoi deux fois par semaine, si ce n'est trois, le père Padarel fait de longues et patientes stations devant la porte de la pharmacie. Quand Monsieur Armand Rouzillous dispose d'un peu de temps ils ont là d'interminables conciliabules. Monsieur Armand plonge ses mains blanches et boudinées dans le couffin, il palpe les herbes, il les élève jusqu'à son nez très rond et les hume en connaisseur. Parfois il les achète après une discussion serrée sur le prix.

Ce soir, monsieur Padarel secoue en vain le loquet de la porte de la pharmacie. Dans la lumière crépusculaire, avec ces murs rapprochés qui reçoivent plus tôt les effets de la nuit, Juju est invisible.

-Ils sont sortis ! crie-t-elle aussi fort qu'elle le peut pour obliger le vieil homme.

Et c'est à cause de ce bout de phrase tout bête, jailli comme ça de sa poitrine par contagion de politesse, que les complications vont commencer pour elle. Pauvre Juju ! Elle qui met justement un point d'honneur à ne jamais parler à tort et à travers et surtout (oh ! surtout !) à ne pas se mêler des affaires des autres !

Bien entendu le père Padarel a sursauté. Le voilà qui tourne la tête de tous côtés. Il découvre enfin Juju, petit tas d'ombre dans l'ombre du trottoir. Aussitôt il traverse la ruelle pour venir la saluer selon les règles.

Après les compliments d'usage il lui demande avec déférence l'autorisation de se reposer un instant à ses côtés. Il fait si chaud ! Sans attendre de réponse (qui ne dit mot consent), le voici près de Juju, assis sur le sol comme un mendiant d'église.

Une fois installé, son petit chien le nez dans les plis de sa chemise, il apprend pourquoi la rue est ce soir aussi vide qu'un désert. On projette au cinéma Miramar « Les deux orphelines » film pour familles. Monsieur et madame Rouzillous sont au spectacle avec leurs enfants. Les vieilles demoiselles de la mercerie y sont aussi.

-Quelle température ! soupire le père Padarel que le cinéma laisse tout à fait indifférent. Quelle canicule ! eh bien chose là mon Dieu.

Juju connaît bien la formule : « Eh bien chose là mon Dieu ». On entend ça tous les trois mots dans la bouche du père Padarel. C'est pour lui une façon commode de terminer ses phrases. Cela lui permet aussi la plupart du temps de ne pas parler tout en ayant l'air de le faire (Juju admire beaucoup cette technique de langage).

Après cet effort de conversation le silence s'installe entre eux. Ils écoutent ensemble des échos assourdis venus de tous les coins de la ville : klaxon de voitures, cris d'enfants, pétarades de vélos moteurs.

C'est bizarre. Un silence qui s'installe comme ça dans une conversation, à la longue, c'est difficile à supporter. Juju se tortille, elle se penche pour regarder des choses imaginaires là-bas au fond de la ruelle. Elle tousse un peu. Et puis va t'en savoir pourquoi, tout à coup quelque chose explose dans sa cervelle. Elle qui est si

timide ! Elle se lance et la voilà qui parle, qui parle, qui dit n'importe quoi. Tiens ? ils ont oublié de baisser le rideau de la pharmacie, ce soir ! Est-ce que le beau temps va durer ? Le vol des hirondelles a changé, il pointe vers le bas, non ?

Quand vous commencez à parler, pour vous arrêter c'est une affaire ! Surtout si personne ne vous répond. Maintenant Juju parle de Juju. Elle raconte sa vie. « Mon vrai nom, c'est Juliette, mais personne ne m'appelle comme ça. Juju, vous comprenez, c'est mieux assorti à moi. Et puis c'est plus vite dit. Les gens de la rue m'ont même donné un surnom : Juju la savate. C'est à cause de mes pantoufles. Allez ! je me connais. Je ne suis pas bien belle !... D'abord mes yeux sont trop petits ! mon nez est trop pointu, mes cheveux sont trop raides, et mes pieds... ah ! mes pieds ! Ils sont trop grands... enfin, trop grands, c'est beaucoup dire !... mal chaussés plutôt ! mais pour le travail les vieilles pantoufles de cousine Rachel suffisent bien, non ?... Seulement les gens se moquent. Vous ne le saviez pas ? Je travaille chez les demoiselles de la mercerie. Non, je ne suis pas leur domestique. Je n'ai que quatorze ans, figurez-vous. Et puis je suis leur parente. Bien sûr, à force de me voir balayer le trottoir chaque fois que vous passez par là, vous avez peut-être cru... Mais c'est plus compliqué que ça. En réalité je suis vous savez quoi ? Le « saute-ruisseau » du magasin ! Une trouvaille de cousine Josépha. Elle dit que c'est comme ça qu'on appelait autrefois ceux dont le boulot est de faire les commissions des patrons. Moi je trouve que c'est plutôt un joli nom de métier. Ça dit bien ce que ça veut dire. J'en saute des ruisseaux, dans une journée, mes amis ! Je cours ici, je cours là, on m'envoie encore ailleurs !... Bien entendu je fais aussi un peu de ménage : l'escalier de l'immeuble, par exemple. Le magasin. Le « devant de porte ». Mais mon vrai travail, c'est les commissions ».

Juju s'arrête une minute. Elle est essoufflée. Mais elle s'aperçoit qu'elle a oublié de dire justement les choses importantes.

« Non Je ne suis pas orpheline déclare-t-elle avec une grande fermeté. J'ai mon père. Mais voilà ! comme disent mes cousines il a eu des « rêves de fortune ». Il a été obligé de partir à l'étranger. Et c'est justement parce qu'il ne pouvait pas m'emmener avec lui qu'il m'a confiée à nos parentes jusqu'à ce qu'il revienne. Ça fait dix-huit mois maintenant qu'il est parti... Non, ce n'est pas gai, bien sûr... »

Maintenant Juju, dans son for intérieur, pense qu'elle devrait se taire. Elle en dit trop, beaucoup trop. Pourquoi raconter ces choses si intimes qui n'intéressent probablement pas du tout monsieur Padarel. Elle s'arrête donc quelques minutes de parler. Oui, mais voilà. Ça lui fait tellement de bien de vider son cœur ! Elle se sent même un peu saoule, tout à fait comme au Noël de l'an dernier (les cousines avaient ouvert une bouteille de malaga, un vin d'Espagne fort comme tout). Plus elle parle plus elle a envie de parler. C'est plus fort qu'elle. La voilà donc qui recommence.

« Bof ! il ne faut pas se plaindre, tout de même. D'abord ça ne durera pas toujours. Le temps qui passe c'est du temps de gagné. Et puis les demoiselles ne sont pas méchantes, loin de là. Elles me donnent tout ce qu'il me faut. Et pour être bien nourrie, ça alors ! n'en parlons pas ! Il en mijote des trucs et des machins sur le coin du fourneau à gaz ! Des daubes, des poulets marengo, des petits cassoulets ! Malheureusement pour moi je ne suis pas gourmande. Ce que j'aime, vous allez rire, c'est le pain frais. Remarquez que justement le pain frais je n'en

mange pas trop ! Les mercières le font rassir avant de manger, à cause de la digestion. J'ai le quignon deux fois la semaine, quand on m'envoie au boulanger. Je le craque avec mes dents, oui, tout chaud. A peine sorti du four... »

Nouvelle pause. On entend sonner l'heure à l'horloge du Beffroi toute proche. Quelle heure, au juste ? Juju ne sait pas.

« Et puis aussi, reprend-elle toute occupée à faire le compte des bonnes choses qui sont en sa possession, j'ai une chambre à moi. Une chambre et même beaucoup plus ! Tout le troisième étage de la maison ! Il y a là-haut (geste du pouce vers le toit) un grenier très grand. Mes cousines ne montent jamais jusque là à cause de leurs mauvaises jambes. Alors, vous comprenez, le soir, je suis chez moi. Comme une reine. Personne ne vient me déranger. Je suis tranquille. Je peux penser... me souvenir ... »

Pendant ces confidences le ciel a changé. Maintenant les étoiles ne brillent plus. Le plafond céleste est noir comme du cirage, il semble s'être rapproché des maisons et peser d'une façon oppressante sur les toits de la ville. Et monsieur Auguste Padarel, le nez dans le revers effrangé de sa veste de coutil, le chapeau enfoncé jusqu'aux sourcils, donne l'impression d'être endormi. Dort-il vraiment ? Juju ne peut pas savoir. C'est un doute délicieux.

- Je rêve... je pense... dit-elle à mi-voix. Et si par hasard j'ai le cœur trop gros...(elle chuchote presque, maintenant)... Eh bien... je sors mon trésor de sa cachette... je le regarde...

Elle guette le vieil homme du coin de l'œil. A-t-il entendu ? C'est bizarre mais à la fois elle voudrait que oui et elle voudrait que non ...

CHAPITRE II

L'orage

- Eh bien chose là mon Dieu... la belle affaire qu'un trésor, dit alors monsieur Padarel en hochant la tête avec sagacité.

Cela fait plus d'une heure maintenant qu'ils sont assis sur le trottoir et que Juju dévide son monologue. Une heure ou un siècle. - Enfin !... un trésor, c'est beaucoup dire, reprend-elle. Elle se mord les lèvres, affolée d'en avoir tant dit.

Le ciel est opaque. tout chargé de menaces et la lampe de la rue se met à clignoter. Il fait chaud à mourir.

- Je crois qu'il va pleuvoir, dit Juju d'une voix différente, faussement naturelle.

A peine a-t-elle terminé ces mots qu'une forte bourrasque s'élève. Les contrevents sont secoués, certains battent avec violence contre la façade. Un gros

éclair sillonne le ciel au-dessus des toits.

- Eh bien chose là mon Dieu, dit monsieur Padarel en rassemblant son précieux commerce d'une main fébrile tandis que de l'autre il enfonce jusqu'à ses yeux son feutre noir déformé par les intempéries.

- Eh bien... eh bien, riposte Juju par contagion. Je crois qu'il faut nous abriter dans le magasin.

Le tonnerre couvre sa voix, tout se met à trembler autour d'eux, tout vibre. L'orage est là dans toute sa sauvagerie. Les deux amis se heurtent en franchissant la porte, ils la ferment en toute hâte. Juju donne même un tour de clef pour qu'elle ne s'ouvre pas sous la poussée du vent. Ensuite elle cherche l'interrupteur à tâtons. Mais il n'y a plus de lumière.

Que faire ? Ils sont debout côte à côte, appuyés contre le comptoir usé où d'habitude on mesure la tresse de coton avec le mètre de bois, entre les présentoirs de fer pour les bobines et les chaussettes. Les éclairs se succèdent derrière la vitre terne de la mercerie. Ils illuminent d'une façon brève les murs tapissés de casiers de laine, la pièce étroite et profonde. La porte de la cour a été rabattue par le vent. L'arrière-boutique est close. C'est un gouffre noir secoué par la tempête où les éclairs allument parfois le feu des casseroles de cuivre accrochées aux murs.

Puis c'est la pluie. Dure, crépitante, mêlée de grêle, elle s'abat soudain avec un bruit d'enfer. Que faire ? Oppressés par ce déferlement brutal ils n'ont plus le cœur à parler. Monsieur Padarel, semble-t-il, ne pense à rien. Il attend que la pluie s'arrête. Sa silhouette noire et figée se découpe comme une statue au gré des éclairs. Juju n'est pas aussi paisible. Elle se dit que les mercières ne seront pas contentes, pas contentes du tout, qu'elle ait fait entrer comme ça le vieil homme dans la boutique. Elle se demande comment elle va se débarrasser de lui. Sans l'obliger à se mouiller, sans sacrifier à la politesse...

Et cette panne de courant ! Le cinéma Miramar doit être plongé dans le noir... Les malheurs des « Deux orphelines » ont été interrompus. Même si cela s'est produit au moment le plus palpitant cela risque de durer. Les spectateurs se fatigueront du suspense. Ils penseront à regagner leur lit. Et alors ?

Pleine d'angoisse Juju se trémousse. La voilà qui renverse une tasse posée là sur le comptoir. Elle le devine en entendant un bruit fêlé de porcelaine. La verveine des mercières ! Comme tous les soirs elles ont avalé leur sacrée tisane « pour activer la digestion ». L'autre tasse doit être par là, près des boutons pressions. Et puis la boîte à sucre grande ouverte avec une cuiller dedans pour se servir !

Le chien basset respire bruyamment. Il est couché aux pieds de son maître.

- Eh bien chose là mon Dieu, dit monsieur Padarel en se dirigeant non vers la sortie mais au contraire vers l'arrière-boutique comment vais-je rentrer chez moi avec ce vilain temps ?

Juju se racle la gorge.

- Vous habitez loin ? demande-t-elle.

- Dans la montagne... à deux lieues de la ville...

Une lieue, ça fait combien de kilomètres ? se demande Juju surexcitée. Elle est persuadée que la distance est grande mais cette façon désuète de l'exprimer

achève de lui troubler l'esprit. Vrai de vrai ! Ce pauvre homme ne peut pas partir comme ça sous cette pluie torrentielle. Il est âgé. Il ne donne pas l'impression de tenir très solidement sur ses jambes... Ce n'est pas bien fameux comme solution mais il va falloir l'héberger cette nuit. L'héberger en cachette, bien entendu...

- Je ne pense pas que vous puissiez faire ces... ces deux lieues tout de suite, déclare-t-elle d'une voix hésitante.

- Vous êtes très bonne, mademoiselle Juju, répond-il aussitôt.

Il paraît deviner ses pensées avant même qu'elles ne s'ordonnent clairement dans la tête de son interlocutrice. Non, vraiment, l'espoir d'un refus ne semble pas pouvoir être envisagé ! Il faut s'abandonner à la fatalité.

- Si la lumière ne revient pas tout de suite, hasarde Juju perplexe.

- Eh bien chose là je suppose que les spectateurs rentreront chez eux ! dit monsieur Padarel avec flegme.

Il ramasse son chien, Juju devine ses gestes dans la pénombre. Mais au lieu de se diriger oh ! enfin, vers la sortie (décidément, il n'en est pas question) le voilà qui s'engouffre avec décision dans l'arrière boutique. Juju le suit, la mort dans l'âme et dans sa hâte se heurte au grand corps efflanqué.

- Ce grenier que vous évoquiez tout à l'heure avec tant de charme, mademoiselle Juju... mon Dieu... il ferait tout à fait notre affaire, tout à fait notre affaire à moi et à mon chien...

Pour la forme il consulte le petit animal d'un « tsst...tsst » très doux. A la lueur de l'éclair suivant le chien semble d'accord.

- Montons sans bruit, il y a les locataires du second, chuchote Juju résignée.

- Nous ne salirons pas l'escalier, promet vertueusement monsieur Padarel.

Elle entend un bruit d'étoffe froissée et de papier journal, et puis le craquement d'une pierre à briquet. Un petit lumignon jaillit enfin dans la main maigre de l'homme. Juju voit la mèche d'amadou jaune qui se consume faiblement.

- Précédez-moi je vous en prie ! Je vous éclaire.

Monsieur Auguste Padarel s'incline avec une courtoisie superbe. Que faire d'autre sinon passer devant lui ? Juju s'exécute. Ils sortent de la cuisine. Ils traversent la cour (elle est si exiguë que la pluie n'a pas le temps de transpercer leurs vêtements). Maintenant ils montent l'escalier. L'averse continue de frapper les murailles d'un bruit violent et régulier. La maison est vétuste. En ce moment elle semble bien fragile. Résistera-t-elle à ces monstrueuses gifles liquides qui l'assaillent inlassablement ?

Ils montent à pas de chat. En premier Juju un peu courbée pour deviner les marches. Ensuite monsieur Padarel. Il brandit dans sa main levée le briquet dont la lueur vacille. Sous son bras gauche il y a le chien. Le museau tiède et les yeux luisants disent qu'il est parfaitement à son affaire et ne voit aucun inconvénient à pénétrer de la sorte dans une maison inconnue.

Au palier du premier le lumignon s'appauvrit soudain d'une façon alarmante. Ce n'est plus qu'un minuscule point rosé dans le noir. Il faut s'arrêter. Le marchand d'herbes s'applique à le ranimer (il semble doué d'une patience que rien ne peut troubler). Juju est loin d'avoir autant de flegme. Son angoisse grandit, grandit. On pourrait presque entendre les coups affolés de son cœur contre ses

côtes.

Ils reprennent enfin leur ascension.

- Dès qu'il fera jour, chuchote monsieur Padarel un peu essoufflé, je partirai sans un bruit et personne ne se doutera de rien.
- Mais comment ? dit Juju plus haut qu'il ne faudrait, elle ne maîtrise plus sa voix.
- Je passerai par la cour et par le jardin du docteur.

Juju n'est pas sûre d'avoir bien entendu. Tout compte fait elle préfère n'avoir aucune certitude car c'est là un projet audacieux, presque fou... Tête baissée, elle escalade encore quelques marches.

Au palier du deuxième étage ils choisissent d'un accord tacite d'accélérer leur allure. On entend en effet derrière la porte des voix enfantines, un rire de femme.

- La bougie s'est éteinte ! Ferme donc la fenêtre ! crie quelqu'un.

Bon ! voilà le grenier. Juju pousse la porte vermoulue avec un grand sentiment de soulagement. Le marchand d'herbes est sur ses talons et elle sent le nez humide et affectueux du chien basset contre son cou.

- La lumière est revenue ! annonce monsieur Padarel d'un ton satisfait. Un rai blafard, à travers la vitre fouettée de pluie de la lucarne, est un signal de ce retour. Le lampadaire de la rue est en effet placé de telle façon qu'il donne en plein dans l'unique fenêtre du grenier, au ras du plancher.

- Il ne faut pas compter sur autre chose pour y voir, dit Juju. Au grenier, j'ai peut-être oublié de vous le dire, il n'y a pas d'installation électrique.

Mais dans ce domaine familier comme elle est différente soudain ! Elle se promène dans la pénombre avec l'aisance d'un chat. Elle disparaît. Elle revient avec une bougie allumée.

Monsieur Padarel cligne des yeux, puis il inspecte les lieux.

- Eh bien chose là mon Dieu, je vois que vous avez votre chambre, dit-il avec satisfaction.

Il y a en effet dans l'angle du grenier une petite pièce dont la porte est entrouverte, on devine un lit, quelques pauvres affaires.

- Je dormirai dans l'antichambre, décide-t-il avec la délicatesse d'un vrai gentleman. Et demain, lorsque vous vous lèverez... pfft ! plus de père Padarel !... Envolé, le marchand d'herbes thérapeutiques !
- Croyez vous que... ? hasarde Juju.

Mais un coup de tonnerre d'une violence inouïe lui coupe la parole. La pluie ne cesse de marteler les tuiles du toit.

Le père Padarel ne s'intéresse absolument pas aux inquiétudes de Juju. Il a posé son chien et son panier. Maintenant il fait le tour complet du grenier. On ne l'entend pas plus que si c'était une souris. Lui aussi il a des pantoufles de feutre, mais elles sont plus usées encore que celles de Juju.

A quoi bon continuer sa question ? Juju y renonce. Elle comprend que de toute façon le vieux bonhomme n'en fera qu'à sa tête. Elle se tient bien droite en plein milieu du grenier, élevant le plus haut possible sa bougie dont la lueur fait naître un peu partout des ombres bizarres.

Monsieur Auguste Padarel a trouvé tout ce qu'il lui fallait. Un canapé éventré lui servira probablement de lit. Et tous ces sacs à pommes de terre vides feront d'excellentes couvertures. Il suffit d'en chasser la poussière, il le fait en les secouant un peu, on dirait vraiment un campeur expérimenté. Et bien entendu il n'oublie pas son fidèle compagnon. Une caisse à chaussures, vidée de son contenu hétéroclite et bourrée de chiffons, est préparée en un tournemain. Le chien s'y précipite à l'appel d'un doux sifflement. Il s'y installe en rond, le nez sur la queue, sans faire d'histoires.

- Les chiens sont beaucoup plus raisonnables que les enfants, dit alors monsieur Padarel d'une voix sentencieuse et cela fait rire Juju.

La voilà tout à coup rassurée. En fait, elle n'est pas tellement soucieuse de caractère. Il faut bien s'entraider un peu dans l'existence, n'est-ce pas ? Si on s'énerve à réfléchir, si on pense trop aux conséquences on ne vient à bout de rien, c'est un fait...

- Je pense que vous dormirez comme un roi, déclare-t-elle d'une voix confiante.

- Et je veillerai sur le trésor ! conclut le vieil homme en posant ses fesses très maigres sur le canapé.

Le rire de Juju se fige.

- Mais, ce trésor, mademoiselle Juju ! reprend monsieur Padarel en se frappant le front comme s'il retrouvait soudain la mémoire, ce trésor !... Nous en parlions justement avant que les intempéries ne m'aient obligé à accepter votre aimable hospitalité....

La pluie frappe moins dur sur le toit maintenant mais elle le fait avec une insistance régulière comme s'il s'agissait d'une activité qui ne doive jamais être interrompue. Le tonnerre n'est plus qu'un grondement sourd et lointain, les éclairs de pâles reflets sur les vitres.

Juju est toujours plantée là au milieu du grenier. Elle ne semble pas du tout décidée à en dire plus sur le mystérieux trésor. Elle a déjà tant parlé ce soir ! A vrai dire, jusqu'à présent ses discours n'ont réussi qu'à la mettre dans les embarras.

Monsieur Padarel s'étend sur le canapé. Il pose son chapeau sur le plancher. Son crâne chauve est barré de quelques mèches blanches et vaporeuses. Tête nue il paraît plus vieux encore. Il inspire un peu de pitié.

Alors Juju s'approche. Elle s'assied à côté de lui, au bout du canapé et pose le bougeoir sur ses genoux.

Elle se tait longtemps en contemplant la flamme.

CHAPITRE III

Le trésor de Juju

- Mon père était marchand forain, dit-elle enfin, vous savez, ces gens qui vendent sur les marchés. Il avait une camionnette. Il faisait le tour du canton. Le mardi ici, le mercredi là, le jeudi ailleurs... Chaque petite ville a son jour de marché.

Elle s'arrête un peu et soupire.

- Il nous arrivait aussi, continue-t-elle, de passer dans des villages trop peu importants pour avoir un marché. Alors nous nous faisons annoncer par le « crieur public ». Comme j'aimais ça ! Dans certains endroits c'était le garde champêtre. Il allait de rue en rue. Il s'arrêtait ici et là, soufflait dans sa trompette et criait : « Avis au public ! grande vente de jouets et d'articles de parfumerie sur la place centrale ! ». Ailleurs on roulait du tambour. Ailleurs encore c'était un sifflet. Les gens s'arrêtaient ou passaient le nez à la fenêtre, ils tendaient l'oreille. Ensuite ils arrivaient et contemplaient nos marchandises. Mais sur les gros marchés les ventes étaient meilleures, bien entendu ! Nous avions notre place réservée chaque semaine, toujours la même. Moi, je rendais la monnaie. Je vendais les joujoux de rien, les balles de couleurs, les petits moulins à vent en celluloid, les billes...

Juju soupire encore.

- Je n'ai jamais connu ma pauvre maman (c'est ainsi que papa disait quand il parlait d'elle). Elle est morte quand j'avais trois ans. C'est très peu de temps après ma naissance, paraît-il, qu'elle est entrée à l'hôpital pour une maladie qu'on ne peut pas guérir... Mon père...

Juju sourit.

- Mon père s'appelle Anselme Trébon. C'est un nom fait pour lui ! Car c'est quelqu'un qui a du cœur, croyez-moi...

Ma pauvre maman était très belle et mon père l'aimait à en être fou. (Juju semble réciter maintenant une histoire qu'elle sait par cœur). Je ne ressemble pas du tout à ma mère. Avec mes grands pieds, mes cheveux raides, mes petits yeux, c'est plutôt à mon père que je ressemble. Mais il a si grand cœur que ma mère l'aimait plus que s'il eût été bel homme ! Oui, monsieur Padarel, nous aurions pu être vraiment très heureux tous les trois... et voilà que c'est une affaire triste dont il s'agit. (Elle cesse de contempler la bougie et regarde le père Padarel dans les yeux). Je ne sais pas pourquoi je parle tant et tant, ce soir ! C'est peut-être l'orage ? Ou bien cette idée que vous m'écoutez ? Vous êtes gentil. Vous faites attention à moi. Je n'y suis pas habituée, ça me monte à la tête ! (Elle détourne son visage et regarde dans le vide). Personne ne s'intéresse à moi, vous savez. C'est toujours : « Juju !.. Juju !.. Juju !.. » On m'appelle et c'est tout. Pour me faire courir ou pour me donner à manger.

Juju élève un peu ses pieds et contemple ses pantoufles. Elle se tourne ensuite à nouveau vers le vieil homme et lui demande :

- Pourquoi êtes vous si aimable, monsieur Padarel ?

Il ne répond pas.

- Comme ça, vous aimez les gens ?

Elle éclate de rire.

- Ah ! je vois ! Vous êtes un Trébon vous aussi !... Et il me semble que comme tous les Trébon de la terre vous n'avez pas fait fortune vous non plus !

Elle rit de plus belle et son rire s'égrène comme une jolie cascade.

- Où en étais-je ? dit-elle après un petit silence.

- Eh bien chose là...

- Ah ! oui ... Vous savez, je ne suis pas allée à l'école comme il aurait fallu. Vous imaginez un peu, avec cette vie errante, un jour ici, un jour là. Mon père essayait bien de m'y envoyer mais c'était difficile. A neuf ans je lisais à peine. Et pour compter, n'en parlons pas. Mais mon père aime faire ce qu'il faut. Alors il m'a mise en pension, trois ans de suite, chez les sœurs. Le pauvre homme, c'était dur ! Il était tellement habitué à m'avoir avec lui ! Et puis c'était cher... Mais il l'a fait. Il me disait comme ça : « Juju, mon petit, il faut de l'instruction ! »...

Juju se tait et puis soudain son regard brille.

- Je l'ai, monsieur Padarel ! Je l'ai !... J'ai mon certificat d'études ! Oh ! ce n'a pas été sans peine, je vous jure. Je crois bien qu'ils m'ont « repêchée » comme ils disent, parce que je m'appliquais beaucoup. Le calcul m'a fait bien des misères. Et l'orthographe n'en parlons pas. J'avais un peu entré tout ça dans ma pauvre tête. Maintenant j'ai tout oublié. Mais je l'ai ! Et j'en suis fière. Mon père n'a perdu ni son argent ni sa peine.

Après le certificat, continue-t-elle d'une voix rêveuse, j'étais folle de bonheur. La belle vie recommençait. Je resterais toujours avec mon père... Ah ! j'y ai mis tout mon cœur ! Je m'occupais de nos affaires. Je faisais un peu de cuisine sur le réchaud à butane (la camionnette avait tout le nécessaire, nous avions même des lits de camp et nous dormions dans la voiture). C'est à cette époque que j'ai pris goût au pain frais. Avec du beurre. C'était notre régal et ça coûtait moins cher que le beefsteak. Quand on est heureux ce qu'on mange est toujours bon...

- Très juste, mademoiselle Juju, dit le marchand d'herbes.

La pluie continue à frapper le toit. Le chien endormi rêve et soupire en agitant ses courtes pattes.

Au fond du grenier une gouttière se forme, l'eau tombe en mince cascade sur le plancher. Juju semble habituée à ce phénomène. Elle se lève, trouve une vieille cuvette émaillée et la place sous la gouttière. L'eau en tombant fait maintenant un bruit métallique accompagné bientôt d'un clapotis car la cuvette se remplit.

A nouveau assise aux pieds du vieil homme Juju reprend son monologue le corps bien droit, la bougie sur les genoux.

- Ça ne sert à rien d'avoir le certificat d'études, pour moi, si ce n'est pour la gloire. Mais au fond, la gloire, monsieur Padarel, j'y tiens... Ah ! ça ne m'avait pas mis du plomb dans la tête !... Je vous l'ai dit, j'étais folle de bonheur !... Il est vrai qu'il ne m'en faut pas beaucoup pour croire que tout ira bien, je suis comme ça. Et pourtant... Mon père parlait de partir. Il avait un ami, Cognard, qui avait quitté la France pour tenter sa chance en Amérique du Sud. « Je ferai comme Cognard, Juju, disait mon père, et je reviendrai avec beaucoup de sous. Alors, j'achèterai un commerce, un vrai. Pas un bazar à roulettes comme celui que nous avons. Et nous aurons la belle vie tous les deux ! »

Je l'écoutais sans trop faire attention. Je pensais qu'on était heureux comme ça. Le soir, je m'endormais la première. Je m'éveillais parfois et voyais mon père qui faisait encore et encore ses comptes. Il remuait ses factures, il soupirait sous la lumière de la grosse lampe à gaz. Voyez comme j'étais nigarde ! Les impôts ? Je ne savais pas ce que c'était. Et la patente ! Mon père parlait souvent de la patente en fronçant les sourcils. Pour moi la patente était une vilaine bête qui nous voulait du mal mais qui ne nous dévorerait jamais ! Cela ne me touchait pas. Je vivais sans souci.

Et puis Cognard a écrit. Une lettre. Deux lettres. Puis des lettres presque tous les jours. Folle que j'étais ! Je ne pensais qu'aux timbres de ces lettres ! Je les décollais, je les mettais de côté pour un petit client qui en faisait collection.

Un jour mon père m'a dit « C'est sérieux, Juju, je vais partir ».

Juju se tait. Son cœur devient gros à raconter ainsi sa pauvre histoire. Elle a comme une boule dans la gorge. Par son silence elle élude tout ce qu'elle ne pourrait raconter sans pleurer. Quand son trouble est enfin calmé, elle reprend d'une voix faussement enjouée qui rend son récit plus poignant.

- Mon père est donc parti. Il m'a confié à ses deux parentes, Rachel et Josépha, les mercières. C'est tout ce qui lui reste comme famille... Lorsque nous venions ici au marché, tous les mardis, nous leur rendions visite et elles nous offraient le café.

Mon père leur a demandé de me prendre en apprentissage contre le logement et la nourriture. Et aussi de me surveiller pour que je ne fasse pas de sottises. J'avais douze ans et demi. Maintenant j'ai quatorze ans.

Il me semble que mon père ne reviendra jamais ! Il m'écrit de temps en temps... Ah ! j'ai bien fini de collectionner les timbres ! Ses affaires ne marchent pas mieux là-bas qu'ici. Il essaye de faire de « l'export-import ». Je ne sais pas bien ce que c'est. Pour moi, vous voyez, ça ressemble à la patente ! Et ça ne m'inspire pas du tout confiance !

Juju a sur les lèvres une moue rancuneuse. Ses yeux lancent des éclairs aussi vifs que ceux de l'orage tout à l'heure. Ils foudroient les poutres grossières qui soutiennent la toiture. Poutres pourtant innocentes de son malheur et de l'import-export en Amérique du Sud. La gouttière gicle joyeusement. La pluie tombe toujours.

- Eh bien chose là mon Dieu, dit monsieur Padarel, cela a du être un vrai réconfort pour vous de trouver un trésor dans ce grenier !

Juju sursaute.

- Mais je ne l'ai pas trouvé ici ! Non ! non !... Je l'avais en arrivant !

Son nez se fronce de dédain. Elle accable le grenier d'un regard de mépris : « Ici !.. »

Le marchand d'herbes sauvages change de position comme un téléspectateur qui pense que le film vaut la peine et qu'il faut éviter les crampes.

Juju, stimulée par ce regain d'attention, pose sa bougie au sol et reprend son récit (elle le ponctue avec des gestes de mains).

- Quand mon père m'a quittée, il avait un chagrin fou. Mais chez nous on n'aime pas pleurer. Ça fait mal et c'est inutile. Quand on pleure, on se cache. Alors il a

pris un air guilleret, je crois même qu'il riait un peu mais ça ne m'a pas trompée. Il m'a dit : « Juju nous nous reverrons, je te le promets. Tu es une bonne fille. Pour moi tu es le bonheur. Te voilà grande, il va falloir apprendre à te débrouiller seule. Mais si jamais il t'arrivait d'avoir besoin d'un peu d'argent, je ne veux pas te laisser sans rien. Je vais te confier un bien de famille. Un souvenir de ta pauvre maman. Garde le précieusement. Pourtant à l'occasion, en cas de nécessité, tu pourrais le vendre... Nul ne connaît l'avenir... »

Soudain, comme si elle était mue par un ressort, Juju se dresse. Elle prend la bougie et l'élève au-dessus de sa tête.

Elle va au fond du grenier, près de la gouttière. Elle fouille sous un tas de planches. Elle grommelle. Elle se déplace un peu, s'accroupit, se relève. Elle remue des boîtes.

Monsieur Padarel ne la quitte pas des yeux.

Enfin il entend un cri de joie. Juju revient vers le canapé. Elle tient une minuscule boîte blanche dans le creux de sa main.

- Je la cache, chuchote-t-elle le souffle court, et je change souvent la cachette pour que personne ne la trouve ! Alors quelque fois j'oublie ! J'ai du mal à la retrouver ! Un jour je la perdrai pour de bon ! Je suis si sotté !

Elle ouvre la boîte blanche. Entre le pouce et l'index elle saisit l'objet précieux et le présente au vieil homme. C'est une boucle d'oreille en or. Un bijou vieillot orné d'un diamant. Le diamant assez gros scintille à la lumière de la bougie.

- Eh bien chose là mon Dieu, dit monsieur Padarel extasié, c'est un magnifique trésor !

Il approche la main mais Juju écarte vivement le bijou.

-C'est un héritage ! (sa voix tremble). Ma mère tenait ces boucles d'oreille de son arrière grand-mère (elle tourne et retourne l'objet, faisant danser ses reflets scintillants à la lueur de la flamme). C'est en valsant avec mon père, lorsqu'ils se sont connus au bal, qu'elle perdit, paraît-il, l'une de ces boucles. Jamais ils ne purent la retrouver !... Celle qui reste, croyez-moi, je n'ai pas l'intention de la vendre. Je la garde. Le soir, quand je suis triste, je la contemple. C'est mon trésor...

Monsieur Padarel hoche la tête.

- Vous avez tout à fait raison, mademoiselle Juju. Et après un temps de réflexion il ajoute :

- Peut-être qu'un jour, la vie est si fertile en incidents, vous retrouverez la seconde boucle d'oreille.

- Je n'y avais pas pensé ! s'écrie Juju stupéfaite.

- Cela se peut, décrète-t-il. On a vu tant de choses...

- Mais je ne pourrais jamais la racheter...

- Inutile ! Elle serait à vous d'office puisque madame votre mère la tenait par héritage. Celle qui se trouve dans votre main servirait de preuve. Et je pourrais, au besoin, vous servir de témoin.

Pourquoi pas ? pense Juju. Mais le bijou dépareillé suffit à son bonheur. Elle contemple ce trésor dont sa vue ne peut pas se lasser. Et puis, avec un soupir de regret, elle le remet soigneusement dans la boîte blanche.

Elle retourne là-bas, dans le recoin mystérieux. Elle le range. Mais bien sûr

pas tout à fait au même endroit, par prudence.

Lorsqu'elle revient au canapé le père Padarel est déjà en posture de sommeil, le nez contre le dossier.

- Bonne nuit mademoiselle Juju, dit-il d'une voix engourdie.

- Bonne nuit.

Elle entre chez elle, ferme la porte et se couche en un tournemain. La pluie a diminué en intensité. Juju souffle la bougie. De temps en temps un éclair pâle, un grondement lointain parlent encore de l'orage.

Juju se tourne et se retourne sur son étroite couchette qui grince. Un ronflement modulé lui apprend, derrière la cloison, que son protégé est parti au pays des songes. Le Beffroi sonne les douze coups de minuit. Peu après elle entend les voix des mercières au fond de la ruelle. Des tas de petits cris au sujet de la pluie (un événement). La grosse voix du pharmacien qui rentre lui aussi du cinéma, leur souhaite le bonsoir et les encourage avec des rires à regagner leur lit. Des portes résistent, s'ouvrent, se ferment.

Juju finit par s'endormir. Son sommeil est léger, agité, entrecoupé de sursauts et de rêves bizarres. Mais la force puissante de la jeunesse a raison de toutes ces émotions. Elle sombre enfin dans la nuit profonde, opaque et noire du vrai repos. Elle oublie l'objet de son tourment.

Ce dernier ronfle toujours sur le vieux canapé. Soigneusement enroulé dans des sacs de pommes de terres. confiant en sa bonne étoile, il dort.

Lorsqu'elle s'éveille il fait grand jour.

CHAPITRE IV

Les mercières

Si Rachel et Josépha ne se sont jamais mariées il est bien évident que c'est pour une seule raison : l'idée ne leur en est jamais venue à l'esprit. Demandez leur si l'état de mariage ne leur laisse aucun regret dans le cœur. Vous les plongerez aussitôt dans un état de stupéfaction tel que, malgré un entraînement intensif à la pratique de la parole, elles resteront certainement muettes.

Les voici le lendemain matin dans l'arrière-boutique qui leur sert de cuisine. Rachel lave les tasses dans l'évier, Josépha écosse des petits pois. Les deux sœurs se ressemblent. Elles sont petites et corpulentes, elles ont les cheveux gris, le teint pâle des gens qui ne vivent ni au grand air ni à la lumière. Elles portent des robes de teinte neutre, gris foncé, bleu foncé ou marron foncé (peu importe). Même en été leurs grosses jambes sont dissimulées sous d'épais bas de coton beige. Leurs pieds, bien entendu, sont chaussés de pantoufles de feutre.

Les cheveux de Rachel sont plus sombres que les cheveux de Josépha. C'est à cela, ainsi qu'à la vivacité des gestes, que l'on devine que Rachel est la cadette.

Rachel a une coiffure stricte : les cheveux tirés, petit chignon sur la nuque. Mais ses yeux bleus ont toujours une lueur de rire ; son nez rond, sa bouche rouge évoquent une certaine gourmandise. Josépha se coiffe avec plus de fantaisie que sa sœur, mais dans un style désuet. Sa chevelure peu fournie bouffe sur son front et cela rappelle vaguement le « crêpé » des dames 1900. Le minuscule chignon de Josépha est fixé sur le haut de son crâne. Il est un peu triste d'ajouter pour compléter ce portrait que la pauvre Josépha, atteinte par les assauts de l'âge, a la tête agitée d'un imperceptible tremblement. Ce tremblement est obstinément négatif. Si vous lui parlez, vous pouvez croire qu'elle n'est jamais d'accord avec ce que vous dites. Si elle est seule, elle semble dire « non », lèvres serrées, à ses propres pensées mais ce n'est là qu'une apparence.

Rachel est enjouée. Josépha est un peu grognon. Mais elles s'accoutument parfaitement de ces dissemblances de caractère. Personne ne pourrait imaginer qu'elles puissent vivre l'une sans l'autre (même une heure).

En ce moment elles commentent « Les deux orphelines » et les incidents qui ont perturbé la séance de cinéma : panne d'électricité, tapage des jeunes qui frappaient du pied en hurlant « remboursez ! remboursez ! ». Avec le tonnerre, quel charivari mes amis ! Sans compter que la coupure s'était produite au moment le plus délicat du film.

- Moi, dit Rachel, je n'aurais pas pu aller au lit avant d'avoir vu la fin.

- Oh ! toi ! gronde l'aînée. Tu n'as jamais été raisonnable ! Avec toutes ces histoires nous nous sommes couchées à une heure du matin ! J'ai eu les pieds mouillés et à cette heure je ne me sens pas bien du tout (« Non ! non ! » fait la tête de Josépha bien malgré elle).

- C'était beau tout de même, dit rêveusement Rachel tout en rangeant les tasses dans le buffet. Tu vois... je pensais que « lui » allait mourir... Oui... oui... mais alors « elle », la pauvre ! que serait-elle devenue, je te le demande ?... Mais la fin, oh ! alors la fin ! Comme c' était joli !

- C'était bien intéressant, accorde Josépha.

Bon, la sonnette du magasin. C'est une cloche un peu fêlée qui tinte en deux temps (aigu et grave). Josépha esquisse aussitôt le geste de se lever de sa chaise.

- Laisse ! j'y vais. Tu n'es pas bien ce matin, lui dit Rachel en faisant peser sur son épaule une main pleine d'autorité.

Rapide et courte elle fonce dans le magasin. Elle prend soin de laisser la porte ouverte afin que sa sœur puisse suivre la vente de son fauteuil. Elle avance, pleine d'entrain, dardant ses yeux perçants sur le premier client de la journée.

Le client a huit ans. C'est un beau petit gars blond et frisé aux joues fraîchement débarbouillées. Un pull bleu ciel et un maillot assorti moulent étroitement son corps rebondi. Il tient bien serré dans sa main un échantillon de tissu rouge.

- Bonjour Edouard, dit Rachel.

L'enfant salue distraitement, puis il récite d'une traite :

- Un « tubino » de fil mercerisé comme « ça » !

Le tissu rouge plein de moiteur échoue sur le comptoir. Rachel s'active, ouvre un premier tiroir, un deuxième tiroir. Elle essaye d'assortir fil et tissu. Tout en évaluant ces gammes de rouge si subtiles elle ne perd pas son temps, croyez-le

- Maman va bien, mon fils ? C'est pour sa nouvelle robe ? Et ton papa ? Il a beaucoup de travail en ce moment, ton papa ? Il a été appelé, cette nuit ? Tu ne sais pas ? Tu as dormi ? malgré l'orage ? Ah ! cette jeunesse comme c'est beau !

Visiblement le client n'écoute pas. Il saute d'un pied sur l'autre en hochant la tête, fasciné par des épingles multicolores joliment arrangées dans des boîtes de plastique transparent.

- Quel dur métier que celui de médecin ! poursuit infatigablement Rachel. Jamais un jour tranquille ! Jamais... Tiens ! je ne trouve pas exactement le même rouge. Prends ces deux bobines et demande à maman de choisir. Tu me rapporteras celle qui ne va pas.

- C'est combien ?

- Tu me paieras tout à l'heure.

L'enfant part en courant. Rachel retourne dans l'arrière-boutique.

- Blanche Mari se fait une robe neuve, annonce-t-elle aussitôt..

Josépha est en train de ramasser les cosses de pois vides dans un vieux journal.

- Ils ont encore changé de bonne, répond-elle du tac au tac.

- Je ne l'ai pas su !

- C'est monsieur Armand qui me l'a dit.

- Deux dans le mois, alors ?

Josépha fait « non ! non » de la tête, mais bien entendu cela veut dire « oui ».

- La dernière avait l'air bien, pourtant ! C'était une nièce de la parente du quincaillier de la place centrale. Tu es sûre ? vraiment sûre ? Rachel tourne en rond dans la cuisine.

- J'en aurai le cœur net ! déclare-t-elle tout à coup. Monsieur Armand aura entendu dire... Ecoute, Josépha, je vais voir !

Elle quitte la pièce et va se planter bien droite au milieu de la cour, la main en auvent sur les yeux à cause de soleil.

Cette cour joue dans la vie des mercières un rôle d'une importance inouïe. C'est avec la rue un des deux pôles d'ouverture sur le monde. Il y a aussi bien sûr les fenêtres des chambres, au premier étage, mais vous savez... tôt le matin ou bien à la nuit tombée il ne se passe pas grand chose que l'on puisse épier, interpréter. La cour, c'est le mirador de Rachel et de Josépha. Leur radar. Côté docteur, entendez bien.

C'est pourtant une cour minuscule. Une courette d'un genre plutôt piteux. Mais pour qui sait voir c'est une merveille de point stratégique. La porte de l'arrière-boutique et la porte donnant sur l'escalier en occupent deux façades, le troisième mur est entièrement garni par les clapiers à lapins. Mais quand on sort de la cuisine comme le fait Rachel à l'instant et qu'on se dirige résolument au bon endroit, le dos tourné à la porte de l'escalier, en face de soi il n'y a qu'un treillis métallique soutenu par de minces poteaux rouillés. A travers cette clôture (qui ne sert qu'à faire rebondir ballons et balles de ping-pong égarés) c'est une vision de luxe et de beauté qui vous saisit aux entrailles. Comme si vous y étiez vous avez là le jardin du docteur.

Un jardin vaste, aéré. On y voit des pelouses, des massifs de fleurs, un bassin orné d'un jet d'eau. Un portique. Une balançoire. Des parasols. De beaux enfants à peine vêtus (nous sommes en juillet il ne faut pas l'oublier) évoluent dans ces espaces paisibles.

Au fond de ce jardin la maison du docteur, blanche, neuve, rationnelle, s'offre aux regards dans tout son luxe (côté cuisine).

Rachel reste là, immobile, un grand moment, le regard en vrille sous la visière de sa main. Mais le jardin est désert. Même les enfants l'ont abandonné. Déçue elle revient dans la cuisine.

- Je ne vois rien, dit-elle à sa sœur. Mais quand le petit reviendra rendre le fil, je l'interrogerai !

Josépha fait encore « non ! non ! », puis elle regarde la pendule par-dessus ses lunettes.

- Dis-moi, Rachel ! Il est bientôt neuf heures et demie ! Que peut bien faire notre Juju ? Elle devrait être descendue depuis au moins une heure. Je suis sûre qu'elle dort encore, cette paresseuse. Va donc l'appeler.

Rachel retourne prestement dans la cour. Les yeux à nouveau fixés sur le jardin du docteur, les mains en porte-voix, elle crie ;

- Juju ! Jûûjû ! JUJU !...

La journée du "saute-ruisseau" est sur le point de commencer.

CHAPITRE V

Trois petites cuillers et un marchand d'herbes sauvages

- Voilà ! voilà ! crie Juju.

Telle une flèche elle jaillit dans la cour. Elle manque se heurter à Rachel. Celle-ci, très droite, darde sur la fillette un regard implacable. Juju baille, se frotte les yeux. Elle tient ses savates à la main et sa jupe mal agrafée pend sur ses genoux.

Juju est de ces infortunés dont le réveil chaque matin est une difficile transition entre l'état de sommeil et l'état de veille. Le fait d'ouvrir les yeux ne lui procure pas illico une lucidité totale.

Grâce au ciel Rachel se met à parler. Ce qu'elle dit, Juju ne le saisit pas bien. Il est plus ou moins question de «grandes dames qui restent au lit toute la matinée et qui n'ont rien d'autre à faire que de se polir les ongles (pourquoi, mon Dieu ?). Le reste de la maisonnée, vertueusement debout à l'aube, veillerait pendant ce temps à l'ordre et à la propreté des lieux ». C'est cela ou quelque chose d'approchant. Ce thème semble inspirer le lyrisme de Rachel. Les périodes succèdent aux périodes dans un luxe inouï de détails qui raviraient un auditeur moins engourdi que Juju.

Elle profite de ce flot ininterrompu pour émerger des brumes de la nuit tout en courbant les épaules et en baissant le nez. Elle se fait plus attentive. L'homélie, semble-t-il, ne s'adresse qu'à sa personne et passe sous silence ses imprudences nocturnes.

Mentalement, elle fait le point. Ses yeux furètent ici et là, cherchant quelque trace du départ matinal de monsieur Auguste Padarel. Apparemment il n'en reste aucune.

Tandis que Rachel reprend son souffle la voix de Josépha s'élève à son tour :
- Laisse, Rachel ! Qu'elle vienne déjeuner ! lance-t-elle de la cuisine.

Juju jette un dernier regard par dessus son épaule sur le jardin du docteur. Il semble plein de calme et d'innocence. En tout cas il est désert. Ouf !

Josépha verse le lait dans un bol de faïence. Elle prépare le sucre, le café, le pain grillé, tout cela dans un silence réprobateur bien entendu. Juju, l'estomac noué, prend le bol sans s'asseoir et commence aussitôt à boire.

- Ne mange pas debout, c'est mauvais pour la santé ! gronde Rachel.

Juju s'assied.

Elle boit sous le regard critique et plein de sollicitude de ses deux parentes. Cela achève de lui couper l'appétit (les souvenirs de la veille au soir ont une fâcheuse influence sur son estomac, il faut le reconnaître). Ce matin, à la lumière vive du soleil, elle a des remords. Elle n'aurait jamais dû héberger en cachette ce fichu marchand d'herbes sauvages.

Elle hésite entre le silence et les aveux.

Elle opte pour le silence. On verra bien... Le silence n'est-il pas son attitude coutumière ?

- Mange ! dit Josépha en lui tendant une deuxième tartine de pain grillé sur laquelle fond une mince pellicule de beurre.

Juju fait non de la tête. Elle pose le bol vide sur la table.

- Eh bien, reprend Josépha, eh bien... c'est très bien ainsi !

Elle pince la bouche avec une moue offensée tandis que sa tête s'agite avec une ardeur redoublée.

- Ne mange pas ! ne mange pas ! chantonne-t-elle ensuite, faussement enjouée. Sois maigre, Juju ! Sois maigre ! Quand ton père reviendra, le pauvre homme, voilà ce que je lui dirai : « vous vouliez sans doute que je la gave avec un entonnoir, comme on le fait à la campagne pour engraisser les oies ? »

- Sans compter, renchérit Rachel, que les gens diront peut-être que nous te privons ! Le monde est si méchant !

Juju proteste de la main. Elle cherche toujours des yeux quelque trace suspecte des mésaventures de la veille. Elle sent au fond de son gosier une bouchée de pain grillé qui ne se décide pas à franchir la voie normale.

Josépha s'inquiète tout à coup.

- Vois comme elle est pâlotte, Rachel !

Elle se penche sur Juju et Rachel en fait autant. Juju ferme les yeux. Ce matin, elle ne peut supporter qu'on la regarde. Les deux femmes toutes proches la fixent intensément.

Juju fait le vide en elle-même avec désespoir.

- Un peu de jouvence, Rachel ! ordonne Josépha d'une voix brève.

Le cœur de Juju se soulève. Elle ne connaît que trop l'unique médicament que les deux sœurs lui administrent ou s'administrent à elles-mêmes pour les malaises les plus divers. C'est un petit flacon tout poisseux de sucre avec un bouchon jaune toujours mal vissé. Il contient un liquide noirâtre et écœurant. L'étiquette rouge vante, entre les coulées sombres et durcies, les vertus universellement régénératrices de ce vétuste sirop. Monsieur Armand, le pharmacien, en tient une petite provision sur la plus haute étagère de sa réserve car les amateurs de ce produit saturé de sucre et d'antiques essences se font rares. Seule la foi sauve ses consommateurs habituels.

Ce matin Juju est incapable d'en avaler la moindre goutte, même si cette goutte doit calmer la sollicitude encombrante des deux demoiselles. Elle refuse donc en silence, d'un geste de main avec toute l'énergie qui lui reste. Ensuite elle est secouée d'un formidable hoquet.

- Laisse, Josépha ! dit Rachel. Tu vois bien... Elle n'est pas bien du corps.

Mais Josépha brandit toujours le maudit flacon. Alors Juju se lève bouche résolument close (elle essaye de discipliner son estomac). Baissant les yeux pour ne pas voir l'odieuse bouteille (en imagination, elle « sent » l'odeur et c'est déjà terrible), elle quitte la cuisine et va tout droit au placard à balais. Elle l'ouvre. Le front moite et les lèvres serrées elle prend son matériel habituel : seau, brosse, serpillière. Visiblement elle a l'intention de nettoyer l'escalier.

Josépha tend le flacon de jouvence à Rachel avec un geste d'impuissance.

- C'était pour ton bien, ma fille !

Juju se sauve (en essayant toutefois de ne pas trop donner l'impression qu'elle prend la fuite).

- C'est l'orage qui t'aura incommodée, continue Josépha. Moi-même, ce matin, je ne me sens pas très bien.

- L'orage ? répète Juju qui s'est arrêtée.

Josépha éclate de rire.

- L'orage de cette nuit, bien sûr ! Il nous a « tourné les sangs » figure-toi. Ah ! Rachel ! La jeunesse !... Tu entends ça ? Juju ne s'est même pas aperçue qu'il y avait eu un orage cette nuit !... Je vois maintenant de quoi tu souffres, fillette ! Tu as trop dormi ! c'est tout !

Juju s'enfuit la tête de plus en plus vague. Tout cela est absurde et injustifié. Elle n'a jamais dit qu'elle n'avait pas entendu l'orage. Comment l'aurait-elle fait, elle n'a pas prononcé trois mots ? On lui prête des pensées qu'elle n'a pas. Oh ! ces bonnes femmes ! Rageusement, elle emplit son seau au robinet de la cour. L'eau claire fait un bruit vigoureux, réconfortant, contre les parois de métal. Juju, le regard sombre, poursuit ses réflexions. En général elle ne parle guère et cela ne vaut rien pour elle. Mais si, par malheur, elle se met à parler comme la veille au soir avec monsieur Padarel cela l'entraîne dans des aventures épouvantables.

Monsieur Auguste Padarel ! Ah ! il est fort celui-là pour ne pas parler et se faire comprendre ! (Juju se met à rire en silence). Elle voudrait bien, elle aussi, se faire entendre des deux mercières en disant seulement : « eh bien chose là mon Dieu ». Bon, la voilà requinquée rien que de penser à son ami. Elle monte l'escalier. Elle tient avec précaution le seau bien plein.

Au premier étage, juste devant la porte de Rachel et de Josépha une petite tache verte attire son regard. Le cœur battant elle se baisse et ramasse un bouquet de thym sauvage. Voilà une preuve. Juju n'a pas rêvé ce qui est arrivé hier soir (elle commençait à avoir des doutes).

Que faire ? Jeter à la poubelle la plante odorante qui vient tout droit de la montagne (à deux lieues de la ville) ? C'est sûr, jeter cette preuve serait un acte raisonnable. Le thym disparu, Juju pourra marcher la tête haute. Mais voilà... Juju n'aime pas spécialement les actes raisonnables. C'est un petit personnage romanesque. Aussi, elle enfouit la plante dans son corsage d'un geste vif. Tout compte fait, c'est le souvenir d'une soirée amicale, ça n'a pas de prix.

Ragaillardie par ce défi au destin, elle entreprend son travail en fredonnant. Jamais l'escalier n'a été frotté avec autant de force et de minutie. La brosse résonne sur le plancher poreux en un va et vient incessant. La serpillière lourde d'eau, tordue par les petites mains laborieuses, exprime dans le seau le surplus d'un liquide bruni par la poussière.

Une araignée a tissé sa toile dans l'angle de la fenêtre, sur le palier des locataires. Juju prend son temps. Elle la débusque dans ses cachettes les plus sombres. Elle l'écrase avec le balai.

Pas une fois elle n'est interrompue par le sempiternel « Jujû ! » de Rachel. C'est épatant. Petit à petit, marche après marche, toujours frottant bien fort, Juju se retrouve dans la cour. Il est onze heures. Elle rince le seau, range son attirail dans le placard de la cour et ensuite, il le faut bien, elle revient dans la cuisine des mercières.

Zut, ça la reprend à l'estomac. Une angoisse inexplicable. Sa présence, elle le sent, interrompt un conciliabule et apporte une gêne. Il n'est plus question d'orage et de bêtises de cette sorte. Il y a du nouveau. Une découverte d'importance. Le cœur de Juju bat très fort. Elle tient sa tête baissée. Ses mains tremblent.

-Juju ! dit Rachel (sa voix est étrangement douce pour une fois).

Alors Juju s'approche de la table. D'un œil morne elle contemple la toile cirée jaune et marron où s'entrelacent des grappes de raisin verdâtre (d'affreux dessins élimés). Tous les couverts d'argenterie des cousines sont alignés bien soigneusement par catégorie sur cette toile cirée. Les cuillers à soupe, imbriquées les unes dans les autres. Les fourchettes. Un peu à l'écart, les petites cuillers.

Rachel la fixe de ses yeux perçants.

- Dis-moi, Juju. Hier soir, c'est bien toi qui a fermé le magasin ? Quand nous sommes sorties je me souviens que tu prenais le frais sur le trottoir.

- Oui.

- As-tu bien fermé ? Tout de suite ? N'as-tu pas laissé la porte ouverte quelques instants, le temps de courir sur la place, par exemple ?

- Je suis toujours restée là, dit Juju la bouche sèche. Et après, je... j'ai fermé à clef. Le vent était si fort que... (ce ne sont pas des mensonges, se répète-t-elle, tout ce que je dis est vrai).

- Voyons Juju ! insiste Rachel. Tu te souviens ? Nous avons laissé nos tasses vides sur le comptoir. Nous ne les avons pas lavées, nous avons peur d'être en retard.

- J'ai oublié, dit Juju pour s'excuser de n'avoir pas lavé les tasses.

- Ce n'est pas ça que je veux dire, ma fille. Nous avons bien retrouvé nos tasses, en désordre, d'ailleurs. L'une d'elle était renversée. Mais c'est peut-être le vent. Enfin, il y avait aussi la boîte à sucre. Mais tu vois il nous manque les trois petites cuillers. Les deux qui étaient dans les tasses et celle qui était dans la boîte à sucre.

Juju fixe intensément l'argenterie posée sur la table. Sa vue se brouille. Elle compte et recompte mentalement, elle s'y perd, elle voit treize fourchettes. Mais pour les petites cuillers, pas de doute, on n'en peut dénombrer que neuf.

- Alors ?

- Je... je ne sais pas.

- Tu ne les as pas touchées ? rangées ailleurs ?

- N..non.

Les deux femmes scrutent Juju. Le silence est maintenant pesant. Juju est toute blême. Les yeux cernés, les cheveux hérissés par le désarroi elle a l'air parfaitement stupide. Bien entendu les mercières ne peuvent deviner ce qui se passe dans son esprit affolé. Si trois petites cuillers manquent à l'appel elles sont sans aucun doute en haut de la montagne, à deux lieues d'ici ! Que faire ? Que dire ?

Juju ouvre la bouche pour tout avouer. Alors la clochette de la boutique tinte (il en faut si peu quelquefois pour changer le cours des événements !). Josépha se penche :

- C'est le fil rouge, dit-elle.

Le fil rouge revient bien serré dans le poing vigoureux du jeune Edouard. Rachel se lève sans hâte, mais avant d'aller servir son client elle ajoute de cette nouvelle voix si douce qui ne plaît pas à Juju :

- Ce n'est pas grave, ma fille. Nous les retrouverons peut-être sous le comptoir. Ce sera pour toi une bonne occasion de « faire le magasin » à fond cet après-midi.

L'atmosphère se détend petit à petit.

- En attendant, coupe Josépha de sa voix bougonne ordinaire, va « au pain » ma petite. Vite ! vite ! il est tard. Et passe aussi chez le boucher. Tu commanderas un rognon pour demain. Tu lui diras : « comme d'habitude ». Il sait.

Toute contente Juju s'empare du cabas pendu à un clou. On verra bien, se répète-t-elle. Et peut-être qu'elle retrouvera vraiment les cuillers sous le comptoir. Pourquoi pas ?

Elle attend que Josépha lui donne le porte-monnaie. Mais Josépha ne le lui donne pas. Elle sort une pièce blanche et quatre piécettes jaunes et les glisse à Juju en précisant :

- Tu dois me rapporter dix centimes.

Juju lève les sourcils, prend l'argent et s'en va.

Dans la rue animée elle trotte en fredonnant. Elle est bien loin d'imaginer elle aussi ce qui se passe dans la tête des mercières.

CHAPITRE VI

Méditations de Juju

Et tout cet après-midi là Juju ne voit que des pieds : pieds de clientes, les uns alertes les autres boursoufflés par la chaleur, pieds des mercières, pieds des passants dans la rue. Toutes ces variétés de pieds elle les évite de son mieux. Elle est là à quatre pattes, brosse en main. Elle récure le sol du magasin centimètre par centimètre. Personne ne fait attention à elle. Là-haut toute sorte de conversations bourdonnent qui ne la concernent pas.

Les mercières ont une façon bien à elles d'entendre leur commerce. Juju est trop habituée pour y porter intérêt. Mais les choses se passent ainsi : le débit de ventes est inversement proportionnel au débit de paroles. Sans s'être jamais concertées, Rachel et Josépha ont mis au point (dans ce but) une technique spéciale. Un désordre apparent permet que la clientèle soit servie avec le plus de lenteur possible. La diversité des articles facilite la chose, il faut en convenir, et la conversation a toutes les chances de durer jusqu'à l'épuisement des informations souhaitées.

- Du coton mercerisé n° 4, madame Porel ?

Josépha qui travaille toujours assise derrière le comptoir arbore un sourire engageant (uniquement réservé aux clientes).

Ce coton ne se trouve pas, bien entendu, dans les cartons que Josépha exhume de sous ses jupes. On entend un bruit soyeux de papier froissé. Tandis qu'elle bougonne le menton baissé, Rachel intervient. Elle distrait madame Porel à l'aide d'un commentaire sur le temps : trop chaud, trop mou, trop humide, trop ceci, trop cela. Ensuite elle bouscule un peu sa sœur pour la forme et explore quelques tiroirs.

Si la cliente est bavarde les choses vont leur train. Le dialogue s'installe. On abandonne la température pour s'attaquer au dernier potin en cours. Spontanément les recherches s'arrêtent et les langues vont à toute allure.

Toutes les clientes ne sont pas comme madame Porel. Il arrive qu'on ait affaire à un sujet moins réceptif, impatient ou pressé. Il en est de deux sortes, en général : les agités qui frappent nerveusement du pied ou bien les muets au front hargneux. Dans ces cas-là on fait appel à la « réserve ». On envoie Juju au premier étage, fouiller de grands cartons numérotés à l'encre bleue qui se trouvent dans l'appartement des mercières. Tandis que Juju s'acquitte sans conviction de sa mission, on profite de l'attente pour extraire posément de la cliente tout ce qu'elle consentira à dire (à regrets) sur elle-même ou sur ses connaissances. C'est une joute difficile dont la victoire est incertaine. Mais il est rare que le fiasco soit complet.

Quand tout est accompli, on découvre par hasard (et avec des petits cris de confusion) le coton mercerisé n° 4 bien en évidence dans un casier mural !

Le nez au sol, la brosse en main, Juju n'a plus d'espoir de retrouver les petites cuillers. Mais à force de réfléchir elle a compris une chose : on la soupçonne de les avoir volées. C'est un soupçon sans arrogance ni méchanceté, aucune certitude ne vient l'appesantir. Mais c'est un soupçon tout de même et ça fait mal. Ce n'est pas croyable comme ça fait mal. Il faut avaler cette peine, la rentrer au-dedans de soi. Non, ce n'est pas facile.

Petit à petit Juju commence à en ressentir l'injustice. La brosse s'immobilise dans sa main. Un discours magnifique est en train de naître dans son cerveau enfiévré, un discours bien senti qui serait une réponse au terrible affront. Mais bien sûr ce discours elle n'aura jamais le courage d'en prononcer le premier mot. Tant pis. Ça fait tellement de bien de mitonner toutes ces phrases ronflantes et justificatrices... « Eh quoi ! depuis dix-huit mois que je suis ici, ai-je touché quoi que ce soit ? En ai-je seulement eu l'idée ? Ah ! il m'en a fallu du temps pour comprendre ! Jusqu'à ce matin le tiroir-caisse toujours ouvert. Le porte-monnaie de Josépha ? toujours livré avec son contenu pour les commissions. Depuis dix-huit mois, je n'ai jamais « emprunté » un centime ! Qu'en aurais-je fait, je vous le demande ? Je ne sais pas ce que c'est que d'avoir un sou à moi ! Je vis au jour le jour, je me contente de ce qu'on me donne pour mon travail : nourriture, vêtements. Je sais qu'elles ne sont pas riches, allez ! Et puis je suis habituée. Ce que j'ai me suffit. Oh ! les affreuses, les affreuses femmes ! » (le plaidoyer se transforme insidieusement en lamentation intérieure, de vilaines larmes naissent dans les yeux de Juju).

Elle renifle un peu mais tout à coup la voilà distraite de ses pensées et sa méditation prend un autre tour ! « Tiens ! madame Porel a des cors aux pieds ! Ça se voit drôlement avec ces chaussures découpées ! Ce n'est pas beau du tout et ces souliers mauves, quelle horreur ! ». La brosse, pendant ce temps a repris son va et vient sur le plancher de la boutique. Mais elle est vite reprise par ses rancœurs. « Soupçonner la fille d'Anselme Trébon ! non, mais ! Un homme comme lui ! Mon père qui n'a jamais voulu avoir de dettes... qui a préféré partir au loin... me laisser... Ah ! elles sont odieuses avec leurs idées de l'autre monde ! O..di..eu..ses ! ... Mais comment leur sortir « ça » de la tête ? »

Puis soudain attentive : « Je n'ai pas regardé derrière le carton des dentelles, celui qui est dans le coin, au ras du sol. Les cuillers ont pu tomber, on ne sait pas, sans que je les entende. Le tonnerre faisait un tel potin à ce moment-là ! » Elle écarte le carton mais il n'y a pas plus de petites cuillers là qu'ailleurs.

Alors Juju se dresse, le désespoir dans l'âme. Elle arbore un air de dignité offensée, un air de victime qu'elle n'a jamais eu jusqu'à aujourd'hui. Le regard vide, une main sur ses reins endoloris pour qu'on prenne conscience de la rudesse de ses travaux, elle va remplir son seau à la fontaine de la cour. Elle a décidé qu'elle en avait fini avec ses recherches et qu'il était temps de laver le trottoir.

« Faire le devant de porte » est la récompense. On prend l'air. On voit passer les gens. Bien qu'ils soient plutôt rares dans cette ruelle écartée, on a la satisfaction de les voir en entier et on peut échanger avec eux un sourire si on est en humeur de le faire. Mais Juju n'est pas dans une disposition d'esprit sociable, cet après-midi. Elle arrose généreusement la rue et quelques pieds ici ou là. Elle se venge du sort et il y a beaucoup de mauvaise humeur dans les regards qu'elle jette autour d'elle.

La pharmacie de monsieur Armand Rouzillous est le paysage numéro un du devant de porte. C'est pourquoi malgré l'austérité apparente du spectacle il faut s'y attarder avec complaisance. Cela aide à mieux comprendre les états d'âme de Juju et l'insistance rancuneuse de ses coups d'œil sur ce magasin. Pour bien faire il faut en imagination sauter à pieds joints hors de la petite rue et se retrouver en badaud sur la place du Beffroi. Là, c'est le centre de la ville. On voit une belle place rectangulaire, ornée à la mode méridionale de platanes au feuillage épais et de bancs de pierre. Il faut la traverser en entier pour atteindre la mairie. La mairie, grande bâtisse du quatorzième siècle, porte en son faite l'horloge du beffroi. Cette place est gaie, elle est pleine d'animation, c'est la « promenade » des citadins, le lieu de rencontre de la jeunesse. L'amour y naît bien souvent parmi les petits cris et les bruyants éclats de rire des filles et des garçons venus là justement pour se rencontrer. En été il fait bon prendre le frais, le soir, en écoutant sonner les heures. Chaque quart d'heure est ponctué là-haut par l'horloge d'un carillon bref. Les heures sont égrenées en entier d'une façon majestueuse et répétées une deuxième fois pour les étourdis.

Bien sûr le progrès a un peu transformé ce site paisible cher aux vieillards, aux amoureux et aux enfants. Un parking en épi marqué à la peinture blanche ceinture la place d'un beau dessin géométrique. Des panneaux sont plantés pour indiquer les sens obligatoires, les sens interdits, les défenses de stationner, toutes les règles qu'il faudrait observer sont là. Mais il n'y a ni feu rouge ni feu vert et dans l'ensemble les gens suivent plutôt leurs caprices.

A droite du Beffroi le cinéma Miramar, peinturluré en bleu et en orange orné d'affiches géantes contribue également à montrer que bien des heures et des quart d'heures ont sonné depuis la construction de l'Hôtel de Ville et que nous sommes maintenant à l'époque de l'Image Vivante. Sur la gauche trois boutiques rationnelles aux vitrines larges rappellent aussi que l'hygiène et le confort, la conservation par le froid et les sachets de plastique transparent se sont imposés peu à peu au pied de ce monument vieillot : une épicerie, une boucherie, une pâtisserie.

Ce cocktail de neuf et de vieux a beaucoup de charme.

Face au Beffroi, vous pouvez voir à droite l'imposante maison du docteur. A gauche, la pharmacie. Ces deux maisons sont séparées par la ruelle où se situe notre histoire.

Monsieur Armand Rouzillous, pharmacien de première classe, se veut lui aussi du siècle. Bien que sa boutique occupe le rez-de-chaussée d'une maison du quatorzième siècle aux poutres apparentes il n'a rien refusé au luxe de notre époque. Il a donc fait aménager une vitrine large et scintillante, ornée de boules colorées bleues et jaunes. On voit derrière la vitre méticuleusement entretenue toute sorte de spécialités : quelques bandages herniaires, quelques flacons et surtout l'immense portrait photographique d'un consommateur d'Aspro au visage convulsé de douleurs. Pour pénétrer dans ces lieux éclairés au néon une porte de glace incassable, transparente, polie quotidiennement aux meilleurs produits, peut s'ouvrir grâce à une poignée ronde en métal doré du plus bel effet. Tout est prévu pour inspirer confiance à celui qui vient là avec ou sans ordonnance.

Cependant cette façade-ci, avec son air cossu, n'est qu'une façade pour le grand public. Elle ne révèle pas la personnalité profonde du pharmacien. Pour en savoir davantage à ce sujet il faut suivre le trottoir et pénétrer dans la ruelle, ce qui nous ramène à Juju et à ses nettoyages après une parenthèse un peu longue, mais peut-être nécessaire. Sur ce trottoir, qui est en vis à vis de la mercerie, on trouve une vitrine du même style que la belle vitrine de la place centrale mais plus modeste. La porte est plus étroite, elle a une autre allure dirait-on. C'est à cette porte-là qu'on découvre que monsieur Armand Rouzillous est un peu bricoleur à ses moments perdus. Il donne là ses consultations privées, loin du regard du docteur Mari. Il vend à ceux qui se présentent à cette face-là du magasin ses propres préparations toujours faites à base d'herbes et d'essences naturelles : toniques pour la peau, dépuratifs, tisanes, etc... C'est là qu'il fait également commerce avec monsieur Auguste Padarel, se transformant pour l'occasion en acheteur.

Les gens de la ville sont malicieux, on l'est toujours beaucoup dans le midi. C'est pourquoi ils ont baptisé la grande porte à poignée dorée de la place centrale : porte de la Sécurité Sociale.

C'est aussi par la fameuse petite porte (non conventionnée) que monsieur Armand Rouzillous communique verbalement avec son épouse pendant les heures ouvrables. Cela se passe de la façon suivante : il entrouvre l'huis, il passe juste sa tête ronde ornée de favoris et de lunettes d'écaille. Le regard absent, il crie : « Germaine ! » Mais comme il accentue formidablement la deuxième syllabe cela donne : « Germaîaine ! ». Aussitôt l'épouse docile écarte les contrevents du premier étage, son visage rebondi apparaît comme si ce mouvement était commandé par une mécanique. Le dialogue s'établit. Les deux époux échangent

divers propos d'ordre pratique sur un ton élevé en fixant l'un et l'autre avec intensité le mur d'en face. Ces conversations n'ont pas de secrets pour le voisinage. Les gens écoutent tout. Ils disent ensuite ! « voilà encore monsieur Armand qui téléphone à sa dame ! ».

Ainsi coule le temps dans la ruelle.

"Germaîfîne!" crie monsieur Rouzillous.

"Jujûû !" crie Rachel (sur un mode plus strident).

Entre ces invocations, quart d'heure sonore par quart d'heure sonore, la journée passe.

Juju continue ses éclabousses rageurs sur la chaussée en observant ce spectacle familial. Une grande langueur s'est emparée d'elle, un dégoût de tout. Partir ! oh ! partir ! se répète-t-elle en étalant ses flaques avec la paille du balai. Rejoindre au delà des mers son père. Anselme Trébon, le meilleur des hommes ! Reprendre avec lui, n'importe où, la bonne petite vie d'autrefois ! Dire adieu aux « affreuses » et à leur mesquinerie !

A l'étage d'en face Germaine remue des casseroles. On l'entend crier après sa progéniture (les enfants Rouzillous, soignés exclusivement aux tisanes, sont fort vigoureux).

Juju rêve. Elle est là, appuyée sur son balai. Mal attifée, le cœur lourd, maintenant elle se fait des réprimandes à elle-même. Cela finit toujours ainsi, d'ailleurs. Juju s'en prend toujours à Juju. Oui, vraiment, elle n'est bonne à rien ! Elle n'est capable que de courir tout le jour jusqu'à épuisement et puis le soir dans sa mansarde de se consoler avec des rêves et un trésor.

Son trésor.

Les cuillers d'argent.

Une horrible association d'idées se fait soudain dans son esprit. Ah ! vraiment elle n'a pas de cervelle ! Tout ce qui lui arrive, elle le mérite ! Bien la peine d'avoir le certificat d'études pour être aussi dépourvue de jugeotte !

Est-ce possible ? Son trésor ? Avec les petites cuillers, dans la montagne, à deux lieues de la ville ? De grosses larmes montent encore une fois à ses yeux. Elle les refoule par habitude. Elle reprend son balai et se met à fredonner le cœur chaviré .

Alors, comme ça, elle voit venir monsieur Padarel. Il avance, précédé de son chien basset, son feutre sombre enfoncé jusqu'aux sourcils, le couffin à la main. Il débouche du fond de la ruelle comme d'habitude. Sa démarche est un peu chancelante.

Juju se raidit. Du bout de son balai elle chasse une brindille. Monsieur Padarel s'arrête devant la porte de la pharmacie. Il ôte son chapeau.

Juju le regarde fixement.

Tout à fait flegmatique, l'index prêt à toquer la vitre, il la salue (les reins cassés puis redressés aussitôt d'une façon toute militaire, le tout accompagné, semble-t-il, d'un clin d'œil complice). Il entre ensuite dans le magasin.

Juju reste plantée sur le trottoir. Elle jure en elle même qu'elle va l'attendre là, toute la nuit s'il le faut. Elle lui demandera compte de tout.

Mais il ne faut jamais se faire de serments à soi-même. Cinq minutes après Juju est à la « réserve » des mercières pour une affaire de jarretelles noires qui la retient plus de temps qu'elle ne voudrait. Lorsqu'elle peut enfin reprendre sa faction, il est trop tard. Le vieil homme s'en est allé.

Elle le comprend tout de suite. Monsieur Armand est en train de « téléphoner » à Germaine ses instructions pour le repas du soir. La porte ouverte en grand derrière lui ne laisse aucun doute.

Sur le trottoir, aux pieds de monsieur Armand, elle voit un brin de serpolet et deux feuilles de menthe sauvage qui semblent la narguer.

CHAPITRE VII

Les locataires

Dès qu'elle sort de son bureau Jacqueline Celeste a une petite horloge dans sa tête, le temps de faire les courses et de regagner la maison. Elle a l'impression que chaque tranche de cinq minutes est comme un petit panier qu'il faut remplir, bourrer au maximum de toutes les choses à faire pour les enfants. C'est fou ce qu'on peut faire de choses en cinq minutes lorsqu'on est dégourdi !

Bon, elle jaillit comme une fusée de la boulangerie. Elle jette son couffin à provisions dans la 2 CV après avoir coupé d'un geste vif le quignon de la flûte de pain et se l'être fourré dans la bouche (récupération d'énergie). Elle claque la portière, fait le tour de la voiture en courant et s'installe au volant. Elle tire sur le démarreur et appuie sur l'accélérateur (ce qui déclenche un vacarme terrible). Elle mâche son pain tout en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur (elle est programmée, elle fait tout le temps deux choses à la fois). Elle démarre en soupirant. Sept heures sonnent pour la deuxième édition à l'horloge du Beffroi. A cause de ce maudit sens obligatoire il faut faire le tour de la place et prendre la rue de l'école des garçons pour rentrer à la maison, c'est vraiment assommant. Juste avant l'école elle jette un regard rapide aux fenêtres de l'appartement. Elle voit ses enfants qui la guettent. Elle agite la main par la portière (son pied effectue déjà une légère pression sur le frein).

Lorsqu'elle stoppe dans un bruit de ferraille devant la mercerie Dominique et Bichette sont sur le trottoir. Elle gare comme elle peut la voiture le long du mur, c'est difficile, c'est en principe interdit à cause de l'étroitesse de la ruelle, mais tant pis. Le garçon prend le panier à provisions, la petite fille la serviette en cuir. Tous deux veulent savoir ce qu'on va manger ce soir.

Jacqueline salue monsieur Armand. Elle fait aussi un sourire à la petite Juju (« comme elle a mauvaise mine ! » pense-t-elle).

La famille Celeste franchit ensuite en procession la porte ancienne aux lourdes ferrures (c'est une porte d'autrefois au porche arrondi avec un grattoir à pieds couvert de rouille et, au lieu de sonnette, un heurtoir de bronze en forme de main de dame). Bichette lance le récit de sa journée dans la cage d'escalier, sans reprendre son souffle : le menu de la cantine (commentaires), les trois fautes de sa dictée (commentaires), les trois petits chiots noirs qui sont nés aujourd'hui chez sa copine Amélie (commentaires). Sans oublier au passage tout ce qu'a dit et tout ce qu'a fait la maîtresse (commentaires). Bichette a huit ans, les joues très roses, les cheveux foncés et brillants. « Sa robe est trop courte, il faudra la rallonger » pense Jacqueline Celeste qui la suit dans l'escalier. Au rythme de chaque marche l'éclat blanc d'une petite culotte se laisse en effet entrevoir.

Deux étages à monter. Ah ! cet escalier ! Une rampe de bois sombre aux épais piliers sculptés... et ces marches usées, affaissées en leur milieu... leur craquement sec... A chaque palier un carrelage disjoint d'un rose éteint chante aussi sous les pas. La lumière entre un peu par l'étroite fenêtre qui donne sur la cour. Au premier on passe devant la double porte brune hermétiquement close du logement des mercières. Tout est net, impeccable, frotté avec un relent très propre de javel.

On arrive enfin au second.

- Vous avez laissé la porte ouverte ! gronde Jacqueline.

Mais c'est un reproche pour rire, juste une inquiétude à cause du chat.

On ferme cette porte. Une fois que cette porte est enfin poussée derrière soi, chaque soir c'est comme une espèce de miracle. Le temps cesse de faire la sarabande. Tous les petits paniers inscrits sur le cadran de la montre entre sept heures et sept heures et demie n'ont plus aucune importance. On les pose à terre en imagination comme on se délivre du vrai panier à provisions sur le sol de la cuisine. Les soucis, les ennuis, les complications restent d'autorité derrière la porte d'entrée, sur le palier, sans doute. Peu à peu ils roulent marche par marche, en silence jusque dans la rue où ils s'envolent.

C'est bien étrange mais c'est ainsi. Pourtant l'appartement n'a aucun confort. Il a fallu se débrouiller avec rien du tout (ma foi, on ne s'en est pas trop mal tiré, c'est un appartement placé sous le signe de la bonne volonté). Il n'y a que des meubles et des objets prêtés ou encore récupérés à la décharge publique (eh oui !). Tout est un peu branlant et ébréché. Mais quand on se retrouve tous les trois on est bien.

La famille Celeste vit ici depuis trois mois. Il a fallu faire vite mais depuis quelque temps la famille vit sous le signe de la vitesse. Elle est venue de loin. Elle a franchi la mer en avion. Elle avait besoin d'un coin tranquille et pas trop cher. Elle l'a trouvé.

Bichette dit qu'elle fera le dîner.

Dominique ouvre la radio tout en déclarant qu'il mettra le couvert et qu'il "fera le service", les deux dames resteront tranquillement assises pendant tout le repas.

Il faut que maman s'étende sur le divan. Voilà, c'est fait (il place un coussin sous ses pieds déchaussés). Parfait. Parfait. Une cigarette ? (il trouve les gauloises et le briquet dans le fouillis du sac à main). Ça va ? Un coca-cola peut-être ? On

t'a gardé le fond de la bouteille ! Il fait tellement chaud, ce soir.
Tu es bien ? Alors écoute moi. Je passe en cinquième sans examen.

Jacqueline Celeste regarde ses pieds nus posés sur le vieux coussin. Elle a tant couru que son cœur bat encore un peu trop fort mais ça s'arrange. Depuis sept heures et demie ce matin elle n'a pas vu ses enfants. C'est tellement bon de les retrouver en bon état (quand elle est loin d'eux c'est fou tout ce qu'elle imagine comme catastrophe). Sans examen ? s'écrie-t-elle. Sans examen ? Elle tend les bras et Dominique se laisse embrasser d'un petit air impassible qui ne trompe personne.

Maintenant ils sont à table. Le couvert composé d'assiettes et de verres dépareillés, de fourchettes de camping est disposé sur un plastique à fleurs de Prisunic aux couleurs joyeuses.

- Et que ferez-vous pendant les vacances ? dit Jacqueline avec anxiété en contemplant ses enfants.

Les vacances d'été commencent samedi. On n'avait pas encore eu le temps d'y penser, c'est un problème neuf. Plus d'école, plus de cantine... On peindra l'appartement ! déclarent-ils d'une seule voix. Mais oui ! tous les deux, pourquoi pas ? Un mur bleu, un mur vert, c'est la mode paraît-il (la maison de la copine Amélie est moderne et bicolore, il n'y a qu'à s'inspirer de ce que font les autres). Dominique est aussi rassurant qu'un vrai chef de famille. Vous saurez faire ça ? demande Jacqueline déjà plus optimiste. Ils hochent la tête avec ensemble. Bon...

Mais il y a un petit ennui. Dominique porte son short du dimanche, un short blanc dont le pli n'est pas encore cassé. Sa mère s'en aperçoit enfin. Il soupire. Il file à quatre pattes sous le lit et récupère le vieux short, celui de l'école, tout froissé et plein de poussière. Un grand accroc en forme de 7, sous la poche droite, dite poche revolver, voilà la réponse de Dominique.

- Je ne sais pas faire ! gémit Jacqueline.

Elle tape à la machine, elle parle anglais, elle sait conduire une automobile, elle n'a jamais appris l'art du raccommodage.

- Un peu de scotch ? du sparadrap ? suggère Dominique désolé.

Il est tout rouge.

Ce n'est rien, on arrangera ça ! Tiens, j'ai une idée. Je vais changer la poche de place. Ce n'est pas si bête que ça ! Je sens que je le ferai très bien. Après le dîner ce sera torché en dix minutes. Dominique, soulagé, reprend ses activités ménagères. Bichette chante dans la cuisine.

Jacqueline se lève, elle va à la fenêtre. Elle contemple le jardin du docteur. Le feuillage des arbres bruit doucement sous le vent du soir. Les couleurs s'estompent peu à peu dans le crépuscule. Il y a un jardinier qui arrose les fleurs. On voit ses épaules ployées, sa chemise écossaise aux manches retroussées. On entend le bruit de l'eau, doux, léger, régulier. C'est bien. Les fleurs doivent toujours être arrosées le soir quand la chaleur du soleil est enfin apaisée. Les enfants du docteur, ils sont cinq, jouent au ballon et se disputent. Leurs voix explosent, le ballon fait un bruit mat sur le gravier.

Jacqueline Celeste songe à d'autres jardins. Etions-nous plus heureux alors ?

Elle revient à la table, ramasse les assiettes. Non ! les petits, vous ne ferez pas la vaisselle ! La vaisselle c'est mon boulot ! Vous avez fait tant de choses vous

aussi !

On rit, on se bouscule.

Maintenant la vaisselle est faite. Elle est rangée par Bichette dont le zèle aujourd'hui est inépuisable. On se penche en chœur à la fenêtre pour respirer un peu. On constate que les enfants du docteur sont allés au lit. Ce sont des enfants bien élevés. Les parents prennent le frais sur la pelouse, dans des fauteuils de rotin. On entend la voix sonore de Fernand Mari, puis douce et molle celle de Blanche, sa femme. Les trois Celeste, têtes rapprochées, les contemplant.

- Jujû !

Le cri monte de la cour. Celle qui crie c'est la plus jeune des mercières, Rachel. Les Celeste se penchent davantage. Ils voient Juju arriver. Comme elle semble petite ! Comme elle se tient voûtée !

Maintenant Jacqueline raccommode le short.

- L'oncle n'a pas écrit, dit Dominique d'une voix soucieuse.
- Il écrira, ne t'en fais pas.

Elle essaye de sourire. Ce n'est pas bon pour Dominique de tant se tracasser.

- L'oncle vous invitera, j'en suis sûre ! Vous partirez un mois chez lui. La montagne, en été, c'est formidable.

- Et toi ? dit Bichette.

- Moi, je vous attendrai bien sagement ici. Je n'ai que quatre jours de congé cet été puisque j'ai commencé en mars. La première année c'est dur. Mais l'été prochain j'aurai un mois entier... Dominique suce un noyau de pêche.

- La première année qu'on passe dans le plastique mou, dit-il d'une voix sentencieuse, c'est très dur !

Ils éclatent de rire. Jacqueline travaille comme secrétaire dans une usine de plastique mou.

Maman casse son fil avec ses dents.

- S'il te plait, Dominique, ne mets jamais ce short un jour de visite médicale. A l'envers, ça se voit !

- Oh ! à l'envers !... Mais à l'endroit, alors ! quel chic, cette poche basse !

Un baiser, bien vite, sur la joue pâle, juste en dessous de la monture des lunettes. Merci Madame. Et puis une pirouette. Les cheveux de Bichette sont tirés au passage pour qu'elle se mette un peu à crier. Elle crie, bien entendu, mais pour le principe.

La journée est finie, il faut se coucher. Même si on n'est plus tout à fait des enfants bien élevés il faut aller au lit par nécessité.

A l'étage au-dessous on entend les mercières fermer leur contrevents comme si le bon air de la nuit était du poison. C'est une entreprise de longue durée car tout en tirant les lourds volets de bois, elles poursuivent leur éternelle conversation d'une fenêtre à l'autre. Elles s'attardent en faisant mine de peiner à leur affaire ce qui leur permet de voir ce qui se passe chez le docteur.

On aime bien rire des mercières. Mais à dire vrai on les évite le plus possible. On garde ses distances. C'est obligé. Au début elles essayaient de fouiner chez les Celeste. Il a fallu mettre un frein.

Dominique et Bichette sont chacun dans leur lit. Bichette dort déjà. Elle a ce

pouvoir superbe de dormir dès que sa tête touche l'oreiller. Dans la chambre voisine, maman lit. Dominique voit un rai de lumière par la porte entrebâillée. Il entend le bruissement des pages.

Au premier étage Rachel et Josépha doivent enfiler de grandes chemises de nuit à l'ancienne mode. Dominique pouffe nerveusement.

Au grenier Juju dort. On n'entend plus son pas léger comme un trot de souris. Drôle de fille, cette Juju ! Toujours dans la lune, toujours toute seule...

Dominique a trop chaud, il se tourne, se retourne dans son lit. Il pense. Ce qu'il aime le moins chez les mercières ce sont les questions. Il a ça en horreur, lui, Dominique Celeste. Il n'a pas envie de raconter sur commande à ces bonnes femmes ce qu'elles savent d'ailleurs très bien mais veulent lui faire dire (pour le plaisir).

Oui... quoi... autrefois... il y a longtemps... quatre mois... on était riches... on habitait là-bas, au Maroc... une villa blanche, tout près de la mer... avec un jardin « comme ça »... une terrasse et tout le tremblement... on avait deux voitures... maman ne conduisait la sienne que pour nous accompagner en classe ou pour faire ses courses... elle s'occupait de nous tout le temps... elle dirigeait la maison... elle sortait... elle recevait des gens... Dominique faisait du tennis... du cheval...

Mais ce n'est pas tellement ça qu'elles veulent savoir les bonnes femmes d'en bas.

Dominique fourre sa tête sous l'oreiller. Chaque soir, en pensant à « ça » il a envie de pleurer.

Ce Monsieur Celeste que nous aimions tant et qui est notre père... Un jour il nous a quittés. Tous les trois. C'est ça le plus triste. Ce n'est ni la maison ni le jardin ni les fleurs ni tout l'argent qu'il a perdu avant de nous préférer quelqu'un d'autre...

CHAPITE VIII

Juju bat de l'aile

Tîn tân... tîn tân... tîn tân... Trois quarts d'heure viennent de sonner au Beffroi. Trois quarts de quelle heure ?

Il fait grand jour. Juju espère qu'il est sept heures moins le quart, par exemple. Il fait tellement chaud ! Elle rabat son drap sur sa figure pour l'ôter aussitôt d'un petit geste énervé. Chaque matin c'est plus dur de se lever, semble-t-il. Se lever pour quoi faire ?

Chaque matin ça revient de plus en plus fort (au réveil). Une envie de pleurer monstre. Juju essaye de la refouler mais sa bouche tremble et les larmes se mettent à couler sur ses joues. On dirait qu'elle va crier, elle ouvre la bouche, elle est secouée de violents hoquets mais tout se passe en silence. Elle pleure, pleure, pleure comme si le monde allait finir.

Elle cherche des trucs pour se changer les idées : penser à une chose marrante, par exemple. Elle regarde par la fenêtre mais le toit de la pharmacie n'a rien de consolant, rien de divertissant. Une gouttière de zinc, des tuiles rondes et rosées, un mur lézardé d'un gris verdâtre. Hier matin un oiseau s'est posé sur cette gouttière. C'était bien de le voir faire ses petits sauts vifs (le malheur avait passé comme ça, rien qu'à l'observer). Mais il n'y a pas tous les jours un oiseau...

Ce matin, si l'oiseau revenait avec ses plumes prises et rouges, son œil rond et toutes ses petites mines, Juju pense que ça ne servirait à rien. Elle frissonne.

La tapisserie de sa chambre est blanche avec pour ornementation des motifs marron imitant la toile de Jouy. Un berger joue du pipeau, une bergère est assise au milieu de ses moutons. Et puis un autre berger joue du pipeau et une autre bergère est assise au milieu de ses moutons. Il y en a comme ça des quantités : marrons sur fond blanc avec ici et là des auréoles humides et des lambeaux arrachés.

A force de regarder le berger le plus proche voilà qu'il bat des paupières. La bergère enveloppée d'une pèlerine brune, la tête dans les épaules et les ailes de son bonnet tuyauté flottant au vent, se transforme. Elle devient un chat qui ferait le gros dos. Les moutons deviennent des souris et le berger se met à hocher la tête tout en clignant toujours de l'œil (un œil marron sur papier blanc). Les bergères chats se hérissent. Le berger n'est plus un berger. C'est une cafetière ! et le pipeau n'est plus un pipeau mais le bec de la cafetière !

Juju a soif.

L'heure sonne au Beffroi. Combien de coups ? Juju compte» s'embrouille, ferme les yeux pour ne plus voir les bergers cafetières et les bergères chats. Dix coups ? Ce n'est pas possible !

Le Beffroi recommence. Cela fait encore dix fois TANG !

Je dois rêver, se dit Juju, et elle rêve. Monsieur Auguste Padarel est assis devant la porte de sa maison, à deux lieues dans la montagne. Sa maison n'a ni porte ni fenêtre. La montagne est pleine de bergères, de chats, de cafetières, de bergers. Légère, Juju court parmi ces embûches marron et immobiles (des embûches de papier). Elle rend visite à monsieur. Auguste Padarel, eh oui ! « Me voilà ! » crie-t-elle avec entrain. Enfin, elle voulait crier de cette façon mais ça ne marche pas. Malgré tous ses efforts il ne sort de sa bouche qu'un petit son très faible. En réalité elle n'a aucun entrain. Elle est crevée. Ses jambes sont lourdes. Elle a soif. C'est si long de parcourir deux lieues comme ça. Une sacrée distance, ma parole. Elle n'arrivera jamais.

Monsieur Padarel par un fait exprès prépare du thé sur un petit feu qui ronfle entre deux pierres. Du thé à la menthe et au serpolet. Il fait de grands signes d'encouragement (il est loin comme tout). Non ! pense Juju avec force. Elle s'assied dans l'herbe.

Alors Rachel se penche sur elle et crie : « Juju ! ». Elle est si proche que Juju voit parfaitement bien la verrue de son menton, toute rose avec trois poils frisés et gris. Cette affreuse ! Juju pousse Rachel aux épaules et Rachel part en courant. Bon débarras ! Juju prend le thé dans une tasse à filets d'or, une tasse des mercières. Elle remue le sucre dans le thé avec les petites cuillers d'argent des mercières, les trois petites cuillers attachées ensemble par une ficelle. Le thé a le goût de menthe, de thym et de serpolet. C'est infect. On dirait de la Jouvence. Juju le dit à monsieur Padarel mais monsieur Padarel s'en fiche. Il est occupé à beurrer une grosse tartine de pain frais. « Eh bien chose là mon Dieu » répond-il avec insouciance en mordant sa tartine à pleines dents sans rien partager avec Juju. Il mange d'un air satisfait. Son visage bruni par le soleil se découpe sur le ciel clair. Il a ôté son chapeau et le vent soulève ses mèches grises. Soudain que voit Juju ? Elle voit briller à son oreille un anneau d'or garni d'un énorme diamant ! «Voleur ! voleur ! » hurle-t-elle.

Rachel se met à courir après monsieur Auguste Padarel. Les bergers, les cafetières, les chats et les bergères marron et blancs se mettent à danser. Juju aussi danse...

Elle se retrouve par terre, sur le plancher. Elle est entortillée dans les draps et le matelas est passé par-dessus sa tête. Tout près de son nez il y a ses vieilles savates. Dans ce chaos indescriptible seul demeure vraisemblable le visage de Rachel. Il est penché sur elle. La verrue aux poils frisés est une réalité.
-Juju !

Pour une fois Rachel ne crie pas.

Juju se retrouve dans son lit le drap jusqu'au menton avec une belle sensation de bien-être. Le Beffroi égrène le temps. Cela n'a plus d'importance. Le volet de la lucarne est à demi-fermé. La pénombre estompe les bergers et les bergères qui semblent assagis. Juju a mal à la tête mais elle a repris ses esprits. Elle comprend qu'elle est malade et que c'est la fièvre qui lui embrouille les idées. Tantôt elle a froid, tantôt elle a chaud. Elle rejette alors ses couvertures mais deux minutes après elle s'enroule à nouveau dedans en grelottant. Le temps passe. Les heures, les quarts d'heure sonnent. Juju se bat avec sa fièvre.

Il semble que parfois Rachel vienne se pencher sur elle (mais ce n'est pas sûr) et poser sur son front sa main grasse.

- Bois, Juju...

Juju boit de la tisane. Elle avale de la Jouvence, une grosse quantité de Jouvence. Monsieur Armand en aura-t-il suffisamment dans sa réserve pour la guérir ?

En soufflant et en geignant Rachel a tiré le vieux canapé défoncé (le fameux canapé où dormit le père Padarel) près de la porte de la chambre. Elle s'est assise là avec son tricot (un pull marron qu'elle confectionne pour Juju avec de la laine en solde). Juju ne s'intéresse pas à cette présence pourtant pleine de sollicitude. Rachel va et vient dans le grenier. Elle interpelle Josépha par la porte de l'escalier, elle s'active beaucoup. Juju n'écoute pas. Elle ferme les yeux. Elle s'endort.

Elle s'éveille en sursaut le cœur battant. Il fait nuit. Les bruits de la rue parviennent jusqu'à elle comme pacifiés par le soir. Rachel a disparu. Juju a les mains brûlantes. Elle tente de s'asseoir dans son lit mais tout tourne dans la chambre et ses oreilles se mettent à bourdonner. Elle se rejette sur l'oreiller. Dans l'obscurité elle voit flotter de grands cercles bleus et dorés comme des papillons ivres.

Il passe encore du temps. Les papillons ont enfin disparu. Comme Juju a la bouche sèche ! Est-ce comme ça qu'on meurt ? Personne ne le lui a jamais dit. « Papa...papa... » gémit-elle. Mais voilà qu'une bougie tremblotante apparaît ! Était-elle là depuis longtemps ? La pauvre lueur fait osciller un peu partout de grandes ombres majestueuses. Juju sait bien que son père ne viendra pas. Elle se tourne contre le mur. Elle ne veut voir personne.

- Elle n'est pas bien du tout ! dit Rachel d'une voix oppressée.

- Elle est brûlante, dit une autre voix.

- Je me demande que faire... Regardez la. Vous me direz s'il faut appeler le docteur Mari...

On est tout près d'elle. Juju ferme les yeux, se laisse aller dans un grand vouloir mourir . La lumière s'élève au-dessus du lit et une main fraîche, apaisante se pose sur son front. C'est absolument délicieux. Juju ouvre les yeux et madame Celeste lui sourit. Juju la trouve belle .

- Elle est très fiévreuse en effet, dit madame Celeste . Mais ce n'est peut-être pas grave. Avez-vous mal ? demande-t-elle ensuite à Juju avec une grande sollicitude

Juju fait non de la tête et dit très péniblement qu'elle a chaud (sa bouche est sèche comme du carton). Madame Celeste lui sourit encore.

- J'ai l'habitude avec mes enfants. Mon médecin du Maroc me prescrivait un peu de poudre pour la fièvre et j'en ai encore quelques sachets. En général ça soulage bien. Je vais vous en apporter avec un verre d'eau sucrée.

Juju est sûre que cela lui fera du bien. Elle se sent déjà mieux à l'idée d'avaler cette fameuse poudre administrée par une mère qui a tellement l'habitude. Aussi ses lèvres gercées esquissent-elles un pauvre sourire. On borde son drap (juste comme il faut).

- Ne vous inquiétez pas mademoiselle Rachel. Nous allons laisser sa porte ouverte et la nôtre également. Mais si ! mais si ! C'est la moindre des choses et nous sommes juste au-dessous de sa chambre, tandis que vous... J'ai tellement l'habitude, avec mes enfants. Une nuit blanche ne me fait pas peur. Dormez tranquille, je veillerai sur elle. Demain nous verrons comment le mal a évolué...

Juju se laisse bercer par ces paroles chargées de réconfort. Elle se rendort en

toute quiétude au milieu de cette conversation.

Peu après on soulève sa tête, on presse un verre contre ses lèvres avec des gestes légers et tendres. Un mouchoir rafraîchi à l'eau de Cologne bassine son front, un regard attentif scrute son visage .

- Un peu de citronnade, Juju ? Dominique vient de la préparer pour vous...

S'il vous plaît, beaucoup de citronnade ! Comme c'est bon, la citronnade ! comme c'est rafraîchissant !

- Merci... merci... je vous donne du mal... excusez-moi, balbutie Juju.

Madame Celeste sourit et se tait. Son sourire veut dire un tas de choses. Juju la contemple maintenant avec vénération. La jeune femme range la chambre avec des gestes doux.

- Pauvre Rachel ! dit encore Juju (elle se sent soudain très bonne).

- Elle est inquiète, dit madame Celeste. Elle vous a soignée toute la tournée, la pauvre et elle ne sait pas très bien ce que c'est que la jeunesse. Elle n'a pas l'habitude...

Puis avec sérieux, arrangeant le drap :

- Moi , j'ai l'habitude...

Elle s'assied à côté du lit, sur un tabouret, les mains sur les genoux. Le silence règne maintenant dans la minuscule chambre. Juju n'a plus du tout envie de s'excuser puisque madame Celeste a tellement l'habitude. Elle a même envie d'être malade encore quelque temps. Cela devient très agréable. Le temps passe trop vite.

Elle s'endort avec ces douces pensées.

Quand elle s'éveille la première fois madame Celeste est encore là mais maintenant elle est en pyjama. Elle n'a plus ses grosses lunettes, on dirait une toute jeune fille. Juju est en nage.

- La poudre fait son effet. Vous voulez boire, Juju ?

Si elle veut boire ? Je pense bien ! surtout de cette bonne citronnade faite par Dominique exprès pour elle !

- Pas si vite ! dit madame Celeste (et Juju s'applique aussitôt à boire lentement).

On la borde avec des gestes doux.

- La fièvre est tombée, je crois que ça s'arrange. Je laisse le pot de citronnade sur le tabouret. Buvez chaque fois que vous aurez soif . Et si vous avez besoin de moi, voilà : je laisse ce vieux manche à balai à côté du pichet. Vous n'aurez qu'à taper bien fort avec contre le plancher, je viendrai tout de suite.

- Je n'aurai besoin de rien, affirme Juju blottie au creux de son lit. Je vais très bien.

Alors madame Celeste l'embrasse. Sur la joue.

Au cours de la nuit Juju s'éveille plusieurs fois. Elle boit sa citronnade sans bruit pour ne pas réveiller cette maman qui a tellement l'habitude mais qui a sûrement aussi bien besoin de dormir...

A dix heures du matin a lieu le grand réveil. C'est Bichette Celeste qui se tient sur le seuil de la chambre avec un bol fumant.

- Voilà le thé.

Juju sourit.

- Je crois que je suis guérie.
- Il faut attendre, dit Bichette d'un air compétent. Maman vous dira ça à sept heures, ce soir, en rentrant du boulot. En attendant, restez tranquille dans votre lit. Je vous apporterai du bouillon de légumes et des oranges. Je suis en vacances depuis hier, il n'y a pas de problèmes. A propos... Mademoiselle Rachel va venir vous voir et mademoiselle Josépha vous envoie le bonjour...

Juju se cale sur son oreiller. Le mouchoir parfumé est là, contre sa joue. Elle tend les deux mains pour prendre le bol de thé. Elle se sent un peu fatiguée mais pleine de tendresse pour tout le monde.

C'est surtout à cela qu'elle comprend qu'elle est guérie. Elle a très envie de descendre voir Josépha.

CHAPITRE IX

La première petite cuiller

Pendant que Juju est livrée aux bons soins de la famille Céleste il se produit au rez-de-chaussée un bien étrange incident.

Epuisée par ses allées et venues de la veille entre le grenier et le magasin, Rachel fait la grasse matinée. Josépha a décidé qu'il lui fallait un peu de Jouvence et du repos.

Contrairement aux habitudes, c'est donc l'aînée des demoiselles qui ouvre les lourds volets de bois de la vitrine. En temps normal, Josépha ne se livre à aucune manœuvre de force dans la maison. Elle assume le rôle de général en chef. Assise derrière le comptoir ou bien dans l'arrière boutique, elle a tendance à considérer les événements quotidiens au bout de quelques jumelles imaginaires et à dicter la stratégie à observer. Que ce soit le menu du repas de midi, une cliente récalcitrante ou encore le programme hebdomadaire du cinéma, on fait appel à sa compétence intellectuelle, on ne fait jamais appel à sa force physique. Seuls lui sont confiés les menus travaux d'adresse et de patience. En un mot, Josépha est une personne perpétuellement assise.

C'est donc avec pas mal de gaucherie et beaucoup de soupirs qu'elle s'attelle à l'ouverture des volets. Ils résistent à ses efforts, bien entendu. Elle insiste mollement. Rien à faire.

Au troisième assaut, aïe !.. elle se pince cruellement l'index ! Le loquet est retombé de tout son poids alors qu'il semblait céder. Le cœur sur les lèvres et le

doigt dans la bouche, la pauvre Josépha renonce immédiatement à s'en tirer par ses propres moyens. Elle se précipite dans la rue par les voies détournées de l'arrière-boutique, de la cour et de la grande porte au heurtoir en forme de main de dame et elle appelle au secours monsieur Armand le pharmacien. Sa forte carrure semble toute indiquée pour venir à bout du loquet récalcitrant.

Monsieur Armand n'hésite pas une seconde. En premier il panse le doigt de Josépha avec un baume de sa fabrication. Ensuite, avec cet air fat que prennent volontiers les messieurs pourvus de biceps, il entre dans la mercerie. Un sourire indulgent flotte sur ses lèvres.

Le pouce dodu de monsieur Armand subit le même sort que l'index de Josépha (mais à la première tentative).

Alors, avec des « Han ! han ! » féroces, notre pharmacien se rue sur l'obstacle... qui cette fois-ci ne résiste plus. Le loquet est brisé !

Monsieur Armand se retrouve à genoux au milieu de la ruelle, ses lunettes ont quitté son nez. Il les ramasse tout de suite et constate avec soulagement qu'elles n'ont subi aucun dommage. Ouf ! Il retrouve son entière dignité en reprenant la station verticale. Il se laisse épousseter par Josépha qui pousse mille petits cris d'apitoiement. Mais visiblement il ne prête aucune attention à ce déploiement de commisération féminine.

Il a mis son pouce dans sa bouche (geste enfantin que Josépha avait elle-même retrouvé peu auparavant pour soulager la douleur qui irradiait son index). Il contemple la façade de la mercerie avec une expression grave et scientifique dans le regard. Rien ne le distraira de l'analyse qu'il est en train de faire. Rachel est pourtant apparue à la fenêtre de l'étage, en déshabillé de pilou. Elle joint ses lamentations à celles de sa sœur.

Monsieur Armand n'a que faire de ces cris. Il se livre à une sorte d'enquête policière et il ne semble pas que le volet de bois soit parfaitement innocent, selon ses déductions. Mais malgré la rigueur mathématique de ses observations (dont il ne livre que des onomatopées inaudibles à cause de la présence de son pouce dans sa bouche) ce n'est pas lui qui résout l'énigme. Rachel est arrivée sur les lieux. Plus familiarisée que les autres avec l'ennemi elle voit tout de suite la cause de l'incident.

Un objet brillant dépasse un peu entre deux lattes des volets. Nos trois amis ont une immense surprise. Ce qui coinçait si fort la devanture n'est pas autre chose qu'une petite cuiller d'argent.

A dire vrai, elle a souffert des assauts répétés du pharmacien. Sa tige est tordue. Mais c'est cependant une vraie petite cuiller. Une cuiller assortie aux neuf autres qui sont rangées dans le tiroir du buffet de la cuisine. La comparaison se fait sur le comptoir de la mercerie. Aucun doute n'est possible.

Comment cette cuiller a-t-elle échoué là ? Dans un endroit aussi saugrenu ? Dix jours après sa disparition ?... Mille et une suppositions sont aussitôt formulées. Monsieur Armand retrouve des notions de balistique (il a fait son régiment dans l'artillerie et n'a pas négligé alors de se cultiver un peu, ne se contentant pas de l'étroite routine du service de santé). Selon certains principes rationnels il apparaît que la petite cuiller a très bien pu se déplacer le soir de l'orage à la façon d'un boomerang et se fichier toute seule là où personne n'eût pensé aller la chercher. Josépha envisage une sorte d'aimantation des charnières

due à la radioactivité de l'orage. Mais cela fait rire (l'argent, c'est bien connu, n'a pas les mêmes propriétés que le fer).

Le pouce de monsieur Armand noircit. Rachel court chercher une goutte de cassis afin de calmer ces douleurs « qui portent vite à l'estomac ». Ils s'attablent tous les trois autour de la toile cirée de l'arrière-boutique et sirotent la liqueur régénératrice.

- Vous les retrouverez toutes les trois, affirme monsieur Armand d'un ton sentencieux. Vous ne pouvez imaginer ce qui arrive parfois ! Un jour que nous étions à la pêche, ma femme, mes enfants et moi-même....

Les histoires de pêche à la ligne sont toujours longues et fastidieuses et de plus, elles sont rarement véridiques. Celle-ci est pourtant particulièrement percutante. Monsieur Armand, qui a retrouvé son aplomb, la ponctue de gestes larges. Il lève ses sourcils broussailleux, ses yeux brillent derrière ses lunettes d'écaille. Le petit doigt en l'air, Rachel et Josépha boivent la dernière goutte de cassis avec élégance. Elles ponctuent le récit de monsieur Armand avec des petits cris effarés.

-... et alors je dis à Germaine « mais où est donc mon épingle de cravate?..» celle-ci, tenez ! (monsieur Armand exhibe une épingle en or en ouvrant sa blouse blanche)... Alors Germaine me dit : « Armand ! c'est bien de toi de mettre une épingle de cravate en or pour aller à la pêche ! Avec toutes ces chemises polo en dralon qu'on fait maintenant ! »....

Après un coup d'œil complice à ces demoiselles (ah ! les femmes !) monsieur Armand lève l'ultime goutte de cassis.

Ensuite il se lève (pour mieux préparer son effet). Il chasse d'une pichenette un grain de poussière au revers de sa blouse et d'une voix soudain différente comme s'il disait quelque banalité :

- Vous me croirez si vous le voulez, cette épingle de cravate nous l'avons retrouvée le soir même. Elle était dans le gueule de la carpe que j'avais prise au début de l'après-midi.... C'est en nettoyant le poisson pour le dîner que Germaine l'a trouvée. Vous l'auriez entendue, mesdames ! Elle a crié : « Armand ! Armand !... »

Naturellement, la carpe était « comme ça » (geste à l'appui).

CHAPITRE X

Juju mystère...

Trois jours de vacances se sont écoulés et les enfants Céleste s'embêtent. Ils n'ont pas pu se mettre aux travaux de peinture, l'entrepreneur est malade. L'entrepreneur, c'est Dominique. Le virus qui avait terrassé Juju est descendu jusqu'à lui à travers le plafond et l'a choisi comme victime. Il est dolent, un peu fiévreux. En principe il doit rester au lit mais en réalité il traîne en pyjama d'une pièce à l'autre, hirsute et non débarbouillé. Le tête à tête avec sa petite sœur manque d'esprit constructif. Elle lui sert de dame de compagnie, de commissionnaire, d'agent de liaison avec le monde extérieur. Elle est aussi un peu son souffre-douleur quand l'ennui s'installe entre eux sous sa forme la plus aiguë. Tout est sale, le désordre a semé un peu partout des pièges bizarres contre lesquels ils se cognent sans cesse en expérimentant tous les gros mots récemment appris à l'école.

Ils ont joué aux cartes, découpé des illustrés et mangé (à dix heures du matin) une bonne part de leur repas de midi sous forme de pain et de fromage. Ils ont perdu leur bel entrain de petits naufragés du destin et se disputent bêtement pour un rien. Bref, ils sont redevenus des enfants ordinaires.

Dominique a mal dormi. Il prétend (et ne cesse de rabâcher) qu'il a entendu toute la nuit de drôles de bruits dans le grenier. Faut-il le croire ? Ses yeux brillent trop avec de temps à autre des petits éclairs sadiques (c'est tellement marrant de semer la terreur dans l'esprit de Bichette).

- Tu vois, c'était comme si des démenageurs étaient là-haut (geste du pouce vers le plafond).

- Tu as rêvé !

- Non. Je n'ai pas fermé l'œil. C'était terrible. Des meubles qu'on tire... rrrân... des caisses qui dégringolent... badaboum... Tiens ! regarde un peu ! le plafond est tout démoli !

- Si tu fais attention à tous les trous, à toutes les fentes de cette baraque ! dit Bichette sans grande assurance (une lézarde sillonne le plafond, juste au-dessus du lit de Dominique comme une estafilade grisâtre).

Elle se frappe le front d'un index vigoureux pour cacher la petite peur sournoise qui commence à la chatouiller le long de la colonne vertébrale. Une frousse encore exquise parce qu'elle ressemble à un jeu, mais sait-on jamais ?

Dominique décide de se taire pour marquer le coup (la supériorité de celui qui sait). Il serre les lèvres, feuillette un bouquin. Mais il est d'un naturel bavard.

- Tiens ! dit-il tout à coup. J'entends le seau et le balai de Juju sur le palier ! Va faire ton enquête, ma fille ! Mais pas de gaffe, hein ? Tâche de savoir de quoi il retourne sans manger le morceau !

Bichette s'élançe. Elle tire un peu sur sa robe trop courte (maman n'a pas encore eu le temps de la rallonger). Elle entrouvre la porte de l'appartement, se penche un peu (la culotte petit bateau, de ce fait, apparaît en entier). Elle referme ensuite la porte avec précipitation et revient vers le lit de son frère.

- Le mystère des Déménageurs fait des progrès, déclare-t-elle avec importance. Le seau et le balai de Juju sont venus tous seuls devant la porte.

- Va voir s'ils font aussi le boulot tout seuls ! ordonne Dominique sans quitter les yeux la page de son livre.

- D'accord !

La culotte petit bateau refait une brève apparition et Bichette revient les yeux brillants.

- Ils sont très sages. En posture de travail. Mais ça ne doit pas être l'heure, ils ne commencent pas.

- On va voir ça, dit Dominique en jetant son bouquin d'un geste vif.

Et malgré la consigne de rester au lit loin des courants d'air, le voilà lui aussi le nez dans l'entrebâillement de la porte d'entrée. Apparemment le seau et le balai sont des tire-au-flanc, ils gardent leur posture figée, bien alignés contre le mur. Mais par contre les Déménageurs Nocturnes, transformés en Déménageurs Diurnes étant donné qu'il fait maintenant grand jour, font la sarabande là-haut dans le grenier. Une vraie tornade !

- Tu vois, ça recommence ! dit Dominique très excité.

- En tout cas, le seau et le balai sont hors de cause, eux ! réplique Bichette d'un ton crâneur.

- Idiote !

Ils parlent tout bas, bien serrés l'un contre l'autre, l'oreille tendue, le souffle court.

- Dans le fond, continue Bichette, ce grenier... Personne n'y va jamais et les portes sont tout le temps ouvertes. N'importe qui pourrait entrer. Surtout quand Juju est aux commissions.

- Tu crois ?

- Oui... Les demoiselles n'arrêtent pas de l'envoyer ici et là. Même pendant qu'elle nettoie l'escalier. Tu n'as pas fait attention ? « Jujûû... Jujûû... (on dirait tout à fait la voix de Rachel) Jûûjûû !... ». Eh bien c'est pour qu'elle aille chercher le pain, ou le lait. Une autre fois c'est pour le boucher. Juju est tout le temps dehors.

- Alors... alors ? dit Dominique d'une voix mal assurée. Là-haut... il y a peut-être des...

- Des voleurs...

Ils se serrent l'un contre l'autre. Dominique pense à ces histoires qu'on voit dans le journal et qui font vraiment peur, seulement on se dit toujours que c'est dans le journal un point c'est tout... Et voilà que... Alors il prend une décision, il pousse sa petite sœur dans l'appartement d'un geste farouche, il ferme la porte, il tire le verrou.

- Si on essaye d'entrer chez nous, nous appellerons au secours par la fenêtre, déclare-t-il d'un ton ferme pour rassurer Bichette.

Il se recouche ensuite avec une dignité un peu tremblante. Que peut faire un garçon de onze ans contre une bande de truands armés jusqu'aux dents qui débarquent chez vous en vous disant : « les mains en l'air ! » ?

Après un temps d'hésitation Bichette se fourre au lit avec lui. A ce moment précis une énorme secousse agite le faite de la maison. Bichette s'agrippe au cou de Dominique et fourre son nez sous l'oreiller.

Un silence terrible succède à cette tempête (les deux enfants n'entendent plus que les battements affolés de leurs cœurs).

Ils sont assis dans le lit et tendent l'oreille.

- Si on mangeait les yaourts, propose Bichette d'une voix faible.

Dominique hoche la tête en signe d'assentiment, il est incapable de parler. Bichette esquisse un geste pour sauter du lit mais s'interrompt aussitôt. Un appel strident monte du fond de la cour :

- Jujû !

Maintenant, au grenier, c'est une galopade légère et rapide. Dominique indique du menton la porte d'entrée à Bichette. Bichette fait signe que non. Elle n'ira pas voir, elle a trop peur. Alors Dominique se lève, à pas de chat il va vers la porte et tire le verrou avec un grand luxe de précautions. Il passe silencieusement la tête dans l'entrebâillement (enhardie, Bichette est derrière lui et regarde aussi de tous ses yeux).

Ils voient Juju. Elle est là, sur le palier. Elle a ouvert la fenêtre et se penche pour répondre.

- Eh bien ma fille ! hurle Rachel. Il t'en faut du temps pour répondre ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

- Je fais l'escalier, affirme Juju. Je nettoie le palier du second. Je suis en train de laver parterre et j'ai presque fini.

- Descends tout de suite ! Tu finiras tout à l'heure.

- Voilà... voilà... crie Juju.

Elle disparaît aussitôt, dégringolant l'escalier à une allure folle.

- Tu y comprends quelque chose, toi ?

- Ouais... c'est Juju qui fait tout ce tapage...

- Pourquoi a-t-elle menti comme ça ?

Ils raclent le fond des yaourts. Pour midi, il ne reste plus que les beefsteaks. Ils lèchent les cuillers avec application tout en réfléchissant avec intensité.

- Il y a un mystère, dit enfin Dominique, et pour savoir ce que c'est il faut absolument entrer dans le grenier.

Puis, après réflexion :

- J'ai une idée.

Quand Dominique a une idée, c'est simple. Bichette ne la discute jamais. Elle l'exécute.

- Je vais beaucoup mieux, continue Dominique. Puisque nous n'avons pas acheté la peinture nous pouvons faire quelque chose de moins compliqué. Lessiver les murs de la cuisine par exemple. (Où veut-il en venir ?). Maman sera

contente, je crois. Elle dit toujours que ces murs noirs et grassex lui donnent le cafard... Nous avons plein d'Omo dans le placard mais ce qui nous manque c'est une grande bassine. Tu vas aller demander à Rachel si tu peux fouiller le grenier pour en trouver une.

- D'accord, dit Bichette qui se prépare déjà à partir.

- Minute ! attends un peu, ma vieille... Il faut être bien sûrs que Juju est vraiment allée aux commissions !

.....

D'habitude, Juju aime assez le genre de mission qu'elle est en train d'accomplir ; mais aujourd'hui elle est tellement énervée qu'elle n'arrive pas à se concentrer. Plantée dans le hall du cinéma Miramar, elle cherche sans conviction les photos du film de la semaine. Elle n'a même pas regardé l'énorme affiche placardée sur la façade. Mollement, elle s'approche d'une vitrine en travers de laquelle est collé le papillon rouge « AUJOURD'HUI ».

Rachel et Josépha sont férues de cinématographe, mais pour rien au monde elles ne consentiraient à sacrifier une soirée au septième art sans être sûres de voir un spectacle à leur goût. C'est pourquoi, chaque vendredi, elles envoient Juju faire une enquête. C'est toute une affaire ! Après avoir également pris conseil de quelques clientes éclairées, elles décident ou non de retenir leurs places (toujours les mêmes). Il est très important que le film soit sentimental, mais il ne faut pas qu'il puisse s'y trouver quelque image crue, quelque scène réprochée par la morale. L'enquête (très délicate) consiste donc à envoyer Juju au Miramar avec mission d'examiner les photos exposées près du guichet et d'en faire ensuite le compte-rendu détaillé aux deux demoiselles. L'avis de Juju est prodigieusement désintéressé, il permet d'avoir un point de vue impartial.

Juju a en effet vu ainsi des centaines et des centaines de photos, mais elle ne se souvient pas être entrée une seule fois à l'intérieur du cinéma. C'est une idée qui ne lui vient même pas à l'esprit (aujourd'hui moins que jamais). Elle a d'autres soucis en tête, elle est prête à bâcler l'affaire.

- Voyons, voyons... marmonne-t-elle. Le titre d'abord. « Trésor à vendre ». Ça ne veut rien dire, c'est parfait. Est-ce qu'il y a des gangsters ? Elles ont horreur de ça. Non, je n'en vois pas. Mais l'héroïne est plutôt chouette. Blonde... mignonne... Zut ! il y a des enfants... un tas d'enfants... une école ?... une colonie de vacances ?... ça, ça ne va pas leur plaire, je le sens. Tiens, un beau jeune homme ! ça ira. Zut et zut, un revolver. Encore les gosses. Une caverne... ou bien une grotte... carton pâte et compagnie, va t'en savoir... Un château, c'est bon, ça... un souterrain... encore les gosses... des voitures, un avion... que je suis bête, ce n'est pas un avion, c'est un hélicoptère... Le bandit, je pense que c'est le gros moustachu avec la chemise à fleurs rosée... Oh ! des bijoux !...

Bouche bée elle contemple un bon moment les bijoux qui étincellent dans un coffre médiéval orné d'énormes clous pointus et dorés. Cette image fabuleuse la ramène à ses propres soucis, elle soupire.

- Salut, Juju ! dit à ce moment le patron du Miramar en lui posant familièrement la main sur l'épaule. Je garde les deux places pour ce soir ?

Perplexe, Juju sautille d'un pied sur l'autre.

- Ça finit bien ? demande-t-elle.
- Ça finit par un mariage.
- Pas de crimes ?
- Non... ce sont des gosses qui trouvent un trésor.
- Je vais leur dire, souffle Juju et elle file à toute allure.

La voilà dans la mercerie.

- Ça va, débite-t-elle d'un trait. Pas de crime, un mariage à la fin, des gosses et un trésor avec des diamants « comme ça »... (du pouce et de l'index arrondi elle donne de son mieux une idée de la taille des Joyaux entrevus).

Sceptique, Josépha hoche la tête.

- Il y a de la musique, au moins ? (elle a un faible pour les comédies musicales).

- C'était pas marqué, dit Juju en toute honnêteté. Mais l'héroïne est blonde et elle épouse le jeune homme qui est très bien. Le voleur... le voleur est gros, avec une moustache noire et... et... (oh ! ces voleurs de cinéma comme on voit vite que ce sont des voleurs ! se dit-elle en cherchant ses mots)... et une chemise à fleurs...

Rachel range de la marchandise déballée sur le comptoir.

- Mais, dis-moi Juju, ces gosses... Ils ne sont pas tout nus au moins ?

Rachel et Josépha ont des souvenirs pénibles.

- Comment s'appelait ce film qu'on avait vu une fois ? Il n'était pas joli du tout ! Les gosses arrachaient tous les boutons à leurs habits ! Rachel a une moue indignée.

- « La guerre des boutons », dit aussitôt Juju (sa culture cinématographique est parfaite en raison justement de son rôle de critique hebdomadaire). Non, non. Ils sont habillés. (Elle se souvient parfaitement des images de « La guerre des boutons » avec tous ces petits derrières nus). Ça a l'air très, très joli.

Elle est pressée d'en finir, elle sait qu'elle devra retourner au cinéma pour louer les places. Mais ses vieilles parentes ne l'entendent pas ainsi.

- Sans musique, dit Josépha l'œil indécis. Il faudrait voir...

- On pourrait demander à Hortense, suggère Rachel.

« Ah ! non ! » pense Juju avec rage. Elle a horreur d'aller trouver mademoiselle Hortense, l'amie des mercières. Une vieille femme à demi impotente et acariâtre et qui, par-dessus le marché, sent épouvantablement l'éther.

- Le patron du Miramar dit que ça vous plaira, hasarde-t-elle.

- Bien sûr, il veut caser sa camelote... On verra... Va finir ton travail, ma fille, et puis....

Juju est déjà dans l'escalier.

.....

D'un coup de postérieur Bichette rabat derrière elle la porte du grenier. Elle tient à deux mains un bain de pied de zinc tout mangé de rouille, d'une taille impressionnante. Elle commence à descendre les marches avec précaution. Soudain c'est comme une tornade, un typhon et Bichette perd l'équilibre pour

tomber sur ses fesses. Hagarde et cramoisie, Juju est devant elle.

- Pardon ! pardon ! vous ne vous êtes pas fait mal ?... (elle bégaye). Vous vouliez quelque chose ?... Vous... vous avez trouvé ? Il faut me demander, vous savez !

- Mademoiselle Rachel a permis, dit vertueusement Bichette en se relevant.

- Bien sûr. Mais il y a tellement de pagaïe dans ce fichu grenier ! Je suis sûre que vous vous êtes salie... J'aurais pu...

- Mais non, ça ne fait rien ! dit Bichette. Merci Juju !

Mais Juju n'écoute rien et elle s'est engloutie dans le grenier comme une folle. Visiblement elle ne se contrôle plus. Et derrière la porte close voilà que le vacarme recommence, pire que tout à l'heure.

- Alors ? demande Dominique dès que Bichette apparaît derrière l'énorme bassine.

Bichette ferme la porte de l'appartement avec la technique déjà éprouvée au grenier, un bon coup de derrière.

- Ne m'en parle pas ! Si tu voyais ça ! Le grenier est dans un état ! Elle a tout poussé au milieu et il y a de tout partout. Toutes les caisses, toutes les malles sont ouvertes. Ma parole, on dirait un champ de bataille. Je ne sais pas ce qu'elle fabrique là-dedans mais en plus elle est dans tous ses états et elle m'a sauté dessus comme une folle !

CHAPITRE XI

Juju mystère (suite)

- Tout ça n'est pas bien fameux, dit Jacqueline Céleste (les pieds nus sur le coussin, la cigarette aux doigts, elle fait le bilan de la journée avec ses enfants). Je crois qu'il faut rapporter la bassine au grenier et ne plus espionner Juju comme vous l'avez fait aujourd'hui. Votre imagination s'est plus ou moins déchaînée et...

La cuisine a été lessivée avec énergie et beaucoup de hâte. Mais la peinture murale n'a pas résisté uniformément au nettoyage, ici et là il y a encore de belles auréoles de crasse. L'humidité s'en va peu à peu par les fenêtres largement ouvertes, les meubles et les objets collent un brin sous les doigts, rien n'a été remis à sa place initiale. On dirait qu'un petit ouragan ou un léger tremblement de terre s'est produit pendant que madame Céleste était à son bureau occupée à taper à la machine. Ses enfants sont tendus, nerveux, excités. Ils viennent de lui faire un récit bizarre, incohérent, où les folies de Juju et le lessivage de la cuisine s'entremêlaient d'une façon abracadabrante. Elle contemple ses enfants avec un peu d'anxiété. Dominique n'a pas bonne mine du tout.

- Qui va remettre la bassine en place ? demande Jacqueline Céleste.

Auraient-ils peur encore ? Un silence superbe plane maintenant dans le grenier, au-dessus de leurs têtes.

- Bon, j'y vais, dit enfin Bichette à contrecœur.

La voici dans l'escalier. Elle tient le vaste récipient contre sa hanche et ainsi elle a une silhouette toute déjetée. Elle gravit les marches avec difficulté (on pense en la voyant à ces fourmis qui transportent avec diligence des fardeaux disproportionnés). Bon, ça y est... Bichette pousse la porte du grenier du flanc de la bassine. Le zinc résonne par deux fois car la porte résiste.

Une obscurité presque totale règne sous les combles. La chaleur est suffocante. Mais un rai de lumière crépusculaire venu de la chambre de Juju perce la pénombre. On n'entend pas le moindre bruit. Bichette hésite avant de se lancer pour trouver un chemin à travers tous les obstacles répandue un peu partout : malles ouvertes dont le contenu jonche le sol (chaussures dépareillées, chapeaux défoncés, vêtements roulés en boule, pots ébréchés, chiffons). A petit pas elle contourne patiemment tout cela, suivant ainsi un étrange labyrinthe. Elle a décidé qu'elle remettrait la bassine à la place exacte où elle l'avait prise (près de la lucarne du fond). On a sa fierté, n'est-ce pas ? Bon, c'était là-bas, dans ce recoin mansardé où le toit rejoint presque le sol, près de cette minuscule fenêtre aux volets verrouillés !

Bichette se baisse. Elle pose la bassine, puis se redresse avec précaution pour ne pas se cogner la tête à la grosse poutre apparente.

Soudain, elle tressaille.

En plein milieu du grenier Juju est assise à même le plancher, assise à la turque, les mains croisées sur les genoux.

- Oôh ! crie Bichette.

Mais elle porte ses mains à sa bouche pour étouffer ce cri.

Car Juju n'a pas bougé. Elle est là comme un sphinx, immobile, effrayante. De petites mèches noires poissées de sueur barrent son front. Sa tresse à demi défaite se dresse tout de travers sur sa nuque comme un plumeau hirsute.

Le plus terrible, c'est son regard. Un regard fixe, un regard morne, absolument dénué de vie. Et puis ces larmes qui coulent sans bruit sur ses joues luisantes.

- Comme vous m'avez fait peur, Juju ! balbutie Bichette.

Juju renifle mais ne répond pas. Elle garde cette posture hiératique. Elle est la proie d'une sombre indifférence.

C'en est trop. Bichette est prise de panique. La voilà qui s'enfuit à toute allure sans souci d'éviter les obstacles, dans une vraie cascade d'objets culbutés. Elle laisse la porte ouverte et on l'entend dégringoler l'escalier quatre à quatre.

"Cette porte peut bien rester ouverte ! pense Juju. Je m'en fiche." Elle est là, toujours prostrée, on dirait une statue. Elle se dit que les trois Céleste vont certainement revenir. Elle les imagine déjà sur le seuil du grenier, en ombre chinoise dans la clarté du palier. Ils n'oseront pas franchir les quelques mètres qui les séparent d'elle. Ils attendront poliment, en silence. Et ensuite ?

"Ils vont approcher... Ils vont poser des questions... Pourquoi tout ce déballage, Juju ?... Avez-vous perdu quelque chose ? quelque chose de précieux ? ... Voyons, Juju ! dites-nous... dites-nous..."

Juju se recroqueville. Ses jambes la font souffrir mais elle ne bougera pas plus qu'une pierre. Que personne ne compte là-dessus.

"Ils sont gentils. Ils voudront m'aider. Alors ils vont me demander... Juju-ci., Juju-ça... Juju encore... Mais moi !... Qu'est-ce que je peux répondre ?... Je ne suis pas capable de savoir si ce que je cherche j'ai tout bêtement oublié l'endroit

où je l'avais caché ou bien... ou bien... si on me l'a pris..."

Un frisson violent la secoue tout entière.

"Mieux vaut jouer à être morte ! décide-t-elle. Ça finira peut-être par devenir vrai à la longue. Et ce sera tant mieux !"

Une crampe l'oblige à dénouer ses jambes, à changer de position. Les trois Céleste sont bien là, en ombre chinoise, comme elle l'avait pensé. Impossible de ne pas les voir.

Encore un petit coup d'œil en biais, mine de rien. Bon, les deux enfants sont partis, elle n'a rien entendu mais ils ne sont plus là. Seule, la maman se profile dans la clarté de la porte. C'est vraiment terrible pour Juju. Cette personne qui a l'habitude de toutes les détresses ne croira jamais à la fausse mort qui pourrait devenir vraie. Elle approche. Elle ne prononce pas une parole. Maintenant elle s'assied sur une caisse renversée, tout près de Juju.

Ne croyez pas qu'elle regarde Juju. Non. Elle ne le fait pas. Elle a tourné la tête vers la lumière qui vient de la chambre et elle reste comme ça un bon moment à fixer ce rai de jour très pauvre où danse la poussière.

Ensuite, comme par mégarde, elle pose sa main sur la tête de Juju en regardant toujours là-bas, du côté de la chambre. C'est tout à fait comme quand Juju était malade, figurez-vous. Cette main est terrible, elle est si douce, si douce... Comment voulez-vous ?... Alors les larmes de Juju redoublent. De ruisseau elles deviennent torrent. Et Juju, pour les cacher, n'a plus qu'une chose à faire : enfouir son visage dans la jupe blanche de madame Céleste. Elle le fait.

Jamais elle n'osera relever la tête. Jamais, jamais... malgré le sillon humide sur le tissu léger.

- Ça ne va pas, dit alors madame Céleste.

Ce n'est pas une question, c'est une considération toute banale. Maintenant elle caresse en un doux va et vient les mèches ébouriffées et trempées de sueur. "Oh ! non, ça ne va pas du tout, madame Céleste !" pense Juju (mais un doute s'insinue lentement dans sa tête, tout compte fait cela pourrait peut-être aller beaucoup plus mal encore, non ?).

Jacqueline Céleste attend avec une infinie patience et voilà que peu à peu, sous sa main, la folle tempête de Juju se calme.

- Je vais vous aider à mettre un peu d'ordre, dit-elle ensuite.

Et voilà que Juju se retrouve debout comme par miracle, renflant un peu mais pas morte pour deux sous ! Et le grenier qui reprend petit à petit son aspect ordinaire ! Les caisses sont redressées. Les chiffons sont empilés dedans. Le mannequin de couturière se retrouve à la verticale sur son pied branlant. Les vieilles chaussures, les vieux chapeaux du temps de la jeunesse de Rachel et de Josépha regagnent sagement leur malle. Clac ! le couvercle est rabattu. On la pousse, cette malle, contre le mur du fond, et puis, à deux, on pousse et tire aussi les caisses qui encombrent le passage. Juju renifle encore mais elle va nettement mieux. Ce grand nettoyage lui fait du bien. Il lui rend toute sa vitalité. Redevenue tout à fait vivante elle ne sait plus du tout comment faire pour avoir l'air naturel de quelqu'un qui s'occupe de choses ordinaires. Elle esquisse une sorte de sourire timide.

Jacqueline Céleste frotte ses mains sales l'une contre l'autre pour en chasser la poussière sans faire attention à ce sourire laborieux. Ses mains n'en finissent pas de faire un petit bruit mat de propreté. Quand elle en a fini avec la poussière elle s'écrie :

- Chère Juju ça fait longtemps que nous voulons vous inviter à dîner un soir.

Est-ce que ça vous ferait plaisir, aujourd'hui ?

- Plaisir ? répète Juju abasourdie.

- Est-ce que ça vous amuserait ?

Juju est tout à fait désorientée.

- Mes cousines..., commence-t-elle d'une voix mal assurée (mais elle ne sait pas comment finir sa phrase et se tait soudain stupidement).

- Je me charge de vos cousines, dit madame Céleste avec assurance. Venez. venez ! Dépêchons-nous ! C'est une invitation sans cérémonie. Je ne sais pas ce que nous trouverons dans nos assiettes. C'est justement le jour de sortie de nos domestiques. La cuisinière est allée au cinéma, le valet de chambre est parti lui aussi, je crois qu'il était convoqué à un concours de pétanque !... et notre maître d'hôtel... notre maître d'hôtel... je ne me rappelle plus très bien ce qu'il avait comme projet ! (elle entend un rire vif dans son dos et continue aussitôt son discours). Il est peut-être allé voir sa vieille maman, il me semble bien que c'est ça. Aussi il va falloir que nous mettions la main à la pâte. Mais ce sera plus intime et je suis sûre que vous n'aimez pas du tout les chichis !

Madame Céleste a un rire clair et contagieux. Juju s'esclaffe maintenant, elle est toute secouée de rigolade et ne se domine plus du tout. Les voilà main dans la main. Elles descendent l'escalier en courant.

L'appartement est plein de lumière. Un air d'accordéon venu tout droit d'un transistor vous fabrique comme ça une espèce de fête champêtre et vous avez envie de danser.

Juju reste un instant sur le seuil et puis elle avance, la gorge nouée d'appréhension. Elle pénètre dans un univers inconnu où tout lui fait un peu peur, même la bonté. "Il faut s'y faire", pense-t-elle. Elle s'y fait terriblement vite.

Par la suite elle ne pourra jamais se souvenir de cette soirée "intime" dans tous ses détails (en particulier de la façon dont tout a commencé). Elle se souviendra surtout que sa peine, pfft ! a éclaté comme une bulle de savon irisée et que son cœur est devenu infiniment léger. On est si bien quand on a trop pleuré et qu'on ne pleure plus ! Il en reste comme une sensation de repos.

Ce sont les spaghettis, croira-t-elle plus tard, qui ont assuré ce miracle. Chez les Céleste, le "plat national" c'est le "spaghetti maison" (voilà comment ils disent). Dominique est le seul à savoir comment il faut exactement les préparer. L'important c'est le "point de cuisson". Il faut que le spaghetti reste ferme, qu'il soit cuit, bien sur, mais qu'il ne "colle" pas. Et ça, c'est tout un art (simple mais délicat). Voilà comment on détecte le point de cuisson : on extirpe de la casserole d'eau bouillante un spaghetti, un seul. Ce spaghetti, vous le croirez si vous voulez, on le jette contre le mur de la cuisine, là où il y a des carreaux de faïence blanche. Si le spaghetti se détache du mur, eh bien c'est qu'il est à point. Ensuite, bien rouge dans une sauce tomate puissamment parfumée à l'ail, le spaghetti est délicieux. La masse entière de pâtes luisantes que l'on tourne et retourne avec la cuiller et la fourchette est faite de mille et un spaghetti individuels pleins de fermeté savoureuse. Mais il faut apprendre à le manger, ce spaghetti ! Ce n'est pas si facile. Il faut l'enrouler autour de la fourchette pour pouvoir le porter à la bouche. C'est long comme tout, un spaghetti et Dominique a beaucoup insisté sur ce point, ou ne doit jamais le briser avant de le jeter dans l'eau bouillante ! Mes amis ! ça glisse sur la fourchette, ça retombe dans l'assiette quand on ne s'y attend pas ! ou encore ça file quand vous en avez déjà un bout dans la bouche et alors !... vous aspirez comme vous pouvez avec des petits bruits de langue, de lèvres, de gorge un peu dégoûtante ! C'est tordant. On pleure de rire.

On mange tant et tant de spaghetti qu'on oublie tout à fait que c'est le plat unique. Et puis au dessert un bouchon saute. Un vin doré, épais, sucré coule dans les verres en duralex dépareillés (un doigt dans chaque verre, pas plus). C'est le vin de l'oncle, un vin qu'il fabrique lui-même. Ça s'appelle de la "Carthagène". Il faut le boire en mangeant du pain frais tout chaud, du pain qui sort du four du boulanger, juste ce que préfère Juju. Non, mais, quel régal !

Juju est cramoisie de bonheur. Ses cheveux se sont dénoués par hasard (elle a perdu la petite ficelle qui les attache d'habitude). Cela lui donne, Dieu sait pourquoi, un grand sentiment d'indépendance. Elle est un peu ivre, peut-être. Elle jacasse. C'est comme avec monsieur Auguste Padarel mais c'est mieux encore. Tout le monde parle en même temps. Alors rien n'a vraiment d'importance.

On la félicite pour son certificat d'étude. Bravo, Juju ! Personne n'a le certificat d'études chez les Céleste, figurez-vous. Ni Jacqueline, ni Dominique. Mais Bichette l'aura peut-être un jour, pourquoi pas ?

Juju est aux anges. Elle se met à parler de son père. Anselme Trébon. Trébon et Céleste, ce sont des noms bien assortis, pas vrai ?... Mais bien vite elle change de sujet. A cause de cet absent dont personne ne parle, un autre père dont le souvenir fait bien mal, elle le devine.

Quand elle monte à sa chambre il est tard, bien tard. Mais voilà... elle est encore toute secouée de fou rire en se fourrant au lit ! Ce qui la faisait tant pleurer cet après-midi lui paraît avoir vraiment beaucoup moins d'importance. Qu'est-ce qu'un trésor perdu ? Est-ce si grave, après tout ?

Il faut essayer d'oublier, décide-t-elle. Et jamais au grand jamais n'en parler à personne...

CHAPITRE XII

Juju a un panaris

Juju est assise dans la cour sur une vieille caisse renversée. Sa main est entortillée dans un linge humide. Elle tourne le dos aux quatre lapins anémiques des mercières qui s'agitent dans leurs clapiers odorants avec des petits bruits secs. Elle a l'impression que sa main est énorme, que sa main est la moitié de son corps. Juju est toute entière une grande main douloureuse. Elle a beau faire effort, elle pense à sa main tout le temps. Si elle l'oublie une minute seulement, le moindre geste machinal lui fait tout à coup si mal que sa main l'envahit à nouveau de la tête aux pieds avec des élancements brûlants et vifs.

C'est à cause des lapins qu'elle a si mal. Elle s'est blessée au doigt en nettoyant leur cage. Mal soigné, le bobo a pris peu à peu vilaine tournure.

Juju est condamnée à ne rien faire. Elle a horreur de ça ! Désœuvrée, elle regarde comme ça droit devant elle à travers le treillis métallique. Un peu comme

Rachel (mais avec moins de curiosité) elle contemple le jardin du docteur.

Juju a perdu courage.

C'est ainsi depuis la nuit de l'orage, pourquoi ne pas regarder les choses en face ? Cette nuit-là il s'est passé tant de choses qu'elle doit garder dans son cœur, tant de choses confuses et bizarres. A force d'y réfléchir Juju a perdu sa belle insouciance. Il lui arrive de plus en plus souvent d'avoir de terribles accès de mélancolie.

Chez le docteur Mari ils sont cinq enfants. Ils sont tous au jardin ce soir. Ils mènent joyeuse vie. Un vrai cinéma ! Juju les voit à tour de rôle entrer dans la cuisine puis ressortir en mordant d'épaisses tartines de beurre et de confiture de fraises.

Juju les connaît tous. Elle sait le nom de chacun (à force, n'est-ce pas ?). Tout ce qui se passe dans ce jardin on le voit parfaitement bien de la cour. Mais l'inverse paraît improbable. La cour est si petite, si sombre. Juju ne se rend pas compte. Elle ne doit apparaître que comme un fond gris, uniforme, un petit recoin vaguement misérable dans ce très beau jardin si bien entretenu. Le regard des enfants ne s'attarde d'ailleurs jamais sur la cour. C'est comme si elle n'existait pas.

Charles et Yolande, ce sont les deux grands. En ce moment ils jouent au ping-pong. Ils sont très beaux (bien vêtus mais presque nus à cause de la chaleur). La balle de celluloid fait un bruit mat et régulier. Charles qui a quatorze ans (l'âge de Juju à quelques mois près) est un superbe garçon bien musclé. Son short de tergal blanc a un pli impeccable (c'est tout ce qu'il a sur le corps). Yolande, sa sœur cadette, porte un maillot de bain (un maillot à la dernière mode, en deux couleurs, comme s'il y avait deux parties à ce maillot mais en réalité il est d'une seule pièce). Elle est pieds nus. Elle pousse des petits cris en courant sur le gravier. Elle est un peu replète, courte et ronde, sa taille n'est pas encore bien marquée mais ses seins commencent déjà à pousser. On ne sait pas très bien si c'est une petite fille ou une femme. La voir se trémousser comme ça, vraiment ça donne envie de rire. Yolande en a conscience et force un peu la note. Ses cheveux longs et soyeux, lavés de frais, se soulèvent à chacun de ses mouvements. Ils sont très beaux les cheveux de Yolande.

Les cages à lapins ne sentent pas très bon et la douleur lancinante dans le doigt "porte à l'estomac" comme le dit si bien Rachel.

Assise sur la pelouse Albine torture le chat. Albine a neuf ans très certainement et les mêmes cheveux blonds et propres que Yolande. Elle habille le chat avec les vêtements de sa poupée (le chat proteste et miaule, mais il ne sort pas ses griffes ; sa tête est déjà coiffée d'un petit bonnet).

Edouard (le client au fil rouge) se livre avec méthode à des occupations acrobatiques (seul et en soufflant très fort). Ce n'est pas compliqué et c'est toujours la même chose : il escalade le mur du garage, ensuite, bras étendus, il saute au risque de se rompre le cou. Quand il a fini, il recommence inlassablement.

De sa main valide Juju fourrage ses cheveux à demi défaits. Elle essaye de les consolider de son mieux dans un sursaut de coquetterie. Mais avec une seule main ce n'est pas bien facile.

La dernière de tous c'est Patricia. Cinq ans environ. Encore un bébé mais plus tout à fait tout de même. Des dents de lait dans une figure déjà grande, de toutes petites dents qui bientôt tomberont. Patricia apparaît essentiellement livrée à des occupations malfaisantes, Dieu sait pourquoi. Elle s'emploie à entraver tour

à tour les ébats des joueurs de ping-pong et les ébats de l'acrobate. Entre temps, elle tire la queue du chat. Son nez est marqué de sillons noirs qui descendent jusqu'à ses joues où ils s'estompent et se barbouillent dans des traces de larmes récentes.

Juju regarde Patricia plus qu'elle ne regarde les autres. C'est vraiment un spectacle de choix, avec suspense et tout et tout ! Tenez, maintenant elle s'arrête enfin un peu. Pour combien de temps ?... À l'ombre d'un parasol rouge, une balancelle de fer laqué blanc reçoit en effet Patricia, son nez sale et les traînées rosâtres qui maculent sa tunique de tissu éponge (de la confiture de fraises, très certainement). Bon, Albine vient aussi sur cette balançoire ! Les choses vont se gâter. Albine serre toujours sur son cœur le chat récalcitrant entortillé d'oripeaux. Mais contre toute attente les deux petites filles ne se disputent pas.

Le ping-pong continue sans trêve dans un bruit doux et régulier de balles avec ici et là quelques chiffres lancés à voix frémissante et quelques petits cris de triomphe.

Edouard, tel un Icare obstiné, se lance une fois encore du haut du toit du garage, les bras étendus. Oh ! oh ! il loupe son atterrissage ! il s'aplatit sur le gravier le menton en avant ! Juju frémit. Elle se lève à demi comme pour lui porter secours (mais c'est une ébauche de geste et elle retombe sur sa caisse aussitôt, ce n'est tout compte fait qu'une émotion de spectateur). Edouard ne s'est pas tué. Il s'est fait assez mal mais il est indemne. Le voilà debout (Edouard est visiblement un homme, il ne profère pas une plainte). Le menton en sang il s'attaque à nouveau au toit du garage après un regard de défi aux alentours. Gare à celui qui oserait se mêler de ses affaires !

Juju pense maintenant au docteur Mari. Si le panaris qui ronge le bout de son index ne guérit pas après les traitements conjugués de Rachel et de monsieur Armand (cataplasmes aux herbes), c'est sûr, le docteur Mari lui ouvrira le doigt d'un coup de bistouri. Juju a peur. Elle serre instinctivement sa main contre son cœur comme pour la protéger.

Si seulement Dominique et Bichette étaient encore là ! Mais ils sont enfin partis à la campagne chez leur oncle curé, celui qui fabrique du vin cuit. Juju est contente pour eux. mais tout de même, s'ils étaient là... Depuis leur départ madame Céleste fait des heures supplémentaires. Elle rentre tard le soir et Juju n'ose pas aller la déranger avec ses histoires de bobo au doigt. Oh ! oui, Juju est bien seule en ce moment...

Elle est seule et cette maladie qu'elle a attrapée la nuit de l'orage, la maladie des larmes, l'assaille de plus en plus souvent. C'est idiot mais c'est comme ça. Quand elle réfléchit calmement elle se dit qu'elle a été bien sotte d'attacher tant de prix à la possession d'un bijou. En apparence sa vie n'a pas changé depuis qu'elle me l'a plus. Ce n'est pas qu'elle se croyait riche, non... C'était plutôt une affaire sentimentale, voilà ! Dans la petite boîte blanche il y avait comme un peu d'existence et de présence d'Anselme Trébon. Depuis qu'elle a perdu la boucle d'oreille c'est comme si son père l'avait quittée une deuxième fois.

Mais il y a encore autre chose. Si Juju se donne la peine de raisonner calmement (sans pleurer) elle découvre que le pire de son histoire c'est le soupçon horrible qu'elle a envers le Père Padarel. Trouver un ami, comme ça, d'une façon inattendue. Lui faire confiance. Et puis avoir la quasi certitude qu'il vous a volé ce qui vous était le plus cher... Il y a de quoi faire une "dépression" comme dirait madame Porel. On a quelques excuses, non ?

Dépression ou pas, décide Juju en serrant les lèvres, elle ne dira rien à

personne et les choses finiront par se tasser toutes seules. Elle en arrivera peut-être à tout oublier un jour, qui sait ?

Soudain elle tend l'oreille aux bruits de la rue qui parviennent assourdis jusque dans la cour. Est-ce que ce n'est pas le moteur d'une 2 CV qu'on entend ? Oui, c'est bien une 2 CV... et voilà le Beffroi qui sonne dans l'air pur. Six heures ! Bon, ce n'est pas la 2 CV qui intéresse Juju, celle qu'elle aime pardessus tout... Ce sera pour plus tard, mais ça ne fait rien. Ce bruit de crécelle fêlée, tout de même ! Il chante dans le cœur de Juju comme une plainte d'espérance.

Un jour (elle en est sûre) elle sera elle aussi comme madame Céleste. Elle aura l'habitude de la trahison, de la maladie, de toutes les choses qui font mal. Les larmes ne monteront plus pour un rien du fond de sa poitrine, humiliantes et destructrices, et elle aura elle aussi un beau sourire paisible et contagieux. Oh ! comme Juju voudrait l'avoir tout de suite !

Timidement, dans la cour triste où flotte l'odeur âcre des clapiers à lapins, elle essaye d'avoir ce sourire. Loin des regards, elle s'entraîne...

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE I

La deuxième cuiller

Pendant que Juju médite dans la cour, Rachel, dans la boutique, se livre à une occupation artistique : elle rénove la décoration de la vitrine.

Ce matin elle a vendu quelques dentelles jaunies à mademoiselle Hortense pour ses chemises de jour. Il faut donc mettre autre chose à la place de cette antique marchandise qui s'offrait depuis des mois et des mois à l'œil des passants. Voilà mademoiselle Rachel transformée en étalagiste, elle fait cela sans enthousiasme et soupire sans cesse. En effet, en raison de l'exiguïté des lieux il faudrait des dons d'acrobate qui lui font tout à fait défaut pour faire les choses selon les règles de l'esthétique. Il s'agit en premier de déplacer toutes les pièces de dentelles pour combler le vide créé par l'achat de mademoiselle Hortense. Mais Rachel envisage (les yeux plissés à la façon des artistes peintres) de faire mieux que de mettre un peu d'ordre. Elle a imaginé de disposer avec élégance dans l'angle gauche de la vitrine un canevas prêt à être brodé, représentant en teintes dégradées un chamois sur une cime. Quelques écheveaux de coton assorti posés dans les plis cassés de l'ouvrage, une aiguille à tapisserie, un dé, une paire de ciseaux, est-ce que cela ne serait pas terriblement suggestif et d'un bel effet ? Chaque passante un peu rêveuse se trouverait ainsi incitée à ne plus jamais perdre son temps et à combler chaque minute de loisir par du travail au petit point.

La bouche hermétiquement serrée sur trois épingles, la mercière peine dur pour mener à bien son entreprise. Son embonpoint la gêne considérablement, bien entendu, mais poussée par une vivacité naturelle (et peut-être aussi parce que son regard se fixe plus souvent sur les passants que sur son ouvrage) la voici qui heurte de son flanc rebondi un cache-pot de cuivre. Ce cache-pot, c'est justement l'ornement principal de l'étalage. Il est là depuis Noël, une idée pour les sports d'hiver. Il contient un éventail impressionnant d'aiguilles à tricoter coiffées de pelotes de laine multicolores. Il simule humoristiquement un bouquet de fleurs.

Le cache-pot oscille. Rachel veut empêcher le fragile édifice de s'effondrer. Elle tend la main d'un geste vif et précipite le cataclysme. Le cache-pot cherche un point de chute. Il hésite. Il semble opter pour l'avant de la vitrine mais comme pris de remords il recule à l'oblique sur la gauche avec un petit air de s'excuser. La politesse étant sauvée, il bascule enfin en arrière définitivement et rebondit plusieurs fois sur le sol dans un grand tintamarre de métal (cuivre pour lui-même et aluminium en trilles pour la pluie d'aiguilles à tricoter qui s'éparpillent en tous sens).

Tout ce tapage fait accourir Josépha. Elle était au fourneau. dans l'arrière-boutique, occupée à lier une sauce. Que voit-elle ? Elle voit Rachel émerger telle une japonaise d'image, coiffée d'une pelote noire et de deux aiguilles dorées. Son visage au ras du comptoir présente les signes d'une parfaite hébétude.

Josépha aussitôt l'interroge par deux fois. Est-elle blessée ? Rachel ne répond pas. Elle se lève lourdement en s'appuyant au comptoir de bois, d'une main seulement. Son autre main s'élève au-dessus de sa tête.

Rachel fixe Josépha. Ses lèvres remuent mais en vain. Elle ne prononce aucune parole intelligible. Sa main élevée s'agite frénétiquement. Alors Josépha s'approche pour voir ce qui brille dans cette main.

Entre le pouce et l'index grassouillet luit une cuiller d'argent. Josépha pousse un cri, elle s'empare de la petite cuiller et s'approche du jour pour l'examiner. "Oui ! oui !" déclare-t-elle alors (mais en raison de son émotion son chef s'agite dans le sens de la négation comme d'habitude).

- C'est bien la nôtre ! décide-t-elle.

Rachel retrouve enfin ses esprits. Elle écarte du pied les pelotes de laine qui jonchent le sol et s'élance comme une folle dans la direction de la cour, les mains déjà en porte-voix, criant ! "Juju ! Jûjû !" comme une vraie folle.

Elle se heurte presque à Juju qui est là, assise sur une caisse renversée tout près des clapiers à lapins, la main enveloppée de linges humides. Juju ouvre de grands yeux. Elle sort d'un rêve.

Elle répond aux questions. Non, elle n'a pas nettoyé la vitrine ces temps derniers. Oui, cela s'est fait en mai au moment du grand ménage de printemps, mais depuis on n'a touché à rien. C'était bien avant la disparition des petites cuillers. Oui, elle s'est contentée de "passer le plumeau". Non, elle n'a pas touché au cache-pot.

Maintenant elles sont toutes les trois dans le magasin. Juju, de sa main valide, ramasse les pelotes et en secoue la poussière. Les deux demoiselles l'observent. Elle semble tout à fait indifférente à ce qui vient de se produire.

Ce n'est qu'une apparence. En réalité Juju n'est pas aussi impassible qu'elle veut bien le montrer. Le retour de la deuxième cuiller fait battre son cœur. N'est-il pas un présage heureux ? le présage d'autres retours, peut-être ? Comment savoir ? Il faut croire, sans doute, que tous ces objets brillants et inanimés sont doués en réalité d'une vie inconnue et mystérieuse. Ils ont leur indépendance, leur fantaisie. Pourquoi pas ? Et alors... si on accepte la féerie, monsieur Auguste Padarel n'est plus un gangster... c'est un vieillard inoffensif... un ami (son premier ami)... quelqu'un qu'elle a hébergé comme ça, un soir d'orage, selon la loi la plus stricte de l'hospitalité... et il n'y a plus en somme à le regretter...

Mais il faut garder un silence prudent sur ces choses étranges, il le faut absolument.

Ainsi bercée de songes la soirée se passe sans incidents. Après qu'on lui ait fait un nouveau pansement Juju monte se coucher. Elle est heureuse, détendue. Dans l'escalier elle rencontre madame Céleste qui descend sa poubelle. Les nouvelles de Dominique et de Bichette sont bonnes et si le doigt de Juju ne guérit pas madame Céleste s'en occupera.

Juju allume la bougie. Elle jette sur le grenier un regard plein d'espérance. Les recherches sont terminées. On tourne la page. Le trésor reviendra tout seul (il ne faut pas lui faire peur, il ne faut pas le brusquer). Il faut vivre dans la confiance. Chantonner, au besoin, pour créer une ambiance propice.

D'une voix chevrotante elle entonne la seule chanson qu'elle connaisse en entier :

"Mon père m'a donné un étang
avec trois beaux canards tout blancs..."

Elle chante un peu faux, à la vérité, mais elle hoche la tête avec tant de conviction ! Elle ôte ses chaussettes, elle plie sa jupe avec soin sur le tabouret, elle est dans son lit à la fin du dernier couplet.

A l'étage en dessous, Jacqueline Céleste écrit à ses enfants, son stylo bic court sur la page blanche : " Je rentre tard chaque soir mais je ne suis pas fatiguée du tout. Juju a un "mal blanc", si vous pouviez voir le gros pansement que lui a fait monsieur Armand ! Mais malgré ça je lui trouve plutôt meilleure mine..."

La pointe du stylo à bille s'éloigne du papier, Jacqueline cherche ce qu'elle pourrait dire encore. Par la fenêtre ouverte une petite mélodie tremblante vient jusqu'à elle :

"... Moi je préfère
un p'tit moulin sur la rivière..."

Etonnée, la jeune femme prête l'oreille, puis elle se penche à nouveau sur son bloc : "Il m'arrive même de l'entendre chanter, le soir, dans sa chambre" écrit-elle vivement (Dominique et Bichette seront ravis de savoir ça).

Au premier étage (tous volets clos à cause des courants d'air) Rachel et Josépha n'entendent pas chanter Juju. Elles sont bien trop occupées à bavarder toutes deux. Elles sont déjà en camisole, prêtes à se mettre au lit ou presque. Josépha, comme chaque soir, met ses papillotes. Elle partage les cheveux qui pendent sur son front en petites mèches égales et elle entoure ensuite chaque mèche avec un bout de papier de soie finement tordu. Elle fait tout ça très vite, sans le secours du miroir, tout en regardant sa sœur.

- C'est elle qui l'a fourrée dans le cache-pot, affirme-t-elle tandis que sa pauvre tête fait "non, non" d'un mouvement obstiné.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser le retour de la deuxième cuiller est loin d'avoir apaisé l'esprit des mercières. Cet événement les a bouleversées et leurs soupçons envers Juju ne font que grandir.

- Nous ne pouvons plus la garder...

- Oui, mais son père nous l'a confiée et il est si loin ! On ne peut tout de même pas lui expliquer "ça" dans une lettre ! Nous pourrions la placer...

- J'y pensais...

- Depuis cette histoire de cuiller ça me tracasse... Tu vois... chez des étrangers elle n'oserait pas prendre... Elle est si timide...

- Timide ! timide ! grogne Josépha sceptique tout en attaquant la dernière papillote avec célérité. Il n'est pire que l'eau qui dort. ma chère. Ta Juju n'est pas si timide que ça ! C'est plutôt une sournoise. Vois comme elle s'est mise bien avec nos locataires. Je me suis toujours demandé ce qu'elle peut bien raconter quand elle va chez eux. On entend rire, discuter... Et cette personne, hein ? Une femme qui a vécu à la colonie... qui fume comme un homme et qui n'a pas de mari... moi, ça ne me dit rien qui vaille...

Mais Rachel ne s'embarrasse pas de tout ce fatras psychologique.

- Ecoute-moi, Josépha. Le docteur Mari cherche encore une employée. Nous pourrions lui proposer la petite. Sans demander de gros gages, plutôt comme une apprentie, vu son âge. Qu'en penses-tu ?

Têtes rapprochées elles décident à mi-voix du sort de Juju.

CHAPITRE II

Juju se place...

Rien à faire, pense Juju, il faut franchir cette porte.

C'est aujourd'hui qu'elle entre en fonction chez le docteur. Tout a été réglé entre Rachel et madame Mari à travers le treillage métallique de la cour. Bien entendu Juju n'a pas été consultée. Jusqu'à hier soir elle ne se doutait de rien.

Dire qu'elle a bien dormi cette nuit serait mentir. Et la voilà, les cheveux tirés au-delà de ce qui est possible, le visage luisant et savonné de frais, devant cette fichue maison.

Elle a quitté la mercerie sans prononcer un mot. Elle a longé le trottoir et puis elle a tourné à droite sur la place, tête baissée, sans rien voir de ce qui se passait dans la rue. Le pansement humide a disparu, il est remplacé pour la circonstance par un simple tricostérid. Mais le doigt mal guéri fait souffrir Juju au moindre contact.

Elle est devant la grille. Il faut appuyer sur la sonnette. Une plaque de cuivre rutilante se trouve là à hauteur de ses yeux. Juju peut lire : "Docteur Fernand MARI, médecine générale, accouchements". Contre le trottoir, sous le panneau bleu et rouge "interdit de stationner" est garée une Volkswagen grise, avec sur le pare-brise, le petit serpent vermillon du caducée qui rend cette voiture reconnaissable entre toutes.

Juju lève la main vers le bouton rond et noir de la sonnette. Il luit comme un œil goguenard. La maison est à trois mètres du portail, toute blanche et ceinturée de géraniums roses. Les fenêtres aux vitres brillantes ne laissent voir que des voilages de nylon impeccables.

Bon, il le faut. Juju appuie sur le bouton (mais si elle pouvait prendre ses jambes à son cou, oh ! comme elle le ferait !).

La porte de la maison s'entrouvre prudemment. Yolande et Patricia montrent leurs têtes blondes aux yeux ensommeillés. Juju esquisse un sourire qu'elle souhaite engageant mais qui n'est en réalité qu'un petit rictus crispé. Les fillettes la reconnaissent. Elles la dévisagent, crient "Maman !" et puis elles referment la porte, laissant Juju derrière la grille.

Juju reste comme ça un bon moment sur le trottoir. Elle espère qu'on va l'y oublier (au bout de combien de temps pourra-t-elle décentement s'en aller?).

Mais la porte de la maison s'ouvre enfin en grand.

Blanche Mari est blonde comme ses filles, elle est plutôt grosse. Pour dissimuler son embonpoint elle porte toujours des robes droites, sans ceinture. Ses yeux bleus comme de l'émail n'ont aucune chaleur.

- C'est moi, dit Juju (ce qui est une entrée en matière tout à fait stupide).

Elle se retrouve dans la maison. Elle n'ose pas lever les yeux. Elle se heurte aux meubles et dit bêtement "pardon", elle perd l'équilibre sur le parquet ciré (si elle allait tomber ? elle en frémit !).

- Ah ! c'est elle ! dit une voix bourrue.

Le docteur est là. C'est un homme important et pressé, assez corpulent. Il tient dans sa main droite une lourde trousse de cuir noir. Juju devine tout cela car elle garde les yeux baissés tellement elle a peur.

- Chérie, dit le docteur (il s'adresse à sa femme par-dessus son épaule), il faut lui trouver une blouse blanche et des chaussures convenables.

Les savates usagées de Juju sur ce beau plancher, quelle horreur ! Jamais Juju ne les avait examinées avec autant de lucidité et de dégoût. Elle ne peut plus détacher ses yeux de leurs boursouflures et de leur usure, à l'endroit du pouce du pied gauche un énorme trou se prépare. Elle se sent détaillée toute entière par un regard implacable. Elle a conscience d'être misérable et parfaitement indigne de ce cadre luxueux.

- Comment t'appelles-tu, ma fille ? demande ensuite le docteur. Dans son menton, Juju bafouille : "Juliette Trébon".

- Je n'ai pas entendu ! (le docteur lui pince l'oreille plutôt gentiment).

Juju se racle la gorge et lève vers le docteur un regard de bête traquée. Au moment où elle arrive enfin à articuler d'une voix plus claire "Juliette Trébon" voilà que Patricia se met à crier : "C'est Juju ! Papa, c'est Juju des mercières !".

- Va pour Juju, dit-il alors en riant. Ecoute bien, Juju. Ce matin ma femme te met au courant. Tâche de faire attention à ce qu'elle te dira. Et ce soir, tu commences. Tu ouvriras la porte aux clients. Tu écris bien, au moins ?

Juju lève la main, prête à évoquer son certificat d'études primaires, mais le docteur n'a pas le temps de s'attarder sur ces détails.

- Il faut répondre au téléphone. Ne pas se tromper. C'est très important ! Ma femme t'expliquera tout. (Re-pinçon sur le lobe de l'oreille, un peu plus fort cette fois-ci).

La porte d'entrée claque. La Volkswagen démarre.

Juju reste là les mains derrière le dos. Elle fixe toujours le plancher ciré. En pire cela ressemble un peu à l'école, le premier jour, quand on est la nouvelle. Patricia, plantée en face d'elle, la dévisage hardiment. Même à cette heure matinale Patricia a le nez sale.

- Juju ! appelle madame Mari.

Oh ! combien les appels aigres de Rachel plaisent davantage à Juju que cette voix peu familière, molle et pourtant sans tendresse ! Patricia guide Juju vers la cuisine en fourrageant activement dans son nez.

Juju continue de ne rien voir de ce qui l'entoure, ni les murs blancs ni les baies étincelantes. Elle est le Petit Poucet perdu en pleine forêt. Perdu pour la deuxième fois, c'est-à-dire sans cailloux blancs pour retrouver son chemin... A la cuisine il y a une dame qui lave la vaisselle dans l'évier. Juju n'ose pas la regarder, elle entend le choc des verres posés sans ménagement sur l'égouttoir.

- C'est la Juju des mercières que vous avez embauchée cette fois-ci ? grommelle la plongeuse sans perdre un geste.

- Oui, répond Blanche Mari (elle semble s'adresser à cette dame d'une voix spéciale, avec une politesse mêlée de crainte). Elle est bien jeune, poursuit-elle avec cet air de s'excuser, aussi nous l'avons prise à l'essai.

Tiens ? tiens ? à l'essai ? pense Juju. Alors, pas pour toujours ?

- Enfile cette blouse, ma fille.

Madame Mari la bouscule un brin. Les yeux au sol, Juju prend le vêtement d'une main tremblante. Elle essaye de passer un bras dans une manche raide d'amidon.

- Pas comme ça ! crie Patricia qui décidément ne la quitte pas des yeux. Maman ! maman ! Juju met la blouse à l'envers !

- Fais donc attention, Juju ! gourmande la voix molle dont Juju ne veut à aucun prix voir le visage.

Juju tourne le vêtement en tous sens. le laisse tomber, le ramasse et le contemple longuement sans arriver à comprendre comment il est fait. C'est madame Mari, dont le silence réprobateur est pire que tout, qui l'habille comme un petit enfant. Le boutonnage est dans le dos, Juju n'y aurait pas pensé !

- C'est un peu long pour elle, constate aussitôt la laveuse de vaisselle d'un ton sans réplique (elle jette maintenant rageusement des couverts d'argent sales dans une cuvette en plastique débordante d'eau mousseuse).

La blouse descend en effet jusqu'aux chevilles de Juju et Juju pense aux bourgeois de Calais dans leurs longues chemises blanches, portant une grosse clef à un roi (une image de livre de classe).

- Enlève-la, dit madame Mari.

Elle regarde par la fenêtre. Son indifférence ne plaît guère à Juju. Juju essaye d'ôter la blouse mais déboutonner dans son propre dos ce tissu raide nécessite des dons de souplesse, une décontraction totale que Juju est bien loin d'avoir. Sans le secours de l'obligeante Patricia elle n'y serait probablement jamais arrivée.

Juju essaye ainsi cinq blouses. En désespoir de cause on lui laisse sur le dos une blouse de nylon blanc appartenant à Yolande (qui proteste bruyamment au premier étage), une blouse bien trop large pour Juju. On lui fabrique dare-dare une ceinture avec de la tresse de coton blanc achetée probablement à Rachel ou à Josépha.

Ensuite on tente de chausser Juju. Tout cela captive Patricia. Patricia est la seule à manifester quelque intérêt à la nouvelle employée, mais Juju sent confusément que cet intérêt n'est pas attaché à sa propre personne. C'est plutôt la nouveauté qu'apporte sa présence dans la maison. Patricia est trop jeune encore pour être blasée par les incessants changements de personnel domestique.

Bon, c'est maintenant un défilé de chaussures de toutes sortes : sandales de tennis de Charles (trop grandes), ballerines usagées de Yolande (courtes et larges), spartiates d'Edouard (mais il est impossible à une adolescente de quatorze ans, avec la meilleure volonté du monde, d'enfiler les chaussures d'un enfant de huit ans, même si ce sont des chaussures ouvertes).

Toujours debout (la femme de ménage essuie maintenant la vaisselle avec une énergie accrue) Juju se déchausse, essaye, s'excuse. Ses orteils sont crispés, ses yeux restent obstinément baissés. Où es-tu, Cendrillon ?

Entre chaque tentative elle remet son pied dans sa savate éculée et cela lui procure pendant une minute ou deux une sensation familière et apaisante.

Comme ces peuplades primitives qui marchent nu-pieds. Comme les pauvres d'Afrique pour qui la chaussure est un luxe inouï (on l'économise volontiers lorsque ce luxe vous échoit en la tenant à la main ou encore en l'accrochant à son cou par les lacets pour ne les enfiler que dans le lieu où il est de bon ton d'être chaussé), Juju se heurte aujourd'hui bêtement à ce phénomène essentiel de la civilisation moderne, phénomène auquel elle a plus ou moins échappé jusqu'ici : la chaussure.

Ce phénomène a-t-il vraiment tant d'importance ? Probablement car madame Mari s'énerve. Elle entrevoit sans doute la perspective onéreuse de quelque séance chez un marchand. Il faut reconnaître que madame Mari est exaspérée par une série d'expériences malheureuses dans le domaine des employées de maison. Si cette exaspération retombe sur Juju c'est tout à fait involontaire. Mais la réalité n'est pas encourageante. L'air vibre d'électricité.

- Elle a des pieds impossibles ! grommelle la femme du médecin congestionnée par une station à genoux prolongée et les efforts qu'elle fournit pour malaxer à chaque essai les pieds de Juju.

Juju aimerait furieusement n'avoir pas de pieds. Les supprimer de sa personne. Elle a honte de leur jeunesse, de leur liberté, de leur minceur musclée. C'est Patricia, une fois encore, qui sauve la situation. Avec un fou rire nerveux d'enfant qui cherche à tout prix une paire de gifles, elle disparaît dans l'escalier. Elle revient en hoquetant toujours, brandissant une splendide paire d'escarpins de vernis noir outrageusement neufs et pointus, avec des talons aiguilles de sept centimètres : les chaussures de soirée de sa mère. Outrée, Blanche Mari exhorte sa fille à ne pas se livrer à ce genre de plaisanterie. Patricia est priée de bien vouloir remettre immédiatement ces escarpins à la place exacte où elle les a trouvés (le mot "exacte" est vigoureusement souligné). Patricia s'enfuit avec son fou rire.

- Et pourtant, constate la femme de ménage qui s'apprête à pousser la table roulante chargée d'une vaisselle étincelante, et pourtant... on dirait bien que c'est là sa pointure !

- Trente neuf et demi ? s'enquiert brièvement Blanche Mari.

Juju fait signe qu'elle ne sait pas d'un air épouvanté. L'idée d'évoluer dans la maison du docteur avec une blouse trop large, trop courte, serrée à la taille par un lien désassorti et chaussée d'escarpins aussi agressivement pointus et brillants la terrorise complètement. Bien qu'elle ne soit pas coquette elle a une peur innée du ridicule. A cela s'ajoute une idée fixe dont nul ne la fera démordre : perchée sur de tels talons, elle tombera.

Madame Mari regarde le pied nu de Juju, puis elle regarde un de ses pieds. Elle quitte ensuite la cuisine sans un mot.

La femme de ménage s'éloigne elle aussi dans un fracas de vaisselle heurtée et de roues grinçantes. Seule enfin, Juju ose lever les yeux. Elle voit par la fenêtre ouverte le ciel d'un bleu pur, la frondaison d'un bel arbre et le soleil tout neuf du matin en rai oblique sur tout cela. C'est une bienheureuse trêve.

Mais quelques instants plus tard la voici chaussée. Ses pieds sont tout à fait à l'aise dans une paire d'escarpins un peu vastes, d'un blanc verdâtre car la peausserie est usagée (mais les talons de trois centimètres lui procurent une certaine appréhension).

- Ce sont mes chaussures de mariée ! dit madame Mari avec un petit rire de gorge.

.....

Maintenant Juju est devant le téléphone, un objet gris et muet. De sa vie, elle n'a utilisé un tel engin ! Elle ne connaît de vue que les appareils de la poste (plutôt intimidants derrière la paroi transparente des cabines).

- Le téléphone sonne, dit Blanche Mari avec une fausse patience (c'est une supposition, bien entendu).

- Oui madame.

- Mets toi bien dans la tête que je ne me dérange JAMAIS quand le téléphone sonne. Ne l'oublie pas. Où que tu sois dans la maison, tu cours à l'appareil. Tu décroches. Tu réponds.

- Oui madame.

- Que dis-tu ?

- Euh !... je ne sais pas...

- Eh bien c'est très simple. Avant d'écouter ce qu'on va te dire, tu parles. Tu dis ceci : "Ici-le-cabinet-du-docteur-Mari-j'écoute". Répète !

- "Ici-le-cabinet-du-docteur-Mari-j'écoute".

- Très bien, dit Blanche (elle est visiblement satisfaite). Maintenant fais très attention à ce que Je te dis. C'est tout simple. Un réflexe à prendre. Tu entendras toujours la même question " le docteur est-il là ?". Tu dois répondre "non", même si le docteur est là. Tu as compris ?

- Oui madame.

- Ensuite on te dira sans doute "C'est urgent !" ou encore "c'est très important !" mais toi tu ne dois pas t'énerver. Tu dois dire "Oui, oui !" d'une voix polie. Il faut de la patience, du doigté. C'est un réflexe à prendre.

Juju hoche la tête.

- Après on te demandera si madame Mari est là. Fais bien attention c'est un peu plus compliqué pour ne pas te tromper. Si tu m'écoutes attentivement tu t'en sortiras très bien.

Alors Juju essaye en vain de fixer son esprit.

- Quand on te demandera si je suis à la maison tu ne diras jamais "Oui !" même si je suis à côté de toi. Mais cette fois tu ne diras pas "Non !". Tu t'arrangeras pour savoir qui est au bout du fil.

Au bout du fil ?

- Tu diras par exemple : "Qui est à l'appareil, s'il vous plaît ?" (sois toujours très polie) ou bien encore : "De quelle part, je vous prie ?". Enfin, tu te débrouilleras. On te dira un nom. Ce nom il faut bien le comprendre, si tu ne l'as pas entendu comme il faut tu le feras répéter jusqu'à ce que tu aies compris. Mais arrange-toi pour ne pas impatienter le client. Le client est souvent pressé, énervé, affolé. C'est un tour à prendre ! Alors quand tout est bien clair dans ta tête tu dis ceci : "je vais voir si madame Mari est là" et tu viens me trouver, si je suis dans la maison. Cherche-moi bien ! Ne vas surtout pas dire que je ne suis pas là sans en être bien sûre ! Tu me suis ?

Juju hoche la tête, les yeux dans le vague.

- Bon ! Admettons que je sois à la maison. Je répondrai moi-même ou bien je ne répondrai pas, ça dépendra de la personne qui appelle. Je ne peux pas répondre tout le temps, je n'ai pas que ça à faire. Mais c'est moi qui décide. Si je ne veux pas prendre l'appareil, tu retournes au téléphone et tu dis alors "Madame Mari est sortie, je regrette. Laissez votre nom et votre adresse. Le docteur passera ce soir." Ou encore : "veuillez rappeler à l'heure de la consultation". Tu as compris ?

- Pas très bien, hasarde Juju.

Madame Mari recommence son exposé. Pour le rendre plus clair elle accumule des tas d'explications. Elle propose à Juju des situations de plus en plus compliquées où Juju devra chaque fois se débrouiller avec une parfaite maîtrise d'elle-même. Epuisée Juju finit par prétendre qu'elle a tout compris.

- Alors, continue madame Mari (Seigneur, seigneur, ce n'est pas terminé !) tu prends le cahier et ce crayon qui tient au téléphone par une ficelle et tu écris le

nom et l'adresse du client sur la page de droite, celle des visites. La page de gauche est réservée aux demandes de certificats pour la Sécurité Sociale. Ne te trompe pas de page, surtout !

- Oui madame.

- Bien.

Blanche Mari a le sourire satisfait de quelqu'un qui termine une rude mission, elle écarte d'un geste las une mèche de cheveux qui retombe sur son front.

- Dès que ça sonnera, ce qui ne va pas tarder... ici le téléphone ne chôme pas, tu verras, ça use les nerfs ! Eh bien tu répondras seule. Il faut te lancer sans hésiter sinon tu n'y arriveras jamais. En attendant prends donc le seau et le balai et nettoie un peu la salle de pansements. Patricia te montrera où sont les choses.

Soulagée d'une corvée trop souvent répétée, Blanche Mari s'élance dans l'escalier où Juju l'entend bientôt entamer une conversation animée avec la femme de ménage.

Munie d'un balai, Juju se sent revivre. La peur du téléphone rôde bien un peu dans sa conscience mais le plaisir de travailler avec ses mains éloigne petit à petit ce phantasme.

C'est pourquoi lorsque, stridente, insistante, la sonnerie retentit enfin Juju sans réfléchir se précipite à la porte d'entrée. Elle est même indignée qu'un visiteur se permette de carillonner de la sorte ! Elle constate avec stupeur qu'il n'y a personne sur le seuil, personne à la grille. Alors elle se frappe le front. Idiote Juju, va ! ça commence bien ! On en a tant parlé et voilà qu'elle n'y pense plus guère ! Elle court donc au téléphone de toutes ses jambes mais juste comme elle est sur le point de poser la main dessus voilà qu'il se tait ! Médusée, elle le contemple un bon moment. La conscience professionnelle l'emporte enfin et elle retourne à son seau. Son travail l'attend. Elle plonge ses mains dans l'eau. Aussitôt, l'appareil narquois recommence ses appels autoritaires. Le cœur battant. Juju revient à lui.

Elle soulève le combiné. Elle met l'écouteur devant sa bouche et colle l'émetteur à son oreille. Toute tremblante elle crie : "Ici-le-cabinet-du-docteur-Mari-j'écoute". Un gargouillis invraisemblable lui vibre au visage, en plein dans les dents. Bon ! voilà que ce fichu engin ne marche pas comme il faut ! Juju suppose qu'on ne peut pas s'entendre parce que personne ne crie assez fort. On est si éloigné l'un de l'autre ! Emplissant sa cage thoracique d'un souffle puissant elle hurle : "Ici-le-cabinet-du-docteur-Mari-j'écoute". Et ça recommence ! Dans sa bouche grésille comme une friture bizarre venue tout droit de l'ébonite grise. Quelque chose de crépitant qui fait peur. De grosses gouttes de sueur coulent sur le front de Juju. Maintenant elle s'agrippe des deux mains au combiné, déployant une force herculéenne. Elle imagine que tout se résoudra avec l'intensité de sa voix (pensez, à cette distance !... peut-être bien à deux lieues d'ici dans la montagne !). Les choses tournent au cauchemar et cela fait un peu penser aux bergères-cafetières de sa maladie.

Juju est tellement absorbée qu'elle ne voit même pas Patricia qui se tient pourtant pressée contre elle. L'enfant est impressionnée par un tel déploiement de force physique sur un objet aussi banal. Les sourcils levés, elle ne perd pas une miette des événements. Aveuglée par sa propre angoisse Juju la transperce d'un regard de bête hagarde (ça fait mal d'être regardée comme ça sans être vue !). Alors Patricia intervient. Elle arrache le combiné des mains de Juju, elle le dispose dans l'autre sens et met l'écouteur à la bonne place (c'est une opération de

force). Ensuite elle prend un léger recul et observe ce qui va suivre. Miracle ! Juju semble se détendre instantanément. Il se trouve que maintenant elle entend merveilleusement "Allô!" comme si on était dans la même pièce ! Oubliant les précieuses consignes elle répond "Allô !" d'une voix au registre plus tempéré. Le miracle continue. Elle entend maintenant : "Allô ? le docteur Mari ?". Bon, ça marche tout à fait bien ! Juju rassemble ses esprits et hurle de toute ses forces ! "Ici-le-cabinet-du-docteur-Mari-j'écoute !". Ouf !

La voix reprend : "Le docteur Mari est-il là ?"

- Non ! répond farouchement Juju.

- Madame Mari est-elle à la maison ?

Juju reste pensive. Que doit-elle répondre ? Tout s'embrouille maintenant dans sa tête. L'écouteur incrusté dans l'oreille au point d'en avoir mal, le récepteur presque dans la bouche elle demande à Patricia ! "Qu'est-ce que je dois dire ?". Patricia essaye de lui rafraîchir la mémoire par une mimique expressive mais Juju n'y comprend rien, car dans son oreille la voix s'énerve. "Quoi ? qu'est-ce que je dois dire ? Vous vous fichez de moi, non ? Ce n'est pas moi qui vais vous dire si madame Mari est chez elle puisque je vous le demande ! Non mais ! Qu'est-ce que je dois dire ! En voilà une réponse ! Qui parle au téléphone, je vous prie ?"

Alors Juju fait le vide. Elle se livre à l'inspiration totale et s'écrie : "C'est Juju !". Aussitôt elle entend un rire, un rire homérique et confortable, un rire bien connu.

- Ah ! c'est Juju ! J'avais oublié ça que tu étais placée chez le docteur ! Elle est fameuse, celle-là ! Et le rire de reprendre.

- Tu es contente ? La place est bonne ?

- Oui, répond machinalement Juju.

- Alors, écoute-moi. Tu m'as bien reconnu, hein ? C'est monsieur Armand le pharmacien...

Juju pousse un petit cri de surprise. Ce rire, aussi ! La voici enfin dans le jeu. Elle en oublie tous ses complexes. Elle est ravie.

- Je téléphone pour une ordonnance du docteur. Je ne peux pas arriver à la déchiffrer, il a une écriture impossible. Tu vas aller me chercher madame Mari. Elle est là, je le sais, je vois sa voiture de ma fenêtre. Je vais lui expliquer tout ça. Pose soigneusement ton téléphone et cours la chercher. Cours. Juju, cours...

Courir est dans les possibilités de Juju. Toute joyeuse elle pose avec soin le combiné sur son socle (coupant ainsi innocemment la communication) et le cœur léger elle part à la recherche de sa patronne.

.....

Six heures et demie. Comme le temps dure chez les autres ! Surtout le premier jour ! Juju est écrasée de fatigue. Sa tête résonne de mille bruits, ses épaules sont douloureuses. Mollets crispés elle traîne les lourds escarpins blancs avec de plus en plus de difficulté. Elle ne sait plus ce qu'elle a fait, ce qu'elle a oublié de faire, ce qu'elle a mal fait, ce qu'elle a mieux fait. La consultation lui laisse un souvenir confus : des coups de sonnette, des personnes lasses et geignantes, des personnes pressées, une odeur entêtante de médicaments... la porte... le téléphone... une sonnette... deux sonnettes dans sa tête... Et au-dessus de tout ce trafic, encore plus grand, encore plus gros, encore plus terrifiant que ce matin, le docteur... Pour sûr, Juju était comme saoule. Elle marchait comme une somnambule au milieu des ordres, des contrordres et des appels stridents à la porte et au téléphone...

Et puis l'accalmie est arrivée, comme ça. Un genre de miracle. Les malades ont disparu, la Volkswagen est partie et Juju n'y a rien compris. Madame Mari s'est engouffrée dans sa petite voiture blanche pour aller voir une amie (il ne reste d'elle que son parfum tenace, elle s'était mise sur son trente et un). Juju est maintenant responsable du logis et des cinq enfants. Elle a pour dernière mission de leur servir le repas du soir, à la cuisine, en attendant que leur mère revienne.

Sur la table de formica jaune soigneusement frottée elle dispose des assiettes de duralex, des verres incassables, des couverts d'inox. Sur le fourneau à gaz la soupe chauffe à petit feu. Bon, c'est prêt.

Juju va au jardin. Elle appelle les enfants d'une voix faible.

Ils ne répondent même pas. Elle en profite pour jeter un regard nostalgique sur l'immeuble minable des mercières qui dresse là-bas en contre-jour sa haute façade lépreuse. Tout en haut, sous le toit, on peut voir un petit trou noir (le grenier de Juju) et puis plus bas les deux fenêtres de la famille Céleste. Juju n'a jamais entendu parler du paradis terrestre mais si elle en connaissait l'histoire aujourd'hui elle la comprendrait tout à fait !

Les enfants finissent par consentir à venir manger. Ils tournent dans la cuisine, hument la soupe d'un air écœuré et ne s'inquiètent que du dessert.

Debout devant le fourneau. Juju ne dit rien.

Seule, Patricia regarde Juju comme un personnage vivant. Le nez et les mains de Patricia sont d'une saleté répugnante. Yolande s'en indigne tout à coup. Imitant le ton de sa mère, elle ordonne à Juju de nettoyer sa sœur. Patricia proteste bruyamment. Juju se tait. Patricia se met à table sans se débarbouiller.

Bon, ils mangent leur potage. Enfin, ils font semblant. Très vite Edouard renverse son assiette encore pleine. Albine hurle. Elle est brûlée. Yolande distribue quelques gifles. Albine le dira à maman ! Juju ! le sel ! Juju ! le pain ! Juju ! à boire ! Moi, je ne veux pas de cette soupe infecte !... Albine jette rageusement son potage dans l'évier. Elle prend un morceau de pâté dans le frigo. Du pâté ! du pâté ! Ils veulent tous du pâté maintenant. Juju fait de grosses tartines. La soupe se fige dans les assiettes. Le ton des voix monte. Ils disent à tue-tête "Une omelette ! une omelette ! Juju !". Ils montrent les œufs soigneusement alignés dans les petites alvéoles de la porte du frigidaire. Ce réfrigérateur avec congélateur incorporé Juju ne sait ni l'ouvrir ni le fermer mais son éclairage automatique intérieur la fascine. La porte manipulée sans cesse par toutes ces petites pattes avides grince faiblement. Ils vont détraquer ce superbe appareil, c'est sûr ! Terrorisée, Juju dit : "Non... non... pas d'omelette ! Madame Mari a dit que..."

Charles émet sur la soupe une opinion personnelle et terriblement malsonnante. Il joue les durs, les affranchis et Juju n'aime pas du tout ses façons. Il termine le pâté sous son regard résigné. Quant à Patricia. Juju découvre qu'elle est enfin démaquillée de sa crasse grâce à la graisse de porc, on voit maintenant la couleur naturelle de son nez mais c'est sa robe qui porte les traces du "maquillage" !

Découragée, Juju tourne le dos à l'horrible petite bande excitée. La porte de la cuisine est ouverte, elle s'approche du seuil. C'est très beau. Le jardin se couvre d'ombres fraîches et le jardinier vient juste d'arriver. Il branche le tuyau d'arrosage. Il salue très poliment Juju d'un "...soir !" jovial, faisant appel à une sorte de casquette imaginaire en touchant sa tempe de son index. On dirait qu'il y a comme une complicité entre lui et Juju. C'est un peu réconfortant.

Mais comme le temps dure ! comme l'argent qu'on gagne est long à faire !

Enfin huit heures... Le Beffroi égrène tout près son carillon paisible. Juju n'attendra pas la deuxième sonnerie... Inutile de lui rappeler l'heure, elle la guette depuis si longtemps !

Madame Mari est rentrée. Elle parle (elle peut bien donner des ordres Juju n'écoute plus, elle a fini son temps pour aujourd'hui). Juju se déchausse dans un coin de la cuisine. Elle retrouve avec délice ses vieilles pantoufles et son sarreau fané.

- A demain ! dit madame Mari.

Juju n'a pas le courage de répondre.

Son pied tâte l'asphalte du trottoir... La grille du portail est rabattue à la volée...

La rue est là !

CHAPITRE III

Juju et madame Céleste

Jacqueline avait bien cru entendre gratter à la porte de l'appartement (mais c'était peut-être le chat ?).

C'est Juju. Une Juju qui dort debout mais qui ne veut pas aller dormir comme ça sans parler à quelqu'un.

- Assieds-toi Juju, dit Jacqueline Céleste en approchant une chaise près de la lampe allumée qui ressemble à un beau soleil nocturne.

C'est tout ce qu'elle dit mais Juju a compris : pour la première fois madame Céleste la tutoie. Ce "tu" l'inonde de joie. Il vient au bon moment, au moment justement où Juju a besoin de se sentir tout près de celle qui a tellement l'habitude.

Juju appuie les coudes sur la table, à côté du livre ouvert. Elle met son menton dans ses mains. Ensuite elle essaye de sourire. Le silence dure un bon moment.

- Je n'y arriverai jamais, dit enfin Juju. Jamais ! jamais ! (sa voix se casse).

- Au commencement c'est toujours affreux, dit Jacqueline. J'ai pensé à toi toute la journée...

("Tiens ? si j'avais su !" pense Juju).

- Il y a quatre mois, continue Jacqueline, c'était pareil pour moi. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, mais je n'avais jamais travaillé de ma vie lorsque je suis entrée à Plasti-souple. J'étais gâtée, avant, tu sais ! Tout avait toujours bien marché dans ma vie... Et puis, d'un seul coup, pfft !... tout a changé ! Je n'y étais pas préparée...

Elle s'arrête un instant et c'est un silence lourd de réminiscences. Et puis, tout à coup, avec un sourire elle déclare :

- Si tu savais comme j'étais gourde quand j'ai commencé dans ce bureau !

Tiens ! nous allons boire un coup. Si ! si... nous allons trinquer... Une journée comme ça on l'arrose !

La bouteille de vin doré est aussitôt sur la table, Jacqueline verse un doigt au fond de chaque verre. Juju boit d'un trait le beau liquide sirupeux et voilà qu'elle a chaud partout d'un seul coup.

- Ce n'est pas possible, déclare-t-elle avec un courage tout neuf. Demain je n'y retournerai pas !

Jacqueline l'écoute. Elle fait tourner son verre dans sa main blanche.

- Moi aussi je ne voulais pas y retourner, dit-elle enfin.

La fenêtre est ouverte. Il y a un papillon de nuit qui tourne autour de la lampe et qui se cogne tout le temps à l'abat-jour.

- Vous y êtes retournée quand même !

- Oui... mais ce que personne ne sait c'est que le deuxième jour, dans la voiture, je pleurais. Ah ! je n'étais pas belle à voir... Je voulais mourir, figure-toi...

- Et alors ?

- Alors... alors ça s'est mieux passé le deuxième jour... Ce n'était pas fameux encore, mais tout de même !... Et puis, tu vois, c'était la seule chose à faire. A cause de Dominique et de Bichette... Et en trois jours pas plus c'était fini. J'étais habituée !

- Et maintenant ?

- Maintenant j'aime ça. Je te jure que j'aime ça. Je m'intéresse à ce que je fais parce que je comprends mieux à quoi ça sert. J'ai une idée générale de mon boulot. Et puis je connais les gens qui m'entourent. Ils ne me font plus peur. Dès qu'on n'a plus peur tout est gagné.

Juju contemple son verre vide, elle imagine un bureau comme la grande salle de la banque où elle va régulièrement porter l'argent des mercières (enfin ! où elle allait...). Des personnes qui vont, qui viennent avec des papiers à la main. La sonnerie du téléphone... C'est formidable de parler comme ça d'égal à égal avec madame Céleste.

- Le pire, dit-elle reprise par son angoisse, le pire c'est le téléphone !

Jacqueline attend la suite sourcils levés. Ses lunettes ont glissé un peu sur son nez mais malgré cela elle est très belle. Ses cheveux noirs qui tombent bien droit de chaque côté de son visage en accusent le modelé très pur. Elle prend une cigarette dans le paquet bleu tout froissé, elle l'allume et se met à fumer pensivement en rejetant la fumée par le nez. On dirait vraiment qu'elle ne s'intéresse qu'au bout incandescent de sa cigarette. Alors Juju se sent tout à fait en confiance. Elle se met à tout raconter de la terrible journée. Elle n'oublie rien : ni la blouse, ni les escarpins de madame Mari, ni le téléphone à l'envers.

- Juju ! hoquette madame Céleste prise de fou rire. Juju tu me feras mourir ! Je n'aurais jamais pensé que tu puisses être aussi marrante !

Juju se sent très forte. Marrante, elle ? Jamais encore on ne lui a dit une chose pareille ! Elle prend son souffle et continue son récit sans perdre une miette de cette verve toute neuve. Tout est dit : les singeries de Yolande, les tartines de pâté, mais c'est surtout Patricia qui les fait rigoler avec son nez sale et ses tâches sur sa robe !

Le rire s'épuise enfin dans leurs gorges. Mais c'est curieux Juju ne se sent plus du tout fatiguée. Elle a un courage extraordinaire. Elle est prête à retourner au boulot demain matin.

- C'est bon pour toi, ce travail, dit alors gravement Jacqueline. Ça te sort un peu, ça t'apprend à vivre. Je peux bien te le dire maintenant, je me suis inquiétée de toi bien souvent. Tu étais parfois si bizarre ! Toujours fourrée dans ton grenier, toujours muette avec des yeux qui en disaient trop ! Qu'est-ce qu'il y avait donc dans cette caboche ? (elle pose une main très douce sur la tête de Juju). Je crois que ce serait fameux pour toi d'avoir un métier, un vrai, au lieu de perdre ton temps à satisfaire les manies de tes vieilles parentes. Elles sont trop âgées pour te

prendre en charge. Il faut que tu penses à ton avenir, tu comprends? Si tu apprenais la dactylo par exemple... Tu pourrais essayer de devenir plus tard secrétaire médicale...

Jacqueline rêve :

- C'est normal de travailler, c'est nécessaire... Et c'est plus facile d'en prendre l'habitude de bonne heure. A vrai dire tu devenais un peu bête dans ton grenier !

Juju a rougi.

- Je me demande ce que vous pensiez de moi quand je mettais tout sens dessus dessous là-haut...

- Oh ! tu sais... les enfants et moi on a pris une bonne habitude, celle de ne pas trop penser sur les gens, comme on dit. Mais nous n'aimions pas savoir que tu pleurais comme ça...

- Je tournais pas rond, avoue Juju. Je voudrais bien vous dire pourquoi... mais jurez-moi de ne pas en parler.

- Je promets.

Alors Juju se penche et chuchote. C'est presque inaudible : son trésor, la boucle d'oreille en or, le diamant qui brille... les cuillers d'argent... tout cela disparu, envolé... les mercières... Est-ce égaré ? ou bien volé ?... Juju ne sait pas. Et voilà les cuillers qui se mettent à revenir toutes seules, une par une !

- Tu as une idée ? qui aurait bien pu voler tout ça ? demande Jacqueline les sourcils froncés (elle a du mal à s'y retrouver dans ce récit un peu incohérent).

Juju hoche mystérieusement la tête. Peut-être. Mais c'est difficile d'être sûre d'une chose pareille. Elle ne dira jamais ce qu'elle sait là-dessus. C'est trop grave.

Mais ces cuillers qui reviennent toutes seules ? Oui, toutes seules ! (voilà le fou rire qui les reprend).

- Pour les cuillers, on t'a soupçonnée ? demande Jacqueline redevenue sérieuse.

Oui, Juju le croit.

- Et le trésor ? tu en as parlé à tes cousines ?

Non ! fait Juju horrifiée.

- Je vous jure que si je retrouve mon trésor, dit-elle ensuite après un temps de réflexion, ma décision est prise. Je le vends au bijoutier. Avec cet argent je pars rejoindre mon père. Sûr comme deux et deux font quatre. Tout est arrangé dans ma tête. Il ne m'a pas écrit depuis bientôt trois mois, je n'en peux plus. Je veux aller vivre avec lui. C'est ma place, vous comprenez ?

Jacqueline comprend cette chose essentielle et trouve tout à fait inutile de discuter les détails du projet pour le moment.

Alors Juju conclut avec cette phrase magnifique :

- Mon père, vous savez, il est comme vous, madame Céleste... avec lui on est bien.

CHAPITRE IV

La troisième cuiller (pour mémoire)

Ainsi, Juju a repris le chemin de la maison du docteur. On ne peut pas dire que ce soit un succès sur le plan professionnel mais on ne peut pas dire non plus pour le moment que ce soit un échec.

Les journées s'écoulaient avec lenteur. Juju accumule les maladresses mais elle est ponctuelle, polie, silencieuse. C'est surtout dans son cœur que les choses se sont arrangées. Grâce à ce travail elle est devenue la camarade de madame Céleste. Maintenant, quand elles se rencontrent dans l'escalier, ce sont des "alors, ce boulot, ça marche ?" ou bien encore des "vivement dimanche !" tout chargés de complicité. Inutile d'en dire plus, on se comprend comme ça. C'est un peu comme si elles partageaient un beau quignon de pain frais.

Par contre, Rachel et Josépha ne sont pas enchantées du départ de Juju. Il était si commode le petit saute-ruisseau ! Mais elles n'en disent rien, bien sûr. Des soupirs, voilà ce qu'on entend. Leur vie continue dans sa superbe monotonie et tous ses gestes quotidiens mais quelque chose s'est détraqué. Tenez, par exemple, le facteur... Elles ne sont pour ainsi dire plus du tout sensibles à son passage ! Et pourtant ! c'est un facteur musical et jusqu'ici, deux fois par jour, c'était une sorte de fête. Il rase les murs, il les frôle de sa grosse sacoche, mais pour que les gens soient prévenus il siffle à pleines lèvres, en général un air de polka. "Je siffle pour entretenir le moral des troupes !" dit-il volontiers entre deux éclats de rire car c'est également un facteur joyeux. Son entrain est inépuisable et il a un de ces répertoires, mes amis ! Les valse musettes, les tangos argentins au rythme abrupt prennent le relais des polkas comme s'il avait une bande enregistrée dans le gosier ! Les gens de la ville ne sauraient plus se passer d'un facteur aussi réconfortant maintenant qu'ils en ont pris l'habitude. Ces belles modulations sur lesquelles il est toujours possible de mettre un nom ("Etoile des neiges", "les yeux noirs", "la polka du roi", etc...) se fondent deux fois par jour dans l'univers sonore de la petite cité, univers déjà ponctué par l'horloge du Beffroi. C'est bien commode, il faut l'avouer, surtout pour les impatientes (les amoureux, par exemple, ou les demandeurs d'emploi). Dès la première ritournelle ils se précipitent sur le trottoir !

Il est maintenant trois heures de l'après-midi. Ce matin Rachel et Josépha ont reçu un lot important de factures ce qui les a mises de méchante humeur. Josépha, ciseaux et colle en main, s'est installée à sa comptabilité sur la table de la cuisine et voilà que le facteur siffle à l'entrée de la ruelle pour la deuxième fois de la journée. Rachel, que les chiffres n'amuse guère, se précipite par pur désœuvrement vers la boîte aux lettres (le facteur a déjà dépassé la mercerie).

Elle ouvre le volet de tôle rouillée pour prendre le courrier et penche son nez curieux sur le casier.

Elle pousse un cri. Un genre de cri de guerre. Quelque chose de si inattendu que Josépha, redoutant un malheur, accourt aussi vite qu'elle le peut sur ses grosses jambes. Rachel est cramoisie. Son visage exprime une indignation indescriptible. Elle est incapable de dire un mot et du doigt montre à sa sœur l'intérieur de la boîte aux lettres. Nul enveloppe, nul prospectus ne s'y trouve, rien, absolument rien de ce que l'on peut s'attendre à trouver dans un tel endroit... mais, couchée bien à plat sur un lit de rouille et soigneusement astiquée au blanc

d'Espagne qu'est-ce qu'il y a, je vous le demande ?... la dernière petite cuiller !

Josépha donne libre cours à son chef branlant qui fait "non ! non !" d'une façon inquiétante. Elle baisse ses lunettes pour mieux juger à l'œil nu de la découverte. Rachel écarte Josépha sans ménagements, elle saisit l'objet et bondit dans la rue en criant : "Facteur ! facteur !".

On entend toujours la "polka du roi" en trilles, agrémentée de variantes particulièrement aiguës, preuves incontestables d'une extrême virtuosité. Le facteur est devant la pharmacie. Il tend justement à monsieur Armand le carnet des recommandés. Il lui présente aussi un stylo bic pour la signature, il fait tout cela la tête détournée pour continuer à siffler tout à son aise sans incommoder le pharmacien. Mais la vue de la mercière accourant vers lui une cuiller à la main coupe tout net son sifflet (cet incident d'une grande rareté restera dans les annales de la ville).

- C'est vous qui avez mis "ça" dans ma boîte aux lettres ?

- Moi ? (le facteur désigne sa poitrine comme s'il pouvait y avoir un doute sur sa personne et puis il éclate de rire).

Monsieur Armand s'approche gravement. Il prend l'objet. Il le soupèse et puis il regarde Rachel d'un air de connivence. Le facteur s'approche gaiement mais comme c'est un joyeux luron il s'en tire à sa façon :

- Voyons, voyons, mesdames ! Elle n'est pas oblitérée, votre cuiller ! Si vous l'aviez reçue par la voie des PTT je vous aurais réclamé une surtaxe !

Il rit de plus belle, tout fier de son esprit et on rit un peu autour de lui par politesse. Mais l'heure est grave.

- C'est une plaisanterie, continue le facteur décidé coûte que coûte à voir la vie en rose. Si vous voulez mon avis ne ratez pas le prochain courrier. Vous trouverez peut-être la crème au chocolat !

Ravi de son humour, il récupère son stylo bic et repart en calant son fardeau sur sa hanche. Il s'en va. Au coin de la rue la polka se fait entendre decrescendo.

Monsieur Armand se penche vers ces demoiselles d'un air de conspirateur :

- Vous les avez retrouvées toutes les trois ?

- Toutes ! soupire Rachel un peu pâlotte.

Et Josépha, tout en faisant "non ! non !" du chef, confirme elle aussi. "Oui, monsieur Armand, toutes !".

Monsieur Armand se concentre. Les mercières l'observent avec anxiété car elles ont une confiance absolue dans son jugement... Ce sont les jeunes ! dit-il enfin d'un ton sans appel.

La façon dont il prononce ce mot pourrait faire penser qu'il s'agit là d'une race redoutable et inconnue.

- Ce sont des jeunes ! répète-t-il d'une voix ferme. Les jeunes ne savent plus quoi inventer de nos jours. Croyez-moi. Tous ces petits désœuvrés qui pétaradent sur leur mobylette dans un bruit d'enfer sont bien embarrassés de leur personne, malgré leurs airs de matamore ! Je le disais hier encore à ma femme.... (et, levant la tête vers la fenêtre) Germaînaîne !...

- Voilà ! voilà ! répond aussitôt la docile pharmacienne, probablement à l'écoute depuis un moment (elle écarte d'un geste large les contrevents de sa cuisine pour participer au débat).

Monsieur Armand "téléphone" la nouvelle à son épouse et la conversation reprend à têtes levées pour les acteurs principaux. Les jeunes sont impitoyablement mis au pilori. On se refuse à évoquer ce qui peut se lire dans les

journaux à leur sujet. La chronique locale suffira. Certains noms sont prononcés. On s'indigne vertueusement. Il n'est plus question de cuillers mais de principes moraux. Les anciens jeunes (et qui pourrait croire que Josépha, par exemple, a pu un jour faire partie d'une telle tranche de l'humanité ?) s'en donnent à cœur joie.

Et puis... et puis... par un de ces mystères incompréhensibles du verbe, le dialogue se met à vagabonder. Il touche à ceci, à cela, le passé et les traditions l'entraînent ailleurs. Comment en arrive-t-on à discuter de la meilleure recette pour le veau à la casserole ? Nul ne le sait mais c'est ainsi ! Les meilleurs éléments de préparation du veau aux carottes sont discutés âprement. Monsieur Armand exige que Germaine fasse un "roux blond" avec des oignons nouveaux. Germaine lui coupe la parole. Elle est intarissable sur la teinte translucide du fameux "roux blond". Mais Josépha n'est pas du tout d'accord, oh ! mais là pas du tout ! Elle triomphe finalement en lâchant à contrecœur son ultime secret sur le veau aux carottes ! Des champignons de Paris !... Mais oui !... Un quart d'heure avant de passer à table, pas plus. Ça vous donne un de ces fumets !

Lorsque monsieur Auguste Padarel, survenu en silence sur ses charentaises usagées, tire monsieur Armand par la manche pour lui signaler sa nouvelle moisson de plantes odorantes ce dernier, tout entier donné au veau de lait, brandit sous le nez du vieillard la fameuse petite cuiller tout en grommelant avec perplexité. "Des champignons de Paris ? tiens ? tiens ?"... Il s'arrache un instant à sa méditation :

- Alors, père Padarel, on m'apporte de la marchandise ?

Mais il revient tout de suite à ce passionnant débat de gastronomes. Tournant le dos au marchand d'herbes, il rend la petite cuiller à sa légitime propriétaire, Josépha avec un grand désir de conclure en beauté. Il lui donne d'ultimes directives :

- Du thym et du laurier, bien entendu... un zeste de muscade... mais je vous jure que sans le roux blond... Essayez ! Germaine vous montrera...

.....

Juju est au téléphone. Elle finit de noter sur le carnet des visites (page de droite) une adresse terriblement compliquée. Elle est bien loin de toute l'agitation de la ruelle bien que la distance soit très courte entre la mercerie et la maison du docteur. Le client habite la montagne. A cinq kilomètres de la ville, précise-t-il. Non, le docteur n'est encore jamais venu à la ferme mais il ne peut pas se tromper. Après la métairie des Trois Chênes il faut tourner à droite. Ensuite c'est le Château d'eau. On continue, on tourne à gauche sur une route secondaire. Au bout de quelques centaines de mètres, toujours sur la gauche il y a la pancarte. Ça s'appelle le "Pitou". Oui, le "Pitou", ça s'écrit comme ça s'entend ! Et que le docteur vienne vite ! Le petit a de fortes coliques ! Il est tout blanc !

"Koliques" écrit Juju avec application (elle a renoncé une fois pour toutes à l'orthographe).

Elle est seule dans la grande maison. Le docteur est à l'hôpital, madame Mari et les enfants sont à la piscine. Bon, elle pose le combiné avec soin, avec vénération même (elle a appris à respecter cet appareil sinon à l'aimer). Maintenant elle prépare le seau et le balai pour nettoyer la salle de pansements. Elle entre dans la terrifiante pièce. Elle regarde les vitrines étincelantes, les armoires closes et blanches, tous ces appareils aux formes barbares. Ses pieds nus ne font aucun bruit sur le linoléum. L'odeur qui règne ici fait penser à la souffrance. Comme il criait tout à l'heure ce petit garçon quand le docteur a percé

son abcès ! Juju se souvient. Elle allait, venait de la porte au téléphone, toujours à l'affût de ces maudites sonneries, mais chaque fois qu'il fallait parler au docteur, voir les gazes souillées et entendre les plaintes de cet enfant, le front et les mains de Juju s'inondaient de sueur.

Elle regarde pensivement son doigt. Guéri en trois jours, le panaris ! Oh ! il lui a fait mal, le bistouri du docteur ! Mais ça en valait la peine.

Au fond c'est le docteur qu'elle préfère, dans cette maison. Il est sévère. Il lui pince souvent l'oreille. Il se fâche très fort quand elle est étourdie ou maladroite. Mais quand il travaille, Juju l'admire. C'est un grand monsieur. Il exige autant de lui-même que des autres.

Appuyée sur son balai, Juju rêve dans la salle de pansements. C'est bon de penser aux choses et d'essayer de les comprendre. Tiens le téléphone ! ou bien la sonnette ? (Juju n'a jamais très bien su distinguer les deux sonneries). Elle hésite un peu et puis elle va à la porte. Elle l'entrouvre prudemment. Bon, il n'y a personne ! Ah ! si ! il y a quelqu'un qui se colle étroitement à la grille, une silhouette timide, sans aucune assurance, pas du tout le genre habituel de sonneur de porte ! Mais, ma parole ! C'est monsieur Padarel !... Une éternité qu'on ne l'avait vu, monsieur Auguste Padarel ! Juju sent une joie vive monter en elle, aussi chaleureuse qu'une flambée de bois en hiver. Finies les rancœurs ! au diable le passé !

Elle enfle les escarpins blancs, pousse soigneusement la porte et traverse l'étroit jardinet. A travers le portail elle salue son vieil ami. (Ami ? ennemi ? elle ne sait trop...).

Il ôte cérémonieusement son feutre cabossé :

- Mes hommages, mademoiselle Juju. Eh bien chose là mon Dieu, la rumeur publique m'a informé...

Juju se trémousse un peu. Qui aurait pensé qu'un jour elle serait satisfaite de se montrer ainsi avec la blouse de Nylon blanc de Yolande et les souliers de mariée de madame Mari ? Et pourtant c'est vrai ! Elle se sent toute gaillarde !

- Vous voyez, je travaille, dit-elle avec fierté.

- Eh bien chose là, mademoiselle Juju, avec tout ça vous avez du oublier votre vieil ami...

- Oh ! non, soupire-t-elle. (Elle le regarde bien en face). Je ne peux pas vous oublier. Ce n'est pas possible.

Monsieur Auguste Padarel sourit. Il montre à Juju le museau de son chien bien calé sous son bras.

- Nous non plus, mademoiselle Juju, nous n'oublions pas combien chose là vous fûtes bonne pour nous le mois dernier, un soir de pluie...

- Chut ! Coupe Juju vivement (elle regarde autour d'elle, inquiète).

- Personne ne sait, soyez tranquille, chuchote-t-il en pressant son visage entre les barreaux du portail. Juju se rapproche de lui :

- Dites-moi, père Padarel, dites-moi comment vous êtes sorti de l'immeuble cette nuit-là.

- C'est mon secret, mademoiselle Juju. Mais si vous voulez absolument savoir la façon dont nous nous y sommes pris, mon chien et moi, la grande reconnaissance que je vous garde me dicte de vous répondre. C'est bien commode, d'ailleurs ! Laissez-moi entrer par ici (d'un geste vague il désigne la maison et le jardin). Eh bien chose là mon Dieu, vous êtes seule ce soir, si je ne m'abuse. Nous traverserons la demeure sans un bruit, nous irons vers le modeste treillis qui sert de frontière à votre petite cour et... et je vous montrerai...

- Non ! dit Juju.

Mais immédiatement elle sent qu'elle a dit cela d'une façon trop brutale. Le sourire de monsieur Padarel s'est figé sur son visage et d'un coup il a vieilli de vingt ans.

- C'est bien, dit-il avec dignité et il ramasse son panier posé à ses pieds, faisant mine de s'en aller.

Juju l'appelle faiblement :

- Monsieur Padarel !

Alors il revient vers la grille. Il la pousse un peu comme pour l'ouvrir. Mais Juju ne le laisse pas faire. Instinctivement elle a posé ses deux mains sur le portail et le pousse en sens inverse pour le maintenir ferme. Leurs forces sont à peu près égales, la conversation se poursuit donc ponctuée de ces pressions contraires invisibles pour les passants.

- Ne soyez pas fâché, supplie Juju tout bas, je ne peux laisser entrer personne.

- Mais je suis votre ami, mademoiselle Juju.

- Oui, bien sûr... mais même un ami, je ne peux pas... Je risque d'avoir des ennuis si ça se sait. J'ai eu déjà tant d'ennuis tous ces temps derniers... Vous me comprenez, monsieur Padarel ?

Il cesse enfin son petit manège agaçant. Le crépuscule obscurcit lentement la grande place presque déserte, le trottoir et le jardinet, ce qui donne à ce tête à tête un tour mélancolique. Le vieil homme remet son chapeau. Il est triste. Juju se sent tout à fait désemparée. Elle voudrait tellement le consoler !

- Il ne faut pas m'en vouloir, répète-t-elle machinalement. Je serais tellement contente de vous faire un plaisir !... Tenez ! s'écrie-t-elle, prise d'une inspiration subite. si cela vous convenait j'irais bien vous voir chez vous un de ces dimanches ! Dans ce bel endroit où vous ramassez toutes vos plantes, à deux lieues de la ville, dans la montagne !... Qu'en pensez-vous ? J'ai une amie qui a une voiture, hasarde-t-elle à bout d'arguments. Madame Céleste, la locataire du second. Vous la connaissez peut-être. Elle est si gentille ! Je suis sûre que...

Monsieur Padarel s'est redressé de toute sa taille, complètement ragaillardi.

- Eh bien chose là, ce serait vraiment un grand honneur pour moi et pour mon chien, dit-il de sa voix sentencieuse. Si vous connaissez un peu ce secteur ce n'est pas difficile à trouver. Est-ce que vous voyez où se trouve le lieu-dit le "Pitou" ? Une ferme assez importante, ils fournissent le lait à la coopérative agricole. C'est un grand bâtiment que l'on voit très bien de la route. Eh bien, derrière cette ferme il y a un sentier. Une fois que vous avez trouvé le sentier vous montez à flanc de colline pendant trois kilomètres et vous trouvez le vaste plateau où je réside. Il n'y a qu'une seule habitation. Vous ne pourrez pas vous tromper...

Justement Juju croit savoir où se trouve la ferme en question. De toute façon elle se renseignera, c'est promis.

- Le sentier est très facile à découvrir, assure monsieur Padarel maintenant intarissable. Les gens de la ferme, au besoin, pourront vous le montrer. Ensuite il vous suffira d'une heure de marche sans vous presser...

Juju promet et promet encore, tout ce que le père Padarel veut elle le veut aussi. Et lorsqu'il la quitte enfin elle le suit des yeux avec l'impression d'avoir remporté une étrange victoire (à quel prix ? elle ne le sait pas, mais peu importe !). Il marche lentement, un peu voûté, en tenant son chien basset contre sa poitrine, mais il n'est plus malheureux.

Elle rentre dans la maison du docteur avec un sentiment de fierté. N'a-t-elle

pas la responsabilité de cette maison, elle, Juliette Trébon ?

Elle parle toute seule. Elle fait à mi-voix un calcul qui la satisfait beaucoup. " La ferme du "Pitou"... cinq kilomètres de la ville (si on en croit le papa du "petit" qui a de fortes coliques)... plus trois kilomètres encore pour arriver au but... cela fait huit kilomètres, non ?"

Elle vient de faire une découverte. En langage ordinaire, deux lieues représentent huit kilomètres !

CHAPITRE V

Sur le quai...

Ce soir Jacqueline Céleste est heureuse, ses enfants rentrent de vacances. Elle se prépare à aller les chercher à la gare. Elle a lavé ses cheveux, ils brillent comme une belle laque noire. Il semble même qu'elle ait mis un peu de rouge à lèvres. Juju est prête à l'accompagner. Emmitouflée dans un grand tricot marron assez informe (œuvre de Rachel), elle n'a pas aussi belle mine que son amie. Elle tient quelque chose bien serré dans sa main et elle a sa tête des mauvais jours.

La gare est au bout de la ville. Elles font le trajet en voiture (c'est la première fois que Juju monte dans la 2 CV, elle commence vraiment à faire partie de la famille !).

- Nous sommes en avance, dit Jacqueline en se garant dans le parking désert. Nous allons prendre des tickets de quai au distributeur automatique, comme ça nous les verrons descendre du train.

Le rose de la joie monte à ses joues tandis que ses mains impatientes glissent deux pièces dans la fente de l'appareil. La gare est vide. C'est une petite gare triste où deux employés vont et viennent un peu comme deux gardiens de musée. Aux murs quelques affiches rutilantes : La Grèce en quinze jours, Le Maroc à votre porte...

- Nous vivions là-bas, dit Jacqueline Céleste en désignant du menton les palmiers superbes du panneau publicitaire.

Juju hoche la tête. Elle se dit en elle-même que Jacqueline devait en ce temps-là être une très belle dame, plus chouette encore que celles trop peinturlurées qu'on peut voir sur l'affiche, descendant la passerelle d'un avion rouge et blanc. Jamais elle, Juju, ne l'aurait connue sans ce malheur qui a tout changé dans sa vie. Mais Juju ne dit rien. De sa main libre elle relève frileusement le col de son pull. On est fin août. Le temps fraîchit, surtout le soir.

Elles vont sur le quai. Il y a plusieurs voies. Le train de Port-Bou est annoncé sur la voie numéro trois. Pour y accéder il faut traverser les deux premières voies sur un passage aménagé. L'éclairage est faible. Au loin, dans le crépuscule, quelques feux rouges viennent de s'allumer. Le chef de gare passe près

d'elles. Il agite pour rire sa lanterne éteinte. Juju danse d'un pied sur l'autre. Elle a froid.

- Marchons, propose Jacqueline. Nous avons encore cinq minutes à attendre. Elle prend le bras de Juju et les voilà qui arpentent le quai.

- Ça va Juju ? Tu es contente de retrouver tes copains ?

- Oui, dit Juju mais elle détourne la tête et sa voix manque d'assurance. Jacqueline la dévisage avec attention, oubliant un instant sa joie.

- Qu'as-tu là dans la main ?

Juju se rétracte et s'écarte ostensiblement de madame Céleste. Son dos se voûte. Oh ! comme elle voudrait cacher son visage !

Jacqueline a pris dans ses paumes le petit poing serré aux jointures blanchies par l'effort.

Une sonnerie grêle, persistante, s'élève ; dans quelques instants le train sera là. Entre les paumes si douces Juju ouvre la main. Alors Jacqueline découvre avec stupéfaction deux billets de banque pliés menu, durs, cassants et poissés de sueur. Elle prend l'argent, le défripe soigneusement, ce sont deux billets de cent francs. Elle lève les sourcils comme chaque fois qu'elle est étonnée et puis elle attire vers elle le visage de Juju en le tenant avec délicatesse par le menton.

- C'est ma paye de la semaine, murmure Juju. Ils m'ont mise à la porte. J'ai cassé toutes les seringues, toutes à la fois. Elles étaient sur un plateau, poursuit-elle avec un petit hoquet de désespoir, et moi j'ai trébuché dans le tapis... Alors le docteur s'est mis en colère. Il a crié. Il a dit qu'il en avait par-dessus la tête de moi et de mes bêtises...

que je m'embrouillais dans les adresses... que je faisais tout de travers... et que si, pardessus le marché, j'abîmais le matériel...

Pas de larmes, mais ce regard de chat perdu que Jacqueline commence à connaître. Comme il est poignant à la lumière artificielle des lampadaires de la gare ! La sonnerie lointaine continue à grésiller. Au loin on aperçoit le train, maintenant. On entend un grondement confus qui approche et s'amplifie.

- C'était trop dur pour toi dit précipitamment Jacqueline (il y a comme une immense rancune dans sa voix). Je ne voulais pas te le dire pour ne pas t'enlever ton courage mais je le pensais depuis le premier jour. C'était trop...

Comme une tornade le train est là. Elles reculent instinctivement, agrippées l'une à l'autre (elles l'avaient oublié). Un fracas puissant engloutit leurs paroles, toute une agitation soudaine habite la gare. Le grincement des freins résonne longtemps encore lorsque le train est arrêté.

- Trois minutes d'arrêt ! nasille une voix dans un haut-parleur.

Deux voyageurs descendent, une vieille dame avec trois valises, un soldat qui saute sur le quai avec désinvolture.

- Où sont-ils ? Où sont-ils ? crie Juju.

Elle agite follement ses deux billets de cent francs comme un drapeau. Elle a oublié son malheur. Elle se sent plus légère. Madame Celeste pense que...

Madame Céleste court à droite et puis à gauche avec un peu d'affolement. Auraient-ils manqué le train, par hasard ? Mais enfin, très loin, au bout du quai, on peut voir deux minuscules silhouettes.

- Ce sont eux ! crie Juju pour rassurer Jacqueline.

Mais elle est déjà à mi-chemin de ses enfants. Haletante, elle ouvre les bras. Les petits s'y réfugient.

On s'entasse dans la voiture en rigolant, Juju rit plus fort que les autres.

- Maman ! crie Dominique surexcité. J'ai du vin de Carthagène. Deux

bouteilles dans ma valise ! Enfin, s'il n'y a pas eu de casse !

On approche du bercail, tout redevient familier. Les enfants jacassent comme deux pies, ils sont intarissables.

- Et le boulot, Juju ? demande enfin Dominique à bout de souffle.

C'est soudain le silence parfait.

- Fini... n..i..ni ! dit la voix paisible et enjouée de Jacqueline (la voiture vient de s'arrêter devant la porte cochère de l'immeuble).

Elle attend un peu avant d'ouvrir les portières.

- Nous récupérons notre Juju, explique-t-elle. Il était temps ! L'escalier est dans un état de saleté é..pou..van..table !

Dominique et Bichette n'en demandent pas plus. Ils pensent surtout, il faut le reconnaître, à raconter les choses épatantes qu'ils ont faites pendant un mois à la montagne, dans le chalet de l'oncle curé.

Juju refuse d'entrer dans l'appartement avec les Céleste. Il est tard. Elle a sommeil. En réalité elle veut laisser la famille à sa joie.

Elle tend son argent à madame Céleste.

- Vous pouvez garder ça chez vous ?

Sans hésiter, Jacqueline accepte.

- Gare aux fins de mois, Juju ! Je risque de faire des emprunts à ta banque !

Alors Juju d'un geste large :

- Prenez ce qu'il vous faut... Je n'enverrai pas l'huissier...

Elle va vers l'escalier du grenier, monte quelques marches, puis jette pardessus son épaule :

- Ne veillez pas trop tard, tout de même, madame Céleste ! Sinon, demain matin vous aurez, du mal à être au boulot à l'heure !

Sa voix s'étrangle un peu mais c'est dit d'un ton crâne. Jacqueline sent ses yeux se voiler un peu. Elle reste sur le seuil pendant que Juju monte vers sa chambre. Elle la regarde.

CHAPITRE VI

Expédition Padarel

Cela s'est décidé un dimanche de septembre, comme ça, le matin. Les Celeste ont Manifesté un enthousiasme sur lequel Juju ne comptait pas. Rachel et Josépha, contre toute attente, ont été également faciles à convaincre. Il faut dire qu'elles sont maintenant rassurées sur l'honnêteté de leur "saute-ruisseau" depuis que monsieur Armand a donné son verdict. Les "jeunes" ont sauvé Juju du déshonneur et les mercières se sentent une dette morale vis à vis de Juju. Cette

journée de congé soulage leur conscience.

On leur a parlé de pique-nique à la campagne. "De toute façon, a dit Josépha d'un air écœuré, ce qu'elle mange ou rien ! Elle a un appétit d'oiseau !" (Josépha ne croit pas qu'on puisse s'alimenter correctement assis sur l'herbe). Rachel s'est montrée plus coopérante. Elle a donné à Juju une boîte en fer blanc pleine d'oreillettes, sorte de beignets légers et sucrés (triomphe culinaire des deux demoiselles) et un flacon d'eau de mélisse pour les malaises en voiture.

Ils ont laissé la 2 CV au lieu-dit le Pitou et marchent maintenant à la queue leu leu dans un étroit sentier qui s'enfonce au flanc de la montagne dans de hautes fougères. Le fermier leur a expliqué où se trouve la maison du père Padarel.

- Mes aïeux ! quel courage d'aller vous perdre là-haut ! leur a-t-il dit de sa grosse voix méridionale tout en hochant la tête. Enfin ! avec un peu de chance vous trouverez quelques champignons ! La saison commence...

Il fait un temps exquis. Le sol est jonché d'une couche épaisse de feuilles mortes humides dans lesquelles les pieds s'enfoncent avec un doux craquement. Autour d'eux c'est un bois touffu. Il y a des arbres immenses, majestueux et puis des arbres jeunes et frêles. On se pose des questions sur leurs noms. Des hêtres ? des chênes ? des noisetiers ?

Les petits Celeste sont curieux, ils veulent s'instruire à tout prix. Ah ! si c'étaient des eucalyptus, des chênes-lièges ou encore des araucarias ils seraient imbattables ! Des oliviers, des palmiers, des faux-poivriers, quoi encore ?... Mais ici, en dehors des sapins, ma parole. ils sont incapables de s'y retrouver ! Mais ces couleurs ! oh ! ces couleurs, alors ! Du rouge, du roux et du grenat en veux-tu en voilà ! sur ce fond vert sombre des sapins, c'est extra ! Juju ne le sait pas mais c'est la première fois de leur vie que les petits Celeste assistent à un automne. "Là-bas" les feuilles des arbres ne tombent pas par terre comme ici ! Les branches restent vertes toute l'année, c'est différent.

Le soleil déjà haut dans le ciel dessine des ombres nettes et courtes. Les troncs d'arbres sont presque noirs, ils se découpent en contre-jour dans une lumière tamisée par la verdure. Quelques souches ici et là font penser à de beaux dormeurs gris. On s'en voudrait de déranger leur sommeil, leurs rêves doivent être magnifiques. Et cette odeur ! une odeur naturelle et fraîche tellement bonne à respirer !

- Ton monsieur Padarel, dit Bichette essoufflée, c'est ce vieux bonhomme qui vend des herbes au pharmacien ? Il a une fameuse idée d'habiter par ici ! c'est rudement chouette !

- Tu l'as connu comment ? demande Dominique (une herbe entre les dents, il porte le panier à provision et s'arrête tout le temps dans l'espoir de trouver des champignons).

- Comme ça... dans la rue...

- C'est encore loin ? s'inquiète Bichette.

On rit et on continue de s'extasier. On ramasse plein de choses, des herbes, des feuilles, des cailloux. On voudrait garder dans ses poches tout un morceau de la forêt.

Oh ! une source ! Justement on avait soif ! L'eau coule sur la mousse avec un bruit tranquille et régulier. C'est marrant de cueillir l'eau dans ses mains ! Il faut boire vite avant qu'elle ne vous glisse entre les doigts. Elle a un goût neuf, cette eau, un goût de fer. Dominique ne peut pas y résister. Il se jette à plat ventre et enfouit son visage dans la belle vasque liquide qu'un filet d'eau ne cesse de remplir. Il s'ébroue là-dedans, mes amis ! il souffle comme un cachalot ! Tout à coup c'est la panique. Des abeilles ! une nuée d'abeilles ! Voyez ! Les ruches sont là, derrière ce rideau d'arbre ! vite ! vite ! filons !... Aussitôt c'est une fuite en règle au milieu des bourdonnements. Sauvés ! Personne n'a été piqué. Ouf !

On chante, mais on s'essouffle alors on se tait. On ralentit même un peu. On finit par s'arrêter. On essaye de s'orienter. La ville est là (index pointé). Mais non, ma fille ! Le soleil est là, alors la ville...

Mais s'il vous plaît oublions la ville puisque justement nous l'avons quittée ! De toute façon nous ne pouvons pas nous perdre, il suffit de suivre le sentier. On repart.

Jacqueline est en blue-jeans. Elle porte un vieux pull gris, un pull d'homme aux manches retroussées. Comme Juju la trouve belle dans cette tenue décontractée !

- Autrefois, chuchote Dominique, on se promenait toujours comme ça le dimanche (c'est une confidence, pour Juju seulement).

- Eh bien, moi, dit Juju, c'est mon premier pique-nique.

Le bois s'éclaircit. On arrive en haut de la montagne, on approche de la grande clairière promise. Les amis ! quel spectacle ! La plaine est là, toute bleue et verte, mais les couleurs sont gommées par la brume ce qui donne un effet de grande douceur. On a peiné comme des dingues pour grimper dans ce sous-bois et maintenant on plane comme si on était des oiseaux. On domine l'univers. En bas, c'est l'infini. Ici et là un village, la tache rose de quelques toits. Et puis des prés, des prés tant que vous en voulez, séparés par des haies de peupliers minuscules (bien droits et soulignés d'ombres courtes). Il faudrait cent ans au moins pour se rassasier de tout ça et comme le dire est tout à fait impossible, on se tait.

Une voix s'élève alors dans leur dos :

-Eh bien chose là mon Dieu, c'est pour moi un bien grand honneur, mademoiselle Juju...

D'un seul bloc ils se retournent tous. Monsieur Auguste Padarel est là. Il a ôté son chapeau et il s'incline devant les dames. A vrai dire sa chemise est déchirée et lorsqu'il fait volte face pour leur indiquer sa maison on découvre que son pantalon gris est orné d'une pièce verte cousue à gros points. Mais il n'empêche ! C'est un grand seigneur qui les convie en sa demeure !

- Couvrez-vous, je vous en prie, monsieur Padarel, dit Jacqueline Celeste avec une politesse exquise. Le soleil est bien vif, ce matin.

En remerciement il lui adresse un de ces saluts reins cassés dont il a le secret puis il enfonce son chapeau jusqu'à ses sourcils et d'un air soudain gavroche, deux doigts dans la bouche, il siffle pour appeler son chien. L'affreux basset ne se fait pas attendre. Le voilà qui court de toute la force de ses petites pattes sans japper ni manifester aucune hostilité (c'est un chien initié à toutes les situations). Poliment

il renifle un à un tous les visiteurs. Quand il arrive à Juju, il s'arrête, remue la queue en signe de satisfaction, puis se couche en rond à ses pieds. Juju en est très fière.

- Je crois qu'il me reconnaît, dit-elle.

- Eh bien chose là mon Dieu, vous êtes de vieilles connaissances, je crois, suggère le vieil homme avec un brin de malice.

Juju lui jette un regard de muette supplication. Monsieur Padarel n'y est pas insensible...

- Si l'aimable compagnie consent à me suivre, propose-t-il avec un ample geste d'hospitalité.

Ils se dirigent donc vers la maison.

Le "Château-Padarel" comme l'a tout de suite baptisé Dominique dans sa tête, c'est quelque chose ! Une ancienne bergerie, très probablement, une de ces bâtisses de pierres au toit d'ardoises où les bergers dormaient la nuit quand ils faisaient paître leurs moutons. Mais que de transformations inattendues pour rendre habitable cette ruine ! Du toit il ne reste que quelques poutres pourries et une avancée d'ardoises moussues. L'ingéniosité du propriétaire a comblé les vides créés par le temps à l'aide de tôles, de contre-plaqué, de papier journal et d'une bâche verte dont l'origine semble mal définie. Cependant au milieu de tout ça il y a une cheminée. Une fumée bleue s'élève vers le ciel, ce qui est très sympathique.

On pourrait croire qu'une telle maison n'a pas de porte. Elle en a une mais elle n'est pas d'époque. Il se peut qu'elle ait été ramassée sur un champ d'épandage et qu'elle ait été, à l'origine, la porte de quelque roulotte de saltimbanques. Elle n'a pas de gonds ! Elle fonctionne grâce à d'épaisses courroies de cuir fixées aux murs par de vieux anneaux rouillés. Ce qui fait tout le charme de cette porte c'est qu'elle est rouge. Et si on la regarde de près on peut distinguer un magnifique lion jaune à demi effacé, qui sert d'ornement en son milieu...

On entre dans la mesure et on va de surprise en surprise. On découvre : un lit de fer mangé de rouille (garni d'un édredon grenat qui perd son duvet), une chaise cassée, un tabouret branlant, un fourneau de fonte sur lequel mijote une soupe, trois tourterelles dans une cage d'osier, et au milieu de tout ça des lapins blancs en liberté qui vont et viennent joyeusement sur le sol de terre battue. Le soleil éclaire ces choses avec parcimonie. Il entre par une seule et étroite fenêtre percée dans le mur épais et vient jouer sur un pot d'émail bleu garni de bruyère rose, posé sur le rebord dans un évident souci d'esthétique. À gauche, dans le recoin le plus obscur, il y a des claies où sèchent par petits tas des herbes sauvages rangées soigneusement par catégories. De tout cela se dégage une odeur puissante, un peu incommodante.

Monsieur Padarel se lamente. Si nos amis l'avaient prévenu, hier seulement ! Il aurait chose là préparé un repas bucolique digne de leurs palais ! Hélas... Il est bien évident que dans ce site idyllique ni congélateur ni commerçants ne peuvent venir à son secours pour remédier à l'ordinaire ! Quel contretemps !... Cependant, tout en déplorant ainsi d'être surpris à l'improviste et sans arrêter une seconde son monologue voilà que monsieur Padarel saisit dans ses mains longues et brunes un petit lapin blanc...

Jamais Dominique et Bichette n'oublieront comment monsieur Padarel tue

un lapin ! Pan ! un coup sec du tranchant de la main sur la frêle nuque, tout en continuant à soliloquer (en quelque sorte, machinalement...). Jacqueline Celeste a un geste vif, pour protester, mais la chose est faite ! Elle voudrait expliquer que tout cela est inutile puisqu'ils ont apporté leur repas. Impossible de couper la parole au maître de céans !

- Nous essayerons, poursuit-il en faisant la sourde oreille, nous essayerons toutefois de vous faire connaître une de nos spécialités gastronomiques, le lapin aux herbes. C'est un mets chose là mon Dieu d'une finesse inégalée...

Dominique et Bichette, les yeux exorbités, fixent les mains agiles qui arrachent maintenant d'un seul geste le petit pelage blanc.

- Malheureusement, pour la perfection du fumet, il faut un minimum de deux heures de cuisson...

La dépouille encore chaude tombe aux pieds de Bichette qui recule précipitamment. Dominique, lui, s'approche au contraire du lapin écorché (pour voir comment c'est fait). Le vieillard lève un index plein de distinction vers le ciel et susurre en roulant les yeux :

- J'ajoute, eh bien chose là, et c'est là mon secret, un décilitre environ de sang de pigeon à la sauce de ce délectable civet...

Jacqueline Celeste jette aussitôt un regard d'appréhension et de pitié aux innocentes tourterelles dans leur cage d'osier. Juju comprend qu'elle est la seule à pouvoir arrêter ce carnage. La seule capable de faire entendre raison au marchand d'herbes. Elle pose fermement sa main sur son bras et coupe net son discours d'un rire jovial. En peu de mots elle explique tout. Il est midi et aujourd'hui, justement, c'est lui, monsieur Padarel qui est leur invité !

Il pose aussitôt avec négligence le lapin sanglant sur le tabouret pour pouvoir s'incliner correctement devant les dames :

- C'est encore une fois un très grand honneur, mademoiselle Juju... et madame... que vous me faites là... Je ne sais si je dois...

Après quelques assauts de politesse il se laisse enfin convaincre. C'est avec un certain soulagement qu'on retrouve la clairière et sa bonne odeur de pins. Jacqueline Celeste étend sur le sol un torchon blanc, elle dispose les provisions. La vue d'une demi bouteille de vin doré met un comble à l'exaltation du père Padarel. Il ne se fait pas prier pour le goûter, ni pour en boire une deuxième fois, ni pour finir ce qui reste quand tout le monde a été servi.

- Eh bien chose là déclare-t-il à la fin du repas, monsieur votre oncle, chère madame, est un grand artiste dans l'art difficile de la fabrication des spiritueux...

Il s'embarlificote dans ses mots. Il est tout rouge. Ses yeux brillent. Sa voix s'empâte légèrement. Juju et Jacqueline, inquiètes, l'entraînent à l'ombre. A son âge, un malaise est si vite arrivé ! Une sieste générale s'organise.

Après cette pause de digestion on range tout et on part en quête d'herbes à tisane. On se perd vaguement dans le bois, on s'appelle les uns les autres, on se retrouve... Pendant ce temps le soleil poursuit sa course. Ses rayons donnent maintenant aux arbres des ombres d'une dimension imposante et toute une fraîcheur monte du sol. Les couleurs s'estompent, se fondent en un gris transparent ; les verts, les rouges, les bruns si vifs de ce matin s'éteignent. C'est la

douceur un peu triste du crépuscule. Le Château-Padarel a perdu lui aussi son éclat, ce n'est plus qu'uneasure en ruines d'où s'échappent des lapins blancs...

Les bras chargés de feuillages somptueux, le panier plein de champignons, de thym, de serpolet et de menthe sauvage, les trois Celeste n'en finissent plus de dire au revoir au formidable, à l'extraordinaire monsieur Padarel. On promet, on jure de se revoir. Sur le seuil de sa maison il les regarde s'éloigner. A la queue-leu-leu ils reprennent le sentier du Pitou. Dominique en tête. On court, on se tord un peu les pieds et puis tout à coup on s'aperçoit que Juju ne suit pas.

On s'assied pour l'attendre. On crie "Juju ! Jû..jû..!". Et l'écho du soir répond. Enfin, elle apparaît en bondissant comme une chèvre. Elle court aussi vite qu'elle peut, perd ses savates, les retrouve, souffle très fort. Elle est toute rouge. Qu'est-ce qu'elle a dans les mains ? On dirait un paquet ! C'est tout mal ficelé dans un vieux journal.

- Il m'a donné le lapin, crie-t-elle. Rien à faire ! Il a fallu absolument que je l'emporte !

Elle tombe assise sur le talus, essaye de retrouver sa respiration. Quand tout va mieux elle reprend d'un ton gaillard :

- Il n'a pas eu le temps, eh bien chose là mon Dieu, de le vider... ni de me donner la recette du civet aux herbes... mais il pense que, chose là, au four, avec des petits oignons, ce sera un petit souper acceptable !

Les Celeste éclatent de rire. Epatant ! on mangera le fameux lapin ce soir. On le dégustera à la santé du distingué châtelain de la montagne.

La nuit est proche, on ne se quitte plus. On va aussi vite qu'on peut en se tenant par les épaules. On chante fort, on chante faux, toutes les vieilles rengaines y passent.

- Chante-nous ta chanson, Juju ! demande Jacqueline.

Juju, dont les cheveux rebelles ont échappé à toute contrainte, entonne docilement d'une voix grêle :

"Mon père m'a donné un étang avec trois beaux canards tout blancs..."

- Avec trois beaux lapins tout blancs ! hurle Dominique.

Et les voilà tous les quatre qui crient "avec trois beaux lapins tout blancs !" en faisant d'horribles fausses notes.

Juju trébuche, saute, se heurte aux branches, dévale la pente comme une folle. Comme la vie est bonne à vivre, certaines fois !... Elle serre sur son cœur le lapin encore tiède, sacrifié en holocauste à cette sensationnelle journée.

CHAPITRE VII

Le lapin

Une fois rentrés, Juju déclare :

- Elles sont couchées à cette heure. Si vous voulez, je peux faire cuire le lapin dans leur four.

Car le problème est là : les Celeste n'ont qu'un réchaud à butane à deux trous. Et ils ont tous le ventre creux ! On n'a pas arrêté de parler de ce lapin pendant le trajet du retour. Jacqueline dit qu'il reste deux ou trois oignons dans son garde-manger. Ce sera tellement mieux que des nouilles au beurre ! Un lyrisme extraordinaire s'est emparé des quatre affamés. Pourquoi ne ferait-on pas un souper aux chandelles ?

L'affaire se décide en chuchotements joyeux au pied de l'escalier.

Juju parlemente hypocritement derrière la porte close de ses cousines. Non ! qu'elles ne se dérangent pas ! Elle se débrouillera seule pour manger un morceau à la cuisine.

Et vas-y que je te débrouille ! Les manches retroussées, les cheveux en bataille, Juju plonge une main inexperte dans le ventre du lapin pour le vider. Monsieur Padarel semble avoir commencé le travail puis l'avoir interrompu hâtivement, pressé par le temps sans doute.

Elle a préparé une plaque huilée sur laquelle elle a haché menu les oignons de la famille Celeste. Cela fait un joli matelas douillet où va pouvoir doucement rissoler l'infortunée bestiole.

A l'intérieur de ce lapin, c'est mou ; c'est visqueux ; c'est écœurant (avec une odeur fade). Juju arrache tout ce qu'elle peut en fronçant le nez pour ne pas être incommodée. Elle est tellement absorbée qu'elle fait à peine attention à Jacqueline Celeste qui demande par la porte entrebâillée si tout va bien. Elle ne répond pas. Jacqueline n'insiste pas et s'enfuit (on entend le frôlement de ses pieds nus sur le carrelage). Vider un lapin lui fait horreur. Pour cela, elle n'a aucune espèce d'habitude !

Juju sort du ventre du lapin une main barbouillée de sang. La poubelle ? Ah ! mais non !... un vieux journal d'abord pour envelopper tout ça. Non qu'on veuille se cacher vraiment mais l'idée de toutes ces questions demain matin si Rachel découvre dans le fond de la boîte à ordures le petit tas bleuâtre de viscères, ça vous gâche le plaisir ! Mieux vaut ne pas imaginer toutes ces exclamations, tous ces commentaires ! Une vraie scie ! Cuire un lapin au four à neuf heures du soir, vous pensez !

Un bout de la "Dépêche" traîne sur le buffet. Juju y jette le paquet d'entrailles et revient à la charge sous les côtes rosâtres et sanguinolentes. Deux fois. Trois fois. Bon, tout semble net maintenant à l'intérieur. Elle coupe avec maladresse le bout des pattes avec leur manchon de poils blancs. Si son père la voyait faire ! Juju qui sait à peine cuire un œuf sur le plat ou tourner un beefsteack dans la poêle !

Il a un air gentil et inoffensif, ce petit lapin, couché comme ça sur son lit d'oignons translucides. Il semble enfin apprivoisé. Il est aussi extrêmement nu. Il a la tête penchée (ses pattes raides se dressent comme dans une supplication muette). Il est jeune... Il est tendre... A dix heures moins le quart il sera à point ! Juju l'enfourne avec décision et se lave les mains.

Au deuxième étage les bougies sont déjà fichées dans les bougeoirs. La nappe est lissée du plat de la main sur la table pour qu'il n'y ait pas de faux plis. Les assiettes sont triées avec soin et le pain rassis est déjà coupé en tranches fines dans la corbeille.

Juju n'a jamais encore fait de souper aux chandelles, jusqu'à ce soir elle ne savait même pas que de tels raffinements gastronomiques existaient. Elle rêve à ces choses...

Et là voilà tout à coup qui se frappe le front. Toutes ces pensées sur la gastronomie viennent de réveiller de vieux souvenirs. Le foie ! C'est ce qu'il y a de meilleur, paraît-il ! Et elle, pauvre idiote, qui jette le foie du lapin à la poubelle ! Non, mais... Elle se précipite sur le petit paquet d'entrailles bien serrées dans le bout de journal. Quelle affaire ! (jamais elle n'a fait une chose pareille).

Là-haut, les autres chantonnet en s'occupant de l'ambiance. Ils débouchent la dernière bouteille de Carthagène et cherchent un peu de musique douce sur le transistor. Oh ! que cette fête ne finisse jamais ! (Bichette baille sous sa main).

Comment c'est fait, un foie ? se demande Juju en déposant le paquet poisseux sous la lumière de l'évier. Elle se penche sur le marbre. Du doigt elle écarte les masses bleuâtres. Soudain c'est une décharge électrique, là, au milieu de ces choses. Un œil étincelant accroche la lumière qui vient drue de la lampe. Entre ces deux petites masses noires et visqueuses, le foie et le cœur probablement, l'éclat précis d'une pierre dure, taillée en facettes, aveugle Juju.

Ce n'est pas croyable. Non, ce n'est pas croyable... Dans le silence de la cuisine à peine troublé par le crépitement léger des oignons qui commencent à rissoler, Juju pousse un cri. Un petit cri comme si elle s'était brûlée. Des gouttes de sueur perlent à son front. Elle hésite, puis lentement, délicatement. du bout de son index elle extirpe la chose.

Maintenant, au creux de sa main repose son trésor, la boucle d'oreille en or, intacte. Son diamant jette mille feux.

Une fois passée la surprise, Juju sourit. Il est revenu tout seul ! Elle savait qu'il reviendrait tout seul ! Et dire qu'elle a tant pleuré... Comme il est beau, ce trésor ! Un jet d'eau le débarrasse prestement de toute saleté. Ensuite Juju l'essuie avec son mouchoir, le fait briller, le pomponne. Et puis, comme un voleur, elle file au grenier sur la pointe de ses chaussettes. C'est juré. Maintenant elle mettra toujours le trésor à la même place, sous son oreiller. Elle dormira tranquille, personne ne pourra plus le lui dérober. Ni lapin gourmand, ni... oh ! et puis zut !... il ne faut pas chercher à savoir. Et puis dès demain elle s'occupera de chercher à le vendre. Au plus juste prix. Elle est tout à fait décidée. Elle veut rejoindre son père coûte que coûte. La séparation a assez duré.

Elle rêve un peu devant l'oreiller blanc. Elle tremble d'émotion. Quelle chose étrange, la vie... On attend, on pleure, on désespère et puis d'un seul coup, tout change. On a pris l'habitude de la tristesse. On se perd dans la joie. Elle fait peur.

Encore un regard sur le trésor. Il brille à la lueur de la bougie dès qu'on écarte couverture et coussin...

- C'est prêt, Juju ? demande Dominique par la porte entrouverte tandis qu'elle dégringole l'escalier. La table est mise et nous avons horriblement faim !

- Voilà ! voilà ! (est-ce que ce n'est pas une odeur de roussi qui monte des profondeurs du rez-de-chaussée ?).

Le lapin n'est pas brûlé mais presque. Enfin quoi il est un peu desséché, ses petites pattes sont de plus en plus suppliantes, sa tête est plus penchée que tout à l'heure. Le foie est resté sur l'évier.

Vite, vite, Juju nettoie toute trace suspecte. Ensuite, armée d'une fourchette, elle dresse le lapin sur le plat que lui a prêté Jacqueline. Elle est complètement absorbée par cette opération délicate. Maintenant elle arrose les chairs brunies de ce qui reste de jus.

Evidemment il est un peu pitoyable ce banquet de l'amitié. Malgré les oignons carbonisés cela manque de garniture. Mais ça ne fait rien ! on s'en accommodera ! Tenant bien serré contre son cœur le plat de faïence, Juju fait volte face avec décision et fonce vers la porte.

Rachel est là. Drapée dans son déshabillé de pilou marron elle observe probablement Juju depuis un moment (derrière Rachel Juju voit osciller les papillotes de Josépha). Qu'est-ce qu'elles viennent fiche ici, les affreuses ? se dit notre apprentie cordon-bleu en s'arrêtant pile sur sa lancée manquant de peu de laisser tomber son plat.

- Qu'est-ce que c'est que "ça", Juju ? demande Rachel d'un air dégoûté en pointant son index rond sur le lapin.

- Ça ?

Juju gagne du temps en prenant l'air idiot. Elle ne sait absolument quoi inventer pour éviter une interminable discussion. Le mieux est encore de dire la vérité. Elle avale sa salive et s'écrie :

- C'est Monsieur Auguste Padarel...

Mais les mots ne viennent pas à ses lèvres dans un ordre raisonnable, elle est incapable de continuer. Rachel et Josépha hochent la tête d'un air incrédule. Elles ne sont pas bêtes à ce point ! Aucun tour de magie ne leur fera croire que monsieur Padarel, le marchand d'herbes a pris la forme de cette petite bête calcinée et que les originaux du deuxième étage s'apprêtent à le manger en compagnie de Juju. Non, mais... Les questions pleuvent, inlassables, méthodiques. La lumière se fait enfin dans leur esprit.

Le cœur battant. Juju se prépare à quelque semonce. Mais ce serait bien mal connaître Rachel et Josépha que d'attendre d'elles en de telles circonstances des reproches à cause du désordre ou encore à cause de libertés prises sans permission. Non ! Elles sont inquiètes. Elles ne font absolument pas confiance aux talents culinaires de Juju.

- C'est un petit civet qu'il aurait fallu faire avec cette bête, dit Josépha avec condescendance. Un ragoût avec une sauce liée. Ce sera dur. Vous n'aurez rien à vous Mettre sous la dent...

Elles sont là comme deux experts. Elles tournent et retournent sur son lit d'oignons l'innocente victime du marchand d'herbes. Elles la reniflent avec des exclamations indignées. Rachel se lasse la première de ces investigations. Elle rend le plat à Juju avec un soupir plein de sous entendus :

- Enfin... enfin ...

Et Josépha dans son dos d'ajouter à regret : "Bon appétit tout de même !" Bon, ça y est ! Juju remercie, elle se fait humble, petite, conciliante. Elle jure de nettoyer le four demain matin. Elle est sur le point de faire des excuses. On ne lui en demande même pas ! Alors, sans plus insister, elle file chez les Celeste.

Jamais lapin rôti ne fournit un repas aussi mémorable ! On le ronge jusqu'à l'os (ce qui est vite fait) avec un de ces fou rire, mes amis !

- Encore un peu de râble de Monsieur Padarel ? propose Dominique (il rigole, il se tape les cuisses, il s'étrangle). Eh bien chose là, Juju, tu finiras bien ce petit morceau de râble ?

CHAPITRE VIII

Le bijoutier

La vente d'un trésor ne se fait pas comme ça. Ce n'est pas aussi simple que de mettre une lettre à la poste. Même s'il s'agit d'un trésor fantaisiste, qui va, qui vient, qui voyage entre le cœur et le foie d'un lapin blanc. Il faut être sérieux !

Juju est trop jeune pour traiter ce genre d'affaire. Ainsi en a décidé Jacqueline Celeste. C'est elle-même qui ira voir le bijoutier malgré un manque d'habitude complet pour ce genre de négociation. Il faut donc attendre le samedi suivant et garder le secret toute la semaine.

Le samedi arrive enfin. Jacqueline Celeste vient de partir en 2 CV avec la boucle d'oreille dans son sac. La maison est silencieuse (Dominique et Bichette sont en classe, la rentrée scolaire a eu lieu hier).

Juju, elle, frotte l'escalier..

A vrai dire elle n'a pas trop le cœur à l'ouvrage. Bientôt elle s'assied sur la première marche du palier des Celeste et le visage dans les mains, elle rêve. Combien de sous le bijoutier va-t-il donner à Jacqueline ?... (un chèque, peut-être, si la somme est importante !)... Juju n'est pas très fixée sur le prix mais elle pense que pour pouvoir partir en Amérique du Sud il lui faut des milliers et des milliers de nouveaux francs. Si l'avion est plus cher que le bateau elle partira par bateau (c'est bête de gaspiller, non ?). Elle sait que certains diamants valent de véritables fortunes. Mais celui de la famille Trébon, tout de même, ne doit pas être de cet acabit là. Pourtant... elle a entendu madame Mari prétendre un jour que sa bague

(un diamant, également) avait été estimée sept mille francs. Si les souvenirs de Juju ne la trompent pas la boucle d'oreille est beaucoup plus grosse que la bague de madame Mari. Il semble même qu'elle brille davantage !

Quatre mille, mettons quatre mille cinq cents francs. Non, c'est trop juste. Six mille francs, voilà qui serait bien. Il faut compter largement la moitié de la somme pour le voyage (ne pas oublier qu'il y a le train à payer jusqu'à Bordeaux !). Bon, et le reste ? Disons deux mille francs pour ne pas lésiner sur les frais de transport. Deux mille francs !... mais c'est énorme ! Qu'est-ce que Juju va bien pouvoir faire de tout ça ?

Bien sûr il lui faudra une garde-robe complète. Elle ne va tout de même pas arriver là-bas en sarreau et en savates ! Avec son tricot marron pour tout potage, les jours de grand vent !... Il lui faudra du linge, des chaussures, une valise. Un manteau. Ou même, luxe inouï, un imperméable ! Un vrai. En Tergal blanc avec un col officier et des boutons dorés comme celui de Yolande, le dimanche. Et puis aussi, peut-être, un appareil photo (intéressant, non ? de garder des souvenirs d'un tel voyage ?).

Pourquoi pas une séance chez le coiffeur, avant de partir ? Il y en aura au bas mot pour cinquante francs, mais...

Juju voit Juju. Une Juju de magazine aux cheveux soyeux, à la frange hardie. Avec une jupe plissée, des bottes en cuir, un sac à bandoulière (surtout ne pas oublier le sac !). Cette jeune fille est accoudée au bastingage d'un paquebot immaculé. Une écharpe nouée avec négligence au cou de cette Juju-là (une écharpe de mousseline, bien entendu) se soulève mollement, portée par la brise marine... La terre approche. C'est un pays de soleil avec des palmiers, des cactus, des araucarias et des faux poivriers. Bientôt on abordera ce quai éblouissant où grouillent des gens pour le moment minuscules et noirs comme des fourmis. Cette Juju en jupe plissée (écossaise) regarde approcher ce pays tout neuf à travers des jumelles (à ne pas oublier, les jumelles !). Son cœur bat très très fort. Là, sur la berge, au premier rang de la foule, elle reconnaît son père. La tête forte, le crâne luisant et chauve d'Anselme Trébon, ses bons yeux pleins de larmes de bonheur... Il agite la main. Le bateau avance toujours avec un bruit mouillé et doux. Juju pose ses jumelles, elle n'en a plus besoin. Il est là, tout près. Alors, elle agite la main et se met à crier : "Papa ! papa !"

Juju est projetée hors de son rêve, car elle a bel et bien crié "Papa ! papa !" en pleine cage d'escalier et ça l'a réveillée. Maintenant qu'est-ce qu'elle voit ?... Ses pieds chaussés de savates trouées et puis le seau de fer rempli d'eau claire, le balai posé contre la rampe. Elle hausse les épaules. Elle se lève et reprend mollement son travail.

Comme elle le quittera de bon cœur cet escalier de misère ! A-t-elle assez usé ses mains sur ces marches poreuses ? en a-t-elle jeté du Javel sur ce plancher vermoulu ! Oui vraiment il faut en finir. Il est temps de partir.

Trois heures sonnent au Beffroi. Jacqueline est partie depuis une demi heure. Ce sera peut-être long (la discussion risque d'être âpre). Autant travailler pour que le temps passe plus vite.

S'il reste de l'argent, Juju le donnera à Jacqueline ! Elle l'aura bien gagné ! Elle se donne tant de mal pour Juju et elle a des fins de mois si difficiles ! Jacqueline pourra peut-être acheter un fourneau à gaz avec un four. Et puis placer

une douche avec l'eau chaude dans l'appartement. Et aussi changer les amortisseurs de la voiture qui sont fichus, paraît-il.

Aux deux petits, c'est simple, elle donnera les deux cent francs qu'elle a gagnés chez le docteur Mari. Un billet à chacun. Bon débarras ! Le passé sera tout à fait enterré ! Et les gosses qui n'ont jamais un sou en poche pourront se faire quelques plaisirs....

Soudain Juju se gratte la tête. Et les cousines ? Il serait décent de leur laisser un petit souvenir, quelque chose qui leur montrerait que Juju ne part pas en ingrate. Oui, bien sûr. Mais quoi ?... Appuyée sur son balai, elle se creuse la cervelle. Elle ne voit rien, vraiment rien qu'elle puisse offrir aux mercières. Si, une télé ! Mais ça, alors, ce serait vraiment au-dessus de ses moyens. Une télé d'occasion, peut-être ? en noir et blanc ?... Tout dépendra du prix du diamant.

Avec sept mille francs Juju serait tout à fait à l'aise... Elle voit comme si elle y était les deux demoiselles dans leur cuisine, en extase devant le petit écran. Sûr ! c'est tout à fait ce qu'il leur faudrait ! D'autant plus qu'il n'y aura plus personne pour aller éplucher les photos du Miramar et leur donner un avis désintéressé ! Là, elles seront tranquilles. Si ça ne leur convient pas, clac ! Elles n'auront qu'à tourner le bouton sans aucun risque de prendre froid aux pieds pour rien !

Tiens ? on monte l'escalier ! Un pas pressé. C'est Jacqueline. Déjà ? Elle est toute essoufflée, la pauvre. Radieuse, Juju lui saute au cou.

- Alors ? alors ? combien ? demande-t-elle en la bousculant un peu.

Jacqueline la repousse avec douceur. Elle s'assied posément sur la marche où Juju a tant rêvé tout à l'heure.

- Ouh ! j'ai chaud ! dit-elle (elle dégrafe son vieux loden beige, ôte son foulard, s'évente).

Vite, vite, Juju s'assied à côté d'elle pour pouvoir mieux la regarder. Mais tout à coup elle s'étonne. Comme c'est étrange. Le visage de Jacqueline Celeste, pour la première fois, lui apparaît comme un visage étranger. C'est comme si elle ne la connaissait pas du tout. Alors elle fait un effort énorme pour lui adresser à nouveau la parole.

- Vous avez pu faire ma commission ?

Jacqueline regarde Juju. Ensuite elle rit un peu (mais c'est un drôle de rire).

- J'ai fait ta commission, Juju...

Elle ouvre son sac, un petit sac de cuir usé, noirci (un sac qui a été beau mais qui a fini son temps de splendeur). Juju se penche sur ce sac grand ouvert. Elle ne voit pas trace de liasse de billets de banque.

- J'ai fait ta commission, mais en même temps je ne l'ai pas faite, continue Jacqueline en fouillant le fond du petit sac, entre les cigarettes et les clefs de voiture qui tintent.

Alors un grand froid pénètre Juju. Jacqueline Celeste n'a pas besoin d'en dire davantage. Dans ses mains brille la boucle d'oreille. Elle la tourne et la retourne délicatement entre ses doigts fuselés.

- Il n'a pas voulu l'acheter ? demande Juju la gorge sèche.

- Il l'aurait peut-être achetée, mais tu vois, Juju, je n'ai pas fait marché avec lui. Est-ce que tu as bien réfléchi ? C'est un souvenir de famille... le seul souvenir de ta mère... Il faut que tu le gardes... et que tu continues comme avant à le voir briller, le soir, à la lumière de la bougie... Pour toi, il a une valeur inestimable...

Comme ces paroles semblent bizarres dans une bouche aussi raisonnable que celle de Jacqueline Celeste !

- Mais alors ? dit Juju désorientée.

- Alors...

Jacqueline attend un peu avant de poursuivre. Elle entoure de son bras les épaules de la petite fille et puis elle élève le bijou à la lumière qui vient de la fenêtre. Ensuite elle continue d'une voix un peu changée, douce, précautionneuse :

- Le diamant est faux... la monture n'est pas en or, elle est en métal doré. Il m'en a proposé dix francs, c'est tout... J'ai pensé qu'à ce prix là...

Juju n'écoute plus. Elle a enfoui son visage dans les plis laineux du loden.

- Je n'ai pas de chance, finit-elle par articuler laborieusement.

- Pas trop...

Juju relève la tête. Jacqueline lui pince doucement le menton.

- De toute façon, poursuit-elle de sa voix ordinaire, vive et grondeuse, tu étais partie dans un rêve complètement farfelu ! Je me demande si tu serais seulement arrivée à quitter la France ! As-tu pensé aux formalités ? Tu es mineure, Juju. Et pour obtenir un passeport dans ces circonstances... Juju écarquille les yeux.

- Le temps que tu fasses les démarches, que tu obtiennes les papiers et qu'on te vaccine contre ceci et contre cela, ton père sera peut-être revenu !..

- Vous croyez ?

- Mais oui, je le crois ! Tu imagines qu'il est heureux loin de toi ?

Juju hoche la tête. Tout cela est vrai. Et puis, quoi qu'on invente d'extraordinaire (la vie est ainsi) on finit toujours par retomber dans les choses raisonnables ! Si seulement la dernière phrase de Jacqueline pouvait faire partie de ces choses raisonnables, celles qui se produisent inéluctablement !

- C'est bête ! chuchote-t-elle. Je faisais tant de projets depuis dimanche soir ! Si vous saviez tout ce que j'ai pu inventer...

(Adieu jumelles. adieu paquebot, adieu jupe plissée et bottes de cuir... adieu fourneau des Celeste... adieu aussi télévision des cousines !)

- Les histoires d'argent, ma fille, dit Jacqueline d'une voix brève, il ne faut pas pleurer pour.

- Je ne pleure pas, répond Juju du tac au tac.

Elle regarde Jacqueline. Jacqueline peut voir que ses yeux sont secs.

- Et pourtant, continue-t-elle, j'en ai versé des larmes et des larmes au moment où on me l'a... au moment où je l'ai perdu...

Elle prend la boucle d'oreille dans sa main et la fait danser dans un rai de

soleil.

- C'est peut-être tout bêtement, parce qu'il est si beau...

Elle ferme la main sur le bijou, elle le tient bien serré, il s'incrute dans sa paume..

- Je le garde, murmure-t-elle.

CHAPITRE IX

Anselme Trébon

"BELO-HORIZONTE, CE 20 AOÛT

« ... Par la présente, ma chère Juliette, je viens te dire que je suis en bonne santé et que je souhaite qu'il en soit de même pour toi et pour nos cousines... »

La main de Juju n'arrête pas de trembler. C'est arrivé si vite ! D'abord, comme tous les matins, il y a eu la polka du facteur. Et si Rachel n'avait pas crié : "Juju ! Jujû ! le courrier !" c'est idiot mais Juju n'aurait même pas eu l'idée d'aller regarder dans la boîte aux lettres. Et voyez-moi ça ! une belle enveloppe jaune avec des tas de timbres de toutes les couleurs. Mademoiselle Juliette Trébon, aux bons soins... Après trois mois de silence... Non, mais !... Cette enveloppe, Juju l'a déchirée, déchiquetée si vous préférez. Et maintenant elle n'arrive même pas à lire ce qui est écrit. Elle est là, sous le porche de la grande porte ancienne au heurtoir de bronze en forme de main (personne ne sait encore que cette lettre est arrivée). Elle ne déchiffre pas les mots. Elle regarde avec amour l'écriture de son père. C'est une écriture appliquée, un peu maladroite (le père Trébon n'est pas fort pour écrire, mais quand il le fait il le fait de son mieux, comme tout le reste).

"... Ça fait un bout de temps que je n'ai pas pris la plume pour te donner de mes nouvelles mais je pense que tu ne t'es pas inquiétée. Les mauvaises nouvelles marchent plus vite que les bonnes nouvelles, tu le sais bien. Sans vouloir te faire de reproches, toi non plus, ma chère fille, tu ne m'as pas beaucoup écrit. Sans doute avais-tu trop d'ouvrage ? C'est là un bon prétexte pour lequel ton père ne saurait te gronder. Ou bien tu auras perdu mon adresse ? Ce serait bien d'une tête en l'air comme toi ! Mais cela ne fait rien. C'est comme ça que je t'aime ..."

Juju dévore des yeux ces petits mots tout simples, mais c'est plutôt une voix qu'elle entend à travers ce discours écrit, une voix tendre et confortable (elle l'avait presque oubliée, cette voix, ma parole !).

"... A vrai dire je n'avais pas grand courage à te parler et le temps me durait loin de toi et loin du pays..."

- Et moi, alors ! dit Juju avec conviction.

"... Les affaires ne marchaient guère. Même si j'avais voulu te rejoindre ce n'était pas possible. Je n'avais pas de quoi payer le voyage. J'ai fait bien des métiers auxquels je n'étais pas préparé. Le pauvre Cognard de même. Mais il a une moins forte constitution que moi et il ne supporte pas bien le climat. Il m'a fallu bien souvent travailler dur pour deux. Ici, le travail est difficile à trouver, plus que chez nous encore. Mais je ne veux pas t'attrister avec ces bêtises alors que j'ai cherché jusqu'ici à te les cacher de mon mieux ! Tout cela est fini ! Nous avons eu enfin notre chance. Nous avons fait la connaissance au début de l'été d'un commerçant honnête qui a eu besoin de nos services et qui a apprécié nos compétences. Nous avons pu engager une partie de nos gains dans cette importante affaire. A cette heure, Cognard est en train de devenir un homme riche.

Je pourrais faire comme lui. Mais vois-tu, Juliette, il faudrait dix années au moins pour que ce soit rentable. Et moi je trouve que maintenant ça suffit. J'ai gagné de quoi rentrer en France et de quoi m'installer à mon compte (modestement mais confortablement). J'ai peur d'un nouveau revers de fortune ! Et puis aussi, je veux retourner vivre auprès de ma fille que j'ai laissée trop longtemps loin de moi.

Je prends le bateau dans quinze jours, je viens d'acheter mon billet. Dès que je serai à Bordeaux, je t'aviserai par un télégramme de mon arrivée chez nos parentes.

En attendant les bons moments que nous allons vivre je te prie de transmettre à cousine Rachel et à cousine Josépha mon bien cordial souvenir. Dis-leur, avant que je ne puisse le faire moi-même, toute ma reconnaissance pour leurs bons soins envers toi. Sans doute sauras-tu le leur dire mieux que moi !

Reste pour elles une bonne fille, bien dévouée et bien complaisante, comme tu l'as toujours été pour ton père.

Je t'embrasse tendrement

Anselme Trébon

P. S....

- Il y a un P.S. ! chuchote Juju avec ferveur.

"P. S. Tu te rappelles le petit bazar du bout de la ville, celui qui s'appelait "Aux galeries parisiennes" ? Avec son propriétaire, ce vieil homme qui marchait avec deux cannes ? Quand nous passions devant la boutique il te donnait toujours un caramel..."

Oh ! oui ! Juju se souvient !

"...Il me disait chaque fois : "Trébon, c'est une affaire comme la mienne qu'il vous faudrait !". Si tu n'y vois pas d'inconvénients je lui écris par le même courrier. J'ai ce qu'il faut pour acheter son commerce. Bien à toi... A. T."

Non vraiment, Juju n'a aucune objection à faire ! Elle souhaite même que rien ne vienne se mettre en travers d'un projet aussi excellent. Et si le vieux

bonhomme aux deux cannes avait déjà vendu à quelqu'un d'autre ? Elle en frémit rien que d'y penser !

Et puis, tout à coup, la voilà toute secouée d'un espèce d'ouragan intérieur. Il paraît que c'est comme ça, le bonheur, quand ça vous vient dessus sans crier gare ! Elle jette son balai par terre et part en courant un peu partout dans la maison. Au magasin, pour Rachel. A la cuisine, pour Josépha. Dans l'escalier, pour les Celeste.

Elle est comme folle. Elle n'arrête pas de crier : "Il arrive ! il arrive !"

EPILOGUE

Vlan ! Juju jette un seau d'eau mousseuse sur le trottoir et puis, à l'aide du balai de paille, à grands gestes larges, elle chasse cette eau dans le ruisseau. Jamais elle n'a eu autant d'entrain au travail. C'est la dernière fois qu'elle fait le "devant de porte". Dans la poche de son sarreau de vichy dépasse un bout de papier bleu, le télégramme de son père. Il arrive demain matin par le train de dix heures quarante neuf.

Le Beffroi sonne cinq heures pour la deuxième fois. C'est la fin d'un bel après-midi du début du mois d'octobre. La nuit s'annonce par une sorte de fraîcheur précoce et par un peu de grisaille dans la lumière du soleil. Au bout de la ruelle les branches de platane qu'on aperçoit ont un reflet doré. Juju cesse de balayer. Il y a comme une nostalgie dans la façon dont elle s'attarde, toute droite sur le trottoir, à regarder ici et là toutes ces choses qu'elle va quitter.

Les mercières allument le plafonnier du Magasin. Vraiment cela sent l'hiver ! C'est marrant de les observer tandis qu'elles rangent des marchandises éparpillées sur le comptoir. Elles papotent mais comme la porte est close on n'entend pas leur voix (c'est comme un spectacle de télévision sans le son).

A quelques minutes d'intervalle la lumière électrique s'allume aussi en face, chez monsieur Armand. Bon, dans la pharmacie c'est le cinéma muet ! Juju voit le dos vaste et blanc de monsieur Rouzillous. Un dos bien agité, semble-t-il. Le pharmacien parle avec quelqu'un. Avec qui ? Impossible de voir, toute son imposante personne cache l'interlocuteur. Monsieur Armand est sans doute pressé, il a une main sur la poignée de la porte et cette main nerveuse ne cesse pas d'agiter le bec de cane comme pour signifier que la conversation va finir. C'est drôle tous ces petits gestes que font les gens machinalement. Si on les observe on sait ce qui se passe dans leur tête ! Bon. La porte s'ouvre enfin. Monsieur Armand s'efface sans cesser pour autant de parler. Juju voit sortir en premier le chien basset. Ensuite, c'est monsieur Padarel, le chapeau à la main.

- Et n'oubliez pas la menthe ! crie le pharmacien avant de refermer précipitamment la porte (il retourne aussitôt à son laboratoire où mijotent probablement quelques préparations de son cru).

Monsieur Auguste Padarel esquisse lentement le geste de se coiffer mais il aperçoit Juju et ses mains cessent de trembler. Le voilà tout ragaillardi, tout rajeuni d'un seul coup. Il traverse la ruelle le chapeau sur son cœur.

- Mes hommages, mademoiselle Juju.

D'un geste de reine Juju lui abandonne le bout de ses doigts. On pourrait presque s'attendre au baisemain mais tout compte fait ce n'est qu'un protocolaire shake-hand qui célèbre cette rencontre inattendue et délicieuse. Juju se sent tellement libre, tellement heureuse, ce soir.

- Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier pour le lapin ! minaude-t-elle. Il était fameux !

Monsieur Padarel redresse sa haute taille et fixe Juju de ses yeux brillants.

Dans la pénombre naissante Juju ne voit distinctement que l'éclat de son regard et la blancheur de ses dents. Il se racle longuement la gorge.

- Eh bien chose là mon Dieu, j'en suis heureux pour vous et pour vos charmants amis, mademoiselle Juju.

Ce n'est là qu'un préambule tout chargé de civilités. Le marchand d'herbes ne semble pas vouloir en rester là. Il pose maintenant son panier sur le trottoir, et puis son chapeau sur son panier. On dirait qu'il a encore quelque chose à dire.

- Vous l'avez cuit au four ? demande-t-il enfin.

- Oui, monsieur Padarel.

- Avec des petits oignons ?

- Avec des petits oignons.

Le père Padarel a vraiment un chat dans la gorge. Il tousse, il tousse. Il ramasse son chapeau et son panier comme s'il allait partir. Mais il se ravise et dépose à nouveau son petit bagage sur le trottoir.

- Eh bien chose là mon Dieu... j'y pense soudain... ce lapin... puisque nous en parlons... l'avez-vous convenablement vidé de ses entrailles comme je vous l'avais recommandé ? (il a l'air inquiet).

Juju sourit.

- Je l'ai vidé convenablement, répond-elle d'une voix rassurante.

Monsieur Padarel hésite à partir. Pour garder contenance il met son chapeau lentement, très lentement, en l'enfonçant jusqu'à ses sourcils. Ensuite il se baisse et remet en ordre son petit commerce, rangeant avec un soin infini les bouquets de plantes au fond du panier crasseux. Alors Juju, le cœur battant, se lance :

- A vrai dire, chuchote-t-elle, c'était la première fois de ma vie que je vidais un lapin et...

Le vieil homme se redresse et la regarde avec anxiété.

-... je m'y suis reprise à deux fois, continue bravement Juju. Et...enfin quoi... j'ai tout enlevé.

- Tout ? Demande âprement le père Padarel.

Ils bavardent à mi-voix, têtes rapprochées (lui un peu courbé, elle la tête levée) et c'est un beau cinéma muet en noir et blanc pour Rachel et pour Josépha qui, bien entendu, les épient derrière leur comptoir.

- A vrai dire, poursuit Juju (un sourire encourageant illumine son visage), à vrai dire... j'ai enlevé des tas de choses du ventre de ce lapin !

Le père Padarel éclate de rire. Et le voilà qui rit, qui rit comme si Juju avait fait là une plaisanterie de premier choix.

- Eh bien chose là, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée, vous m'en voyez ravi, mademoiselle Juju ! Car je pense que ce que vous avez enlevé comprenait des choses qui... enfin des éléments qui n'étaient pas parfaitement comestibles... Cela aurait pu nuire, chose là mon Dieu, au fumet de ce lapin écologique, entièrement nourri aux herbes sauvages...

Il est tout guilleret, maintenant. S'il ne continue pas indéfiniment sur ce sujet

qui lui tient à cœur c'est parce que la nuit est là. Il est grand temps pour lui de prendre le chemin du retour. Il attrape donc son panier d'un geste désinvolte et fait mine de s'éloigner. Mais Juju ne l'entend pas de cette oreille. Elle s'agrippe sans façon au revers usagé de son pardessus.

- Père Padarel ordonne-t-elle, dites-moi tout. J'ai le droit de savoir. Après un petit silence très solennel elle ajoute :

- Ce lapin gourmand... l'aviez-vous dans votre poche le soir où vous avez dormi dans mon grenier ?

Le vieux bonhomme détourne les yeux, il fait danser son panier au bout de ses doigts pour se donner une contenance. Et puis, d'un air résigné (tout en haussant les épaules avec accablement) il pose une dernière fois son couffin à ses pieds. Comme il ne sait plus quoi faire de ses mains il les enfouit dans ses vastes poches trouées.

- C'est bien légitime de votre part de vouloir tout savoir, mademoiselle Juju. Je pense même que le terme "savoir" est impropre. "Comprendre" serait certainement plus approprié, eh bien chose là mon Dieu.

On dirait qu'il a froid. Il est triste.

- Comment pourrais-je vous expliquer ? continue-t-il avec effort. La Faculté de Médecine, malgré les progrès inouïs de la science, ne peut rien pour moi. C'est une maladie que j'ai contractée, il y a de cela des années...

Juju a porté une main à ses lèvres pour étouffer un petit cri de stupéfaction. Elle s'attendait à bien des choses, mais une maladie, ça alors !

- Il faut comprendre que c'est une maladie, poursuit le père Padarel avec une obstination touchante, une maladie répertoriée dont le nom est trop savant pour que ma pauvre tête le retienne. C'est la seule explication qui permet de ne pas m'en vouloir. Mais vous, mademoiselle Juju ! Sans même être prévenue ! Vous ne n'avez jamais tenu rigueur, que je sache !... Sans doute, chose là mon Dieu, tout simplement parce que vous êtes bonne.

Il médite un peu ces derniers mots prononcés tout bas, et puis il reprend avec courage, d'une voix plus ferme :

- Il n'empêche que je me dois de vous éclairer de mon mieux sur ce mal funeste. Cette maladie, si vous le voulez bien, nous dirons que c'est la maladie de la pie bavarde. La pie bavarde, mademoiselle Juju, est faite ainsi, elle adore ce qui brille. Cela la fascine au point qu'elle ne peut résister à l'envie de... est-ce que je me fais bien comprendre ?... Elle saisit avec son bec tout ce qui brille. Elle l'emporte dans son nid et là, elle le dissimule aux yeux de tous.

Il sort une main de sa poche et désigne sa propre poitrine d'un index un peu tremblant.

- Je suis comme la pie bavarde.

Juju hoche la tête, puis tout à coup elle s'écrie :

- Mais la pie bavarde, tout de même ! Je n'ai jamais entendu dire qu'elle rapportait ce qui brille là où elle l'avait pris, non ?

Monsieur Auguste Padarel se redresse.

- Mademoiselle Juju, dit-il d'une voix solennelle, c'est là qu'il faut faire l'effort de comprendre. La pie bavarde n'a pas d'honneur. Le père Padarel, lui, a de l'honneur.

Comme tout est clair maintenant ! pense Juju en faisant "oui ! oui !" de ses lèvres entrouvertes. Il suffisait d'y penser...

- Tenez ! continue-t-il d'une voix où perce l'excitation. Venez plus près de la lumière, je vais vous montrer quelque chose. Il l'entraîne sous le lampadaire au bout de la ruelle. Juju écarquille les yeux. De la poche intérieure de son manteau il extrait coup sur coup un petit flacon au bouchon doré (lotion de beauté Armand Rouzillous) et un sachet de Cellophane brillante plein de boules de gomme.

- Vous ?...maintenant ?... fait Juju affolée.

Il hoche affirmativement la tête et puis il met un doigt sur ses lèvres. Ne vous en faites pas, déclare-t-il avec un clin d'œil de complicité. La semaine prochaine... au plus tard eh bien chose là lundi... si je me procure suffisamment de menthe, tout sera remis à sa place !

Juju rit aux éclats. Ça alors !

- Quel bonheur de vous entendre rire, dit alors le marchand d'herbes en reboutonnant son manteau. Quel bonheur, quel grand bonheur pour moi ! (il enfouit dans ses poches ses petits larcins avec un naturel parfait). Vous avez d'ailleurs excellente mine aujourd'hui, mademoiselle Juju. Je voulais justement vous en féliciter, si je puis me permettre. Puis-je connaître la cause d'un tel rayonnement ? D'une telle transformation, eh bien chose là ?

- Oh ! oui, dit Juju avec ferveur, tout est changé ! J'allais oublier de vous dire... Mon père arrive demain....

Ça la reprend comme au soir de leur première rencontre, elle parle elle parle, elle ne peut plus s'arrêter. Les mots se précipitent en cascade joyeuse, impossible de les retenir !

- Il a fait fortune ! Enfin, presque... Nous allons acheter le bazar, vous savez, celui qui est au bout de la ville ! "Aux galeries parisiennes", c'est son nom. Bien sûr c'est un petit magasin, il est vieux, il est sale, mais vous verrez ! Je vais nettoyer tout ça. Je vais frotter, récurer et après, tout brillera, monsieur Padarel ! Tout brillera !

En prononçant ces derniers mots un peu à l'étourdie Juju prend tout à coup conscience de leur poids.

- Tout brillera ! répète-t-elle (pour le plaisir).

Et puis elle ajoute avec un grand sourire :

- Venez nous voir souvent, monsieur Padarel. Nous vous attendrons...

FIN